THÉOLOGIE PRATIQUE **1**

MAURICE RAY



Du même auteur:

*S'aimer*

*L'Occultisme à la lumière du Christ*

*Echec à l'oppresseur*

*Non au yoga*

*Médecines parallèles: oui ou non ?*

*Commentaires bibliques: I et II Pierre, Jude*

Avec Alain Burnand :

*Deux oui pour un nom*

*Demain... l'au-delà*

*Chrétien à plein temps, à pleine part (épuisé)*

Autres titres dans la collection «Vie Chrétienne»:

t4w *risque de ta présence,* Thomas Smail

*Radiographie chrétienne du yoga, de la méditation transcendantale et de la réincarnation,* Denis Clabaine

© 1986 - Ligue pour la lecture de la Bible, Lausanne, Suisse

ISBN 2-8285-0097-7

Couverture: Atelier Orange, Elisabeth Ruey-Ray, 1260 Nyon

Imprimé en Suisse par l’Atelier Grand SA, Le Mont-sur-Lausanne

Maurice Ray

DIEU NOUS VEUT  
COMPAGNONS

Théologie pratique *volume 1*

Ligue pour la lecture de la Bible  
Lausanne (Suisse)

*Remerciemen ts*

*Beaucoup de gens ont croisé ma route, ont partagé leur quête de la vérité, ont sollicité mon ministère, m’ont demandé un service.*

*J’ai reçu d’eux plus que je ne leur ai donné. Cette richesse, j’ai souhai­té la leur offrir en retour; je n’ai pas imaginé qu’elle occuperait les pages de cinq volumes...*

*Je porte une reconnaissance particulière*

*à mon épouse, dont l’écoute et la fidélité furent des appuis majeurs à mes côtés*

*aux élèves que j’ai instruits: ils m’ont encouragé, eux les pre­miers, à mettre par écrit ce que j’ai tenté de communiquer oralement en vue de leur propre ministère*

*à Madeline Aubert qui patiemment a transcrit à la machine à écrire les brouillons raturés de mes manuscrits*

*à Nelly et Pierre-André Rossel-Peytrignet qui, bénévolement aussi, en ont dactylographié le texte définitif*

*à Betty Trummer et Louise Dupraz-Vittoz qui ont mis leur part dans cet ouvrage en m’offrant leurs dons de stylistes et de correctrices*

*à Jean-Samuel Grand, à Elisabeth Ruey ma fille, qui ont cherché à donner à ce texte une présentation honorant le Seigneur qu’ensemble nous servons.*

Préface

La publication de la *Théologie pratique* du Pasteur Maurice Ray est un événement de première importance dans les éditions protestan­tes de langue française.

*Par son ampleur* tout d’abord. En effet, ce ne sont pas moins de cinq volumes qui paraîtront sous ce titre général. Il n’est pas fréquent de publier de telles «sommes» en théologie évangélique. Le dernier auteur protestant de langue française à avoir publié une théologie pastorale est Alexandre Vinet! Certes l’ouvrage du grand penseur vaudois garde toute sa valeur. Toutefois il était urgent d’avoir une théologie pratique, écrite par un théologien contemporain.

*Par son sujet* ensuite. Il fut un temps, dans les Facultés, où la théo­logie pratique était un peu le parent pauvre. L’accent était mis davan­tage sur les disciplines qui semblent plus intellectuelles et plus fonda­mentales, comme l’exégèse et la dogmatique. Ce temps est en train de disparaître et la théologie pratique, un peu partout, reprend la place à laquelle elle a droit. Le développement des sciences humaines d’une part, la complexité des problèmes que F Eglise doit affronter au­jourd’hui dans son témoignage d’autre part, redonnent à la théologie pratique toute son importance.

5

*Par la personnalité de son auteur* enfin. Peu de pasteurs ont eu un ministère aussi riche et varié que Maurice Ray qui fut, tour à tour ou tout à la fois, pasteur de paroisse, évangéliste itinérant, speaker à la radio, professeur de théologie (pratique justement!), journaliste, conseiller conjugal, spécialiste de la relation d’aide.

Maurice Ray a connu pratiquement tous les aspects du ministère. C’est dire que son enseignement s’appuie sur une très longue et très riche expérience. Tous ceux qui exercent un ministère dans F Eglise: pasteurs, évangélistes, diacres, catéchètes, responsables d’églises de maison, etc. tireront grand profit de ces cinq volumes.

Je dis cela avec d’autant plus de conviction que j’ai moi-même beaucoup bénéficié de celui qui est pour moi un frère aîné dans le mi­nistère. Je me rappelle lorsque, jeune étudiant à la Faculté de théologie de Genève, je venais une fois par mois suivre les cours que Maurice Ray donnait à l’institut Emmaüs. Tout mon ministère en a été marqué, que ce soit en paroisse ou à la Ligue, tant en Europe qu’en Afrique.

Je me réjouis profondément que ce savoir — enrichi et retravaillé - soit maintenant à la portée de tout le public francophone. Mon plus grand désir, c’est que tous ceux qui se préparent au service chré­tien — ou qui l’exercent — puissent désormais bénéficier de cette richesse.

*Philippe Decorvet*

6

CHAPITRE 1

Part de la théologie  
pratique

L’ensemble des connaissances auxquelles se réfère la théologie pourrait être comparé à une harpe dont les cordes sont de grandeur inégale. En effet, les différentes disciplines enseignées dans une Fa­culté de théologie ou une Ecole biblique n’ont pas toutes la même im­portance, même si exégèse, dogmatique, éthique, homilétique, histoi­re, sont des branches d’étude ayant chacune leur valeur. Cependant — nous le soulignons d’emblée — le meilleur des savoirs théologi­ques a encore peu de prix s’il ne s’accompagne pas d’un service con­cret, répondant à l’attente et aux besoins des fidèles... et de ceux qui auraient à le devenir. Paul disait qu’«il instruisait tout homme en toute sagesse, afin de présenter à Dieu tout homme devenu parfait en Christ.»’. Instruire en vue de ce ministère concret, telle est la part de la *théologie pratique.*

Cette part est prépondérante. Le disciple est comme le maître. En nous présentant ce dernier, l’évangéliste Luc soulignait qu’il n’avait rien d’un scribe - on dirait aujourd’hui rien d’un théoricien. Jésus se distinguait par un trait marquant et sans doute assez rare pour être relevé: «Il enseignait comme ayant autorité»2. Ce que Luc encore tra­duit par ces mots significatifs dans leur ordonnance: «J’ai parlé de tout ce que Jésus a commencé de *faire* et *d'enseigner»\*.* L’action pré­cédait l’enseignement - pour le moins en était le support constant.

1/ Col 1.28 2/ Mt 7.29 3/ Ac 1.1

7

Demeurons réalistes. C’est au terme de sérieuses études qu’un mé­decin devient progressivement praticien. La *théologie pratique.,* elle non plus, n’est pas d’abord la pratique de la foi, mais l’étude la plus sérieuse possible d’une application de la foi à toute la vie personnelle et ecclésiale du chrétien.

«Dans la tradition franciscaine et luthérienne, l’axiome suivant est courant: «theologia est scientia eminens pratica» (la théologie est avant tout une science pratique). C’est pour cela que la théologie pra­tique forme l’avant-garde et l’arrière-garde dans le convoi des disci­plines théologiques. Elle est l’avant-garde dans la mesure où elle rap­pelle aux autres disciplines qu’elles ne seraient, sans mise en pratique, qu’un joli jeu de perles sans but. Elle est l’arrière-garde dans la mesu­re où elle examine les résultats des autres branches, les pèse et les teste pour la pratique de l’Eglise. 11 incombe ainsi à la théologie pratique une tâche critique dans l’ensemble de la théologie.»1

La connaissance de la vérité puis son application selon l’Esprit peuvent être parfois deux choses... très différentes ! Ce n’est pas le lieu d’épiloguer sur le rapport qu’on pourrait établir entre la crise que tra­versent dès longtemps les églises et la formation peut-être trop «aca­démique» de leurs conducteurs. Mais c’est au moins l’occasion de mettre en lumière l’importance de l’enseignement de la théologie pra­tique et de souligner la modestie de son apport, aussi longtemps qu’elle ne reste qu’un enseignement... C’est aussi l’occasion de faire remarquer l’intérêt d’un enseignement lié à une recherche constante de la pratique du ministère. Elle aurait à tenir compte de préoccupa­tions préalables concernant:

**D’abord, le choix des élèves**

Une formation lycéenne ou gymnasiale est un apport non négli­geable dans la perspective du ministère. Mais il est heureux que la porte des Ecoles bibliques soit également ouverte à des élèves ayant bénéficié d’un autre type de scolarité. En contrepartie, ces Ecoles exi­gent avec raison que leurs étudiants aient réussi leur formation dans une branche d’activité. L’Ecole redouterait d’avoir à préparer au

1/ R. Mayer, La cure d’âme entre sciences humaines et théologie, Hohkma N° 26/84 p.l

8

ministère ceux ou celles qui auraient échoué à leur examen d’aptitude professionnelle.

Ensuite, les mobiles invoqués par ceux et celles qui demandent de suivre les cours

Dès longtemps, la théologie n’est plus considérée comme la reine des sciences. On pourrait du reste s’interroger sur la perte qui en est résultée pour nos Universités. Si l’intérêt porté à la théologie peut compléter une formation à n’importe quelle activité, en règle générale pourtant, en Faculté de théologie ou en Institut biblique, les étudiants désirent une formation conforme à leur vocation au ministère. On pourrait ici paraphraser la parole de l’évangéliste Luc: «Par l’ensei­gnement qu’ils reçoivent, ils cherchent à mieux comprendre ce qu’ils ont commencé de faire»\*.

Enfin, le programme des études

Dans beaucoup d’Ecoles de théologie, il est conjoint à une prati­que du ministère, à des activités ecclésiales recommandées, parfois ordonnées par l’Ecole elle-même et agréées des églises et communau­tés de la région ou du pays. Dans un tel contexte, on ne s’étonnera pas que l’enseignement de la théologie pratique compte parmi les heures importantes d’un programme d’Ecole.

\* \* \*

Ce préambule prépare au contenu des pages qui vont suivre. Elles constituent l’essentiel d’un cours de trois années, donné régulière­ment aux élèves de l’institut biblique Emmaüs à St-Légier (Vaud, Suisse), occasionnellement aussi à d’autres Ecoles. Elles sont égale­ment le fruit d’une formation reçue à l’école du Seigneur, dans la pratique d’un ministère pastoral d’abord, puis dans celle d’un minis­tère d’évangéliste durant plus de trente années au service de la «Ligue pour la lecture de la Bible».

Cet enseignement s’accompagne d’une préoccupation: rester dans

1/ Ac 1.1

9

le vécu et le concret de situations humaines et ecclésiales. Le disciple du Seigneur est fidèle à sa vocation lorsqu’il la vit dans la réalité telle qu’elle est et non telle qu’il l’imagine ou la souhaite. Cela s’applique d’abord à l’enseignant et cela porte à conséquences si l’Ecole où il en­seigne est attentive à une théologie fidèle à la saine doctrine1. Cette dernière est faite pour l’homme et non le contraire. Cela signifie à l’évidence que la discipline enseignée et pratiquée doit tenir compte de cet homme, de son ignorance ou de ses connaissances, de son âge spirituel, de son insertion ou non dans une vie communautaire, de l’ouverture d’esprit qu’il y rencontre ou n’y rencontre pas encore. En d’autres termes, la théologie pratique est une des périlleuses discipli­nes à enseigner... et à pratiquer!

Elle comporte un double danger: celui d’une volonté de compré­hension d’autrui qui affadirait la saine doctrine. Ou alors, — dans le souci d’une sauvegarde de la pureté doctrinale — celui d’aimer mal les hommes qu’elle devrait rejoindre et éclairer.

Ces dangers n’ont rien d’imaginaire. Jésus fustigeait les pharisiens. Prophètes et apôtres de l’Ecriture adressent leurs plus sévères repro­ches aux «faux docteurs». En effet, l’Histoire est une démonstration d’une double trahison possible. Les fausses doctrines sont à l’arrière- plan des aberrations, des compromissions, des discours ou des silen­ces coupables de l’Eglise. Mais parallèlement, combien flagrantes sont les misères attribuables aux mauvais bergers, aimant davantage leurs idées ou leur science académique que les brebis égarées qu’ils avaient mission de chercher, de rassembler, de ramener, d’instruire, de panser, de nourrir, de fortifier, de délivrer, de guérir, de consoler. Osons le dire, il est plus grave d’être un mauvais berger que d’être un mauvais enseignant. D’abord parce qu’il n’y a pas de puissance con­tre la vérité. Ensuite parce que la saine doctrine a besoin de communi­cateurs et non de défenseurs. Enfin parce que les fruits qu’elle porte ou ne porte pas sont une démonstration à même d’opérer la correc­tion nécessaire du faux enseignant... s’il a l’humilité de s’en laisser instruire. Tandis que le mauvais berger est le destructeur d’un trou­peau. Il n’y a donc pas lieu d’être étonné du contenu sévère du chapi-

1/ 2Thi4.3

10

tre 34 d’Ezéchiel que nous venons de citer. Il concerne précisément les mauvais bergers. Le terme de «mercenaire» — même «voleur et bri­gand» — appliqué par le Christ à ces mauvais conducteurs1, et celui de «loup cruel» par lequel les désigne l’apôtre Paul2, disent la gravité de telles défaillances.

En résumé, dans la description de tout ministère au service du Sei­gneur, nous écarterons la fausse distinction qui a marqué de sa dura­ble empreinte la pensée occidentale, (donc aussi la théologie, même celle qui se voulait strictement biblique): un dualisme séparant ou op­posant le temporel au spirituel, le doctrinal au pratique. Nous n’igno­rons pas non plus que tout problème humain comporte des aspects aussi précis que divers (économique, politique, esthétique, psycholo­gique, affectif) dont les répercussions touchent à des domaines divers eux aussi (matériel, financier, moral, familial, ecclésial). Nous veille­rons à en tenir compte, notre enseignement cherchant à conjoindre l’amour de la vérité et le respect de la réalité.

Certes, nous ne pourrons éviter un certain schématisme. Le corps a aussi un squelette, indispensable à l’action ordonnée et réussie. Mais notre manière d’en tenir compte ne nous fera pas oublier que le sque­lette n’est pas l’homme véritable, que la vie n’est pas simple ordon­nance des choses, et que si elle n’est pas concevable sans ordre, elle est plus et mieux qu’une conformité à des structures, fussent-elles ortho­doxes et bibliques.

Cela dit, j’ajoute que cette présentation d’une théologie pratique n’écartera pas le témoignage personnel ou l’expérience d’un ministère vécu dans le cadre d’une vie conjugale, familiale et ecclésiale3. J’espè­re ne pas importuner mes lecteurs lorsque, ci ou là, l’exposé schémati­que comportera des remarques et propos subjectifs. Le contraire se­rait étonnant, pour le moins en contradiction avec ce que je viens de dire d’un ministère refusant la séduction du spirituel séparé du tem­porel. Je suis berger, moi aussi. Je l’ai été nommément dans trois pa­roisses de l’Eglise Evangélique Réformée du canton de Vaud. Je l’ai

1/ Jn 10.7-15 2/ Ac 20.29

3/ Au risque d’être accusé d’avoir mêlé à la théologie ...de la RAYologie ! Les propos de Daniel Sagnol, journaliste français connu, me rassurent et m’encouragent. Dans le *Christianisme au XXesiècle* d’août 1985, il dit avoir une longue pratique et il précise: «il faut... parler du vécu, de témoignages sur le terrain, bref, mettre en pratique les techniques de la communication mo­derne qui donne la première place au «je» ou au «nous», jamais à ce qui est impersonnel...»

11

été occasionnellement durant un ou plusieurs jours dans la plupart des paroisses des Eglises réformées de Suisse romande et dans d’in­nombrables Communautés évangéliques de Suisse ou de l’étranger. Je le suis encore lorsque j’instruis les élèves d’un Institut biblique ou les compagnons de service avec lesquels je partage les dons reçus du Seigneur1. Je le reste à cette heure où je mets par écrit ce que j’ai constamment communiqué oralement à ceux qui désiraient être for­més aux ministères nécessaires à l’Eglise. Hans Küng a dit que «pour le monde, un christianisme abstrait était insignifiant»2.

J’ai été et suis encore berger de beaucoup de brebis. Cela me donne toute liberté d’en parler et d’en écrire. Etre berger est un métier diffi­cile. Il nécessite en tout cas cinq «connaissances».

Connaître l’homme

On se serait peut-être attendu à une autre entrée en matière; par exemple celle qui voudrait que le serviteur soit d’abord un homme ou une femme ayant une connaissance personnelle de Dieu. L’inversion proposée n’est pas une fantaisie. Elle est au contraire l’expression d’une étude fidèle de la Parole.

Quand Dieu nous a rejoints pour se révéler à nous, «il a paru com­me un simple homme»3. Au nombre de ceux qui disent s’intéresser à l’homme, à sa condition et à sa situation, il n’en est pas de plus hu­main que le Christ. Il avait une parfaite connaissance de l’homme. Il avait un profond amour de l’homme. Il avait compassion de l’hom­me. Il avait une vision pour l’homme. Il ne s’est jamais laissé arrêter par ce que l’homme est ou n’est pas. En tout homme, il a discerné la possibilité d’une autre destinée, qu’il éclairerait, qu’il renouvellerait et porterait à sa perfection.

Contrairement à ce que disent, par ignorance, tant de détracteurs de l’Evangile - mais aussi, et pour les mêmes raisons, tant de ses faux illustrateurs et faux témoins - Jésus n’est pas venu d’abord

1/ Rm 1.11 2/ Etre chrétien, p.133 3/ Ph 2.7

Editions du Seuil

12

pour nous préparer pour le ciel. Il est venu nous rendre à notre voca­tion d’hommes de la terre. Il est venu nous arracher avec elle à tout ce qui nous corrompt, nous peine et nous effraie, à tout ce qui nous dé­nature et nous asservit jusqu’à nous ôter la vie.

Il est venu rendre à l’homme sa dignité et sa liberté. Il est venu en faire un homme véritable. C’est pourquoi je tiens pour exigence pre­mière, attendue de tout serviteur ou servante, qu’il ait ce sens de l’hu­main et consente à s’y former.

Bien évidemment, nous ne sommes pas Jésus, nous ne sommes que ses disciples. Il nous enseigne que, «hors de lui, nous ne pouvons rien faire»1. Ce que l’apôtre Paul souligne en disant que Dieu nous rend «capables d’être ministres»2. Une véritable connaissance de l’hom­me s’acquiert donc dans la fréquentation du Christ, dans une écoute de sa Parole, dans une observation de son comportement et de son action.

Connaître Dieu

Il n’y a, certes, de ministère chrétien que dans la communion du Christ. Mais pour être assurée durablement et valablement, en parti­culier au service des autres, cette communion avec le Seigneur con­naît des cheminements dont Dieu lui-même établit la trace.

Foin des confusions possibles! Quand je parle du Seigneur, il s’agit ici du Christ que confesse le *Credo,* du Christ *issu de la postérité de David, de la race d’Israël, né de la vierge Marie, crucifié sous Ponce Pilate, ressuscité le matin de Pâques, aujourd’hui Seigneur, ayant au­près du Père toute autorité au ciel et sur la terre.* Ce Jésus-Christ-là, le Saint-Esprit le révèle inséparablement de la vocation d’Israël dont il est issu, des alliances que Dieu a établies avec ce peuple élu, de l’his­toire qui les explicite et que la Bible est seule à nous faire connaître.

Quand l’apôtre Pierre nous exhorte à «ajouter à notre foi la scien­ce»3, quand l’apôtre Paul rappelle à Timothée la part originale des

1/ Jn 15.5 2/ 2 Co 3.6 3/ 2 P 1.3-5

13

«saintes lettres» dans la formation au ministère1, quand l’apôtre Jean associe le témoignage de Jésus à la prophétie2, ils nous disent, à leur manière, que la communion avec le Seigneur est inséparable de ce qui constitue le canon biblique de l’Ancien et du Nouveau Testa­ments. Si Dieu a voulu que la Bible soit accessible à tout homme et s’il travaille encore aujourd’hui à le permettre, elle ne saurait pour au­tant rester une lecture strictement privée. Elle est à entendre et à com­prendre dans la communion de l’Eglise, en particulier de ceux qui ont reçu vocation d’enseignants de l’Ecriture, de son histoire révélatrice, de sa langue hébraïque et grecque, de son exégèse, de sa dogmatique, de son éthique, de son histoire canonique, de son ecclésiologie, de ses prophéties et de son eschatologie. Telle est la part prépondérante de la théologie en général. Si je le souligne ici, c’est pour répondre à l’ob­jection souvent entendue, formulée par les tenants d’une formation hors toute Ecole sinon celle d’une Communauté, support d’un minis­tère. Selon eux, cette préparation se ferait dans le tête-à-tête avec Dieu et au seul contact des hommes. A l’appui d’un tel apprentissage, ils invoquent la formation qu’ont reçue les douze disciples, hommes de métier et non pas hommes d’Ecole.

Il est vrai que cette vision des choses corrobore l’insuffisance sou­vent constatée d’une théologie communiquée ex-cathedra, sans réfé­rence à la vie réelle de l’Eglise. Mais, à son tour, cette vision néglige­rait trois aspects importants:

1. Etre homme de métier ne signifie pas être inculte, mais avoir la faculté et le désir d’apprendre. Nous ne connaissons pas l’arrière-plan culturel de chacun des douze. A lire le Nouveau Testament, nous dis­cernons que tôt ou tard - nous l’avons déjà relevé sous la plume de l’apôtre Pierre - ils ont «fait effort pour joindre à leur foi et à leur vertu la science»3. Ce même Pierre parle des lettres de l’apôtre Paul. S’il relève qu’elles comportent «des points difficiles à comprendre», il souligne que ce sont «les personnes ignorantes et mal affermies qui en tordent le sens»4. Dans l’Eglise «colonne et appui de la vérité»5, Pierre exhorterait aujourd’hui tout appelé au ministère à s’instruire de cette vérité dans la meilleure des Ecoles possibles.

1/ 2Tm 3.14-15 2/ Ap 1.2-3; 19.10 3/ 2 P 1.5

4/ 2 P 3.16 5/ 1 Tm 3.15

14

1. Outre le fait que tout Juif recevait, dans le cadre de sa propre fa­mille et de sa synagogue, une connaissance enviable à plus d’un titre — Timothée en est l’illustration — il ne faudrait pas méconnaître que le métier de berger ou pasteur est lié à celui d’enseignant. Toute voca­tion et tout service, d’une manière ou d’une autre, font de nous des pédagogues. A ce titre, la connaissance est le bagage qu’il faut dési­rer, ne serait-ce que pour être fidèle au Seigneur et à sa prière sacerdotale1. Ce bagage a l’avantage de n’être pas encombrant, d’être léger à porter, d’être utile aux autres et à soi-même. Il ne faudrait pas oublier non plus que la majorité des textes qui constituent le Nou­veau Testament ont pour auteurs des hommes de métier certes, mais riches en titres et diplômes d’Académie: Luc était médecin, et Saul, issu de l’école de Gamaliel. Est-ce sans raison que le Seigneur confia à *ces hommes-là* la responsabilité de nous transmettre de véritables cours de théologie?
2. Les trois années durant lesquelles les disciples accompagnèrent le Seigneur équivalent à une formation de haute Ecole. En effet, qui ne souhaiterait avoir été à l’écoute d’un tel Maître?

En conclusion, il faut prendre au sérieux les avertissements des apôtres Jean et Paul.

Le premier ne cache pas la disgrâce qui peut atteindre les serviteurs. «Ils parlent d’après le monde et le monde les écoute»2 alors que s’ils étaient de Dieu - Jésus *dixit —* «le monde les haïrait»3.

Le second s’exprime avec la même verdeur: «Nous ne falsifions point la Parole de Dieu comme font plusieurs»4. Le verbe grec corres­pondant à cette falsification est à lui seul tout un programme. Il évo­que aussi bien le brocanteur que le trafiquant, le rafistoleur que le margoulin, le présentateur en arrangements de belle apparence mais sans contenu... que le faiseur de camelote. Bien sûr ! Il ne suffit pas d’avoir suivi les cours d’une Ecole biblique ou d’être licencié en théo­logie pour échapper à cette falsification. Il se peut même que le baga­ge reçu nous ait, à notre insu, écarté du service du Seigneur et intro­duit dans un «christianisme de perroquet». Il n’en reste pas moins vrai que le risque de la falsification est en rapport direct avec l’absence de

1/ Jn 17. 3, 7-8 2/ 1 Jn 4.5 3/ Jn 15.19

4/ 2 Co 2.17

15

connaissances réelles. Elle se traduit souvent par un enseignement qui ressasse, pour le mortel ennui des auditeurs, ce que ces derniers sa­vaient ou croyaient savoir et ne peuvent plus goûter, puisqu’il a perdu toute fraîcheur et toute saveur. Ou bien ce qu’ils entendent se trouve à ce point enrobé dans les idées du prédicateur qu’ils confondent l’Evangile et cet emballage, quand ils n’arrivent pas qu’ils tiennent ce dernier pour le Pain de vie. Ou bien encore, la Parole leur est transmi­se tel un aggloméré de vérités momifiées, sans références fondées dans le contexte historique et culturel, sans enracinement dans les cir­constances où l’Esprit saint leur avait fait prendre vie.

Comme Israël en marche vers la Terre promise, c’est de manne re­nouvelée et donnée par Dieu que le peuple est appelé à vivre. Et le peuple ne la reçoit que si ses ministres appelés à le nourrir la recher­chent et la reçoivent, conformément à la volonté du Seigneur.

Connaître  
le dessein de Dieu

Il est nécessaire de préciser le sens que nous donnons ici à cette *connaissance* et à ce *dessein.*

L’Ecriture révèle la volonté du Créateur. Par le Christ, tout homme est prédestiné à une existence éternelle, dans une création renouvelée\*. C’est à l’accomplissement de ce glorieux dessein que le Christ s’est offert et appelle l’Eglise et ses ministres à s’offrir avec lui2. Car «Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité»3. Cette annonce du salut et du royaume se heurte à une réalité qu’on ne saurait oublier ou méconnaître.

L’homme vit dans une condition qui rend difficilement crédible l’œuvre de Dieu à son égard, quand elle n’y fait pas obstacle vérita­blement. Esaie le savait lorsqu’il décrivait son propre ministère et pré­disait celui du Christ4. Il en appelait à la force et à l’autorité que

1/ Ep 1.2-14 2/ He 10.5-10; Rm 12.1-2 3/ 1 Tm 2.4

4/ Es 61.1-3

16

l’Esprit saint doit conférer à la parole annoncée. Et il l’accompagnait d’autres adjuvants. En effet, comment les hommes entendraient-ils l’Evangile si leur intelligence restait obscurcie et leur cœur brisé par la souffrance ou l’injustice?

Dans une perspective en accord avec le dessein de Dieu, il importe donc d’être attentifs — on devrait même dire attentionnés — aux moyens appropriés rendant possible l’accueil de la Parole et la récon­ciliation de l’homme avec Dieu. Maintes pages de l’Evangile nous sensibilisent à cette compassion.

Les quatre amis du paralytique envisageaient, en préalable à toute autre intervention, la guérison physique de leur ami. Or Jésus com­mença par la guérison de son être intérieur. Pour d’autres paralyti­ques, l’accès au salut passa d’abord par le chemin d’une guérison physique\*.

La manière qu’eut Jésus d’entrer en dialogue avec la Samaritaine — il commença par lui demander à boire — diffère totalement de cel­le dont il usa envers la Cananéenne, à laquelle il opposa un mutisme étonnant suivi de propos plus étonnants encore2.

Et son interpellation de Zachée diffère totalement de celle qui fit de Nathanaël un disciple3.

En vérité, l’exigence de cette méthode d’approche diversifiée et ap­propriée à chaque cas serait littéralement effrayante et nous ferait re­douter même la pensée d’un ministère si elle devait puiser sa sagesse dans les seules ressources de l’homme. Ne disons pas trop vite que celles-ci doivent être négligées. La science ajoutée à notre foi ne doit pas craindre de s’enrichir des apports précieux de la psychologie, du bon sens, de cette compréhension, de cette compassion qu’on peut acquérir et développer à l’écoute de ce que disent ou écrivent les hom­mes à même de nous en instruire.

Cependant, si Dieu nous assure qu’il a préparé l’œuvre que nous devons pratiquer4, s’il nous rappelle qu’«hors de lui nous ne pouvons rien faire»5, c’est pour mieux souligner la nécessité de notre commu­nion permanente avec lui, jointe à notre responsabilité de rechercher et d’utiliser les charismes qu’il nous offre, afin de noüs rendre capa-

1/ Mc 2.1-12; Mt 15.31 2/ Jn 4.7-26; Mc 7.24-30 3/ Le 19.1; Jn 1.45-50

4/ Ep 2.10 5/ Jn 15.5

17

blés d’être ministres: connaissance de la Parole; connaissance des promesses, des directives et des situations qu’elle met en lumière; connaissance et exercice des dons de F Esprit, dons de sagesse, de con­naissance, de discernement des esprits, de guérisons, d’opérer des miracles’, etc.

L’étonnement qui ne cesse pas de m’habiter, c’est que des bergers puissent négliger la recherche de ces dons !

Qu’on ne nous réponde pas, ici, que de toute manière «nous som­mes des serviteurs inutiles»2. Cette citation est inopportune. Si Dieu nous a appelés au ministère, c’est dans la pensée que nous honore­rions la confiance qu’il nous fait. Elle comporte l’amour que nous devons à tout homme, notre prochain, assorti de la responsabilité de lui venir en aide, et, au travers de nous, de la plénitude de F Esprit dont Dieu veut qu’il bénéficie.

Connaître le monde

Vérité à la Palice? Nous le souhaiterions. Mais les faits sont là qui apportent un démenti à cette connaissance tenue pour acquise. J’ose dire en toute humilité qu’elle m’a souvent fait défaut et qu’elle me manque encore. Sous cet angle-là je connais, moi aussi, maintes oc­casions d’humiliation.

Prenez rang parmi les auditeurs de messages bibliques radio­diffusés ou plus simplement parmi les fidèles réunis le dimanche ma­tin. Ce qu’on y entend rejoint-il vraiment les réalités quotidiennes et préoccupantes auxquelles sont confrontés ceux qui sont là rassemblés à l’écoute?

Test plus éprouvant encore: Joignez-vous à une équipe qui, sur une place publique ou dans une rue passante, sur un tréteau improvisé, à la manière de Paul à l’Aréopage d’Athènes3, transmet le message évangélique ! Que de maladresses souvent, dans la manière de se pré­senter, dans le mode d’expression, dans l’usage du vocabulaire, dans

1/ 1 Co 12. 1-11, 31; 2 Co 3.6 2/ Le 17.10

3/ Ac 17.22

18

le ou les thèmes choisis, dans les questions posées, dans les réponses données, dans les exemples cités, dans les situations évoquées !

Je ne demande certes qu’à me réjouir des exceptions. Et je ne relève pas ces maladresses dans un esprit de critique facile. Je veux par là mettre en lumière l’importance de cette élémentaire connaissance et suggérer aux Ecoles bibliques et aux Facultés de théologie d’y porter davantage d’intérêt.

On ne peut séparer l’homme de son milieu et de sa culture. On ne peut ignorer la nature du champ dans lequel on est appelé à travailler. Evoquer ici la parabole du semeur serait une erreur. Elle met en lu­mière l’accueil que reçoit la Parole et non la manière de l’apporter. Or, c’est de cela qu’il s’agit.

La crise par laquelle a passé et passe encore l’œuvre missionnaire, assimilée à tort au colonialisme, tient en partie au fait que les «en­voyés» n’avaient pas tous reçu une préparation en rapport avec cette connaissance du champ dans lequel ils auraient à œuvrer. Les effets en sont aujourd’hui connus et reconnus! Les autochtones en sont à réapprendre un Evangile dépouillé de la culture de ceux qui le leur avaient apporté. Ils lui restituent une originalité propre à leur culture.

Paul nous invite à nous «faire tout à tous»1. L’apôtre Jacques aus­si. Traduction libre: «Si un frère ou une sœur sont dans le dénue­ment, il serait vain de leur dire d’aller en paix si votre foi ne se préoc­cupe pas de leur assurer le nécessaire...»2.

Cette préoccupation peut prendre l’aspect d’un christianisme so­cial, voire politique. Plus modestement et dans le cadre du ministère, elle nous incite à ne pas limiter notre action à une annonce du salut, mais à nous préoccuper aussi des conditions d’existence vers lesquel­les retourne la brebis retrouvée, pansée et guérie.

C’est dans ce contexte qu’il faut lire la parole combien suggestive de l’épître aux Hébreux: «Suivez avec vos pieds des voies droites»3. Ministres, nous sommes tentés de marcher avec notre tête seulement !

1/ 1 Co 9.22

2/ Jq 2.16

3/ He 12.13

19

Connaître l’ennemi, Satan

J’aurais eu la possibilité de le montrer à l’œuvre tandis que j’évo­quais la nécessité de connaître l’homme. En effet, depuis la chute, la créature humaine est inséparable de sa nature charnelle tournée vers la corruption et asservie aux Puissances qui la dominent: Satan et la Mort.

J’aurais pu aussi camper cette figure ennemie lorsque j’évoquais le Seigneur venu au secours de l’homme et rappelais que cette œuvre sa­lutaire a débuté par une confrontation décisive: celle où Jésus, nouvel Adam, sema la déroute dans le camp de l’Adversaire par une triple victoire au plan du monde matériel, psychique et spirituel1. J’aurais eu alors des raisons de mettre en lumière tout ce que Satan, père du mensonge, s’ingénie à provoquer, à déformer, à inventer, à imiter, à offrir, pour empêcher que s’accomplisse le dessein salutaire de Dieu envers l’homme, et pour maintenir le monde — sa culture, sa politi­que, son économie, ses lois, sa science - en dehors de l’action révéla­trice et vivifiante de la Parole du Seigneur.

A dessein j’inscris ici cette connaissance de l’Ennemi et la déclare au nombre des charismes indispensables à la pratique du ministère. En effet, l’enseignement de l’Evangile souligne que toute mission de l’Eglise s’accompagne du «pouvoir de chasser les démons»2. On connaît aussi l’enseignement de Paul quant au combat de l’Eglise contre les Puissances du monde des ténèbres3. Or, l’enseignement gé­néralement dispensé dans l’Eglise continue à tenir pour négligeable, quand encore il ne l’ignore pas, une «praxis» qui tiendrait compte de ce combat.

Il y a certes d’heureuses exceptions. Mais la note commune à la théologie reste un étonnant silence - on n’ose pas le dire complice - sur ce sujet. A preuve, si c’en est une, le livre de Hans Küng: «Etre chrétien»4. Sans donner par là une appréciation du contenu de cet ouvrage, on peut le tenir pour une des «sommes» théologiques pu­bliées récemment et s’adressant au grand public. Son succès est en

1/Mt 4.1-11 2/ Mc 3.15 3/ Ep 6.12

4/ Editions du Seuil

20

rapport avec ses intentions. Ne vise-t-il pas à débarrasser la saine doc­trine de «deux mille ans de poussière»? Or, dans les sept cents pages de ce livre, vous n’en trouvez aucune qui s’intéresse vraiment à cet as­pect du ministère.

Faut-il s’étonner qu’en beaucoup de ses entreprises prétendant mouvoir l’épée de l’Esprit, contrairement à Paul précisément, l’Egli­se frappe «mais en battant l’air»1, ce qui laisse tout loisir à son ad­versaire de mener, lui, son combat efficace.

Peut-on parler de l’homme et du dessein salutaire de Dieu à son égard, peut-on secourir cet homme, le soigner, le guérir, le libérer, sans connaître l’auteur du mal, sa tactique et ses moyens d’actions?

Il est notre premier adversaire nous harcelant par le doute, la sé­duction, le découragement, l’opposition. «Constant dans son effort» disait Luther qui sut le reconnaître et le combattre.

Certes, si l’une des ruses de Satan est de nous inciter à croire qu’il n’existe pas, l’autre séduction, là où il est démasqué, est de se rendre tellement important et impressionnant qu’on en oublie sa défaite à Golgotha. On peut même en venir à s’occuper plus de lui que de l’homme, à parler plus de lui que du Seigneur, à mettre en évidence ses œuvres au lieu de prêcher le Royaume qui est et qui vient.

Dans notre vision du ministère, nous éviterons le breuvage attiédi cher aux Laodiciens2 et ferons une juste part à une lucide connaissan­ce de l’adversaire. Si l’on veut être berger et non mercenaire, il faut prendre au sérieux les avertissements apostoliques: «Je sais qu’il s’in­troduira parmi vous des loups cruels qui n’épargneront pas le trou­peau... Veillez! Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugis­sant, cherchant qui il dévorera. Résistez-lui avec une foi ferme. Ne laissez pas Satan prendre l’avantage sur vous, car nous n’ignorons pas ses desseins»3.

1/ 1 Co 9.26

2/ Ap 3.16

3/ Ac 20.29; 1 P 5.8;

2 Co 2.11

21

Une note de conclusion

Avions-nous à passer sous silence l’aspect un peu redoutable des exigences du ministère? Devions-nous au contraire les revêtir de quel­que brillance ou les accompagner des avantages qui lui sont aussi comptables, dans la pensée de présenter de manière plus attrayante ce service du Christ et de son Eglise?

J’aurai maintes occasions de les mettre en lumière. Mais ici et maintenant, je m’en serais voulu de laisser croire que ces attraits justi­fient le service. Christ est le seul à aimer de manière désintéressée. Même en nous réclamant de lui, nous n’évitons pas toujours la prati­que d’un ministère nous apportant quelque avantage. C’est pour­quoi, conformément à l’Ecriture, mais conformément aussi aux exi­gences du monde vers lequel le Christ nous envoie, il était juste de rappeler d’abord l’ensemble des qualifications sans lesquelles le mot «serviteur du Christ» perd rapidement toute saveur.

Nous n’avons pas souligné ces exigences pour qu’en bonne rhétori­que vienne se glisser sous notre plume, et à ce moment choisi, la petite question bien sentie et souvent citée: «Qui est suffisant pour ces cho­ses»1? A quoi on répond par la parole, elle aussi bien sentie: «Ce n’est pas vous qui m’avez choisi, mais moi je vous ai choisis et je vous ai établis afin que vous alliez et que vous portiez du fruit...»2. Oui, béni soit le Seigneur qu’il en soit ainsi. Mais si cette élection nous confère le plus glorieux des ministères, il faut dire l’altération de cette gloire lorsqu’elle est entendue dans le sens où le monde la comprend et nous l’accorde, parfois avec une déférence un peu empesée ou miel­leuse: «Oui, Monsieur le Pasteur... Oui, Monsieur le curé!»

En vérité, le ministère ainsi envisagé et salué n’apparaît nulle part dans l’Ecriture. S’il a cours dans quelques églises encore, c’est qu’il y est conservé plus par la tradition constantinienne que par le Saint- Esprit. Qu’on ne nous oppose pas la parole de l’épître aux Hébreux: «Ayez de la déférence pour vos conducteurs spirituels»3, car le con­texte qui permet d’en apprécier le contenu n’est nullement celui que nous venons d’évoquer.

1/ 2Co2.17 2/ Jn 15.16 3/ He 13.17

22

En lisant l’Ecriture on découvre que toutes les qualifications rap­pelées plus haut avaient une pierre d’angle qu’il nous faut examiner en conclusion. D’abord à la lumière de quelques citations:

« Le Seigneur lui dit : Cet homme est un instrument que j’ai choisi pour porter mon nom devant les nations... je lui montrerai tout ce qu’il doit souffrir pour mon nom.» (Ac 9.15-16).

«Nous ne voulons pas, frères, au sujet de la tribulation qui nous est survenue en Asie, vous laisser ignorer que nous avons été excessivement accablés, de telle sorte que nous désespérions même de conserver la vie. Et nous regardions comme certain notre arrêt de mort afin de ne pas placer notre confiance en nous-mêmes mais en Dieu qui ressuscite les morts.» (2 Co 1.8-9).

«Fréquemment en voyage, j’ai été en péril sur les fleuves, en péril de la part des bri­gands, en péril de la part de ceux de ma nation, en péril de la part des païens, en pé­ril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril parmi les faux frères. J’ai été dans le travail et dans la peine, exposé à de nombreuses veilles, à la faim et à la soif, à des jeûnes multipliés, au froid et à la nudité Et sans parler d’autre chose, je suis assiégé chaque jour par les soucis que me donnent toutes les Eglises.» (2 Co 11.26-28).

«Le Seigneur m’a dit: ma grâce te suffit. Car ma puissance s’accomplit dans la fai­blesse. Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses afin que la puis­sance du Christ repose sur moi. C’est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ. Car quand je suis faible, c’est alors que je suis fort.» (2 Co 12.9-10).

A cette lumière, et sans vouloir ramener tout ministère à une copie du service paulinien, il faut entendre ce que nous dit l’Esprit-saint avec l’écho que nous en apporte l’histoire de l’Eglise contemporaine.

Etre ministre du Seigneur, c’est sans doute être qualifié par lui de beaucoup de manières. C’est surtout, aujourd’hui comme hier, être apte à souffrir dans une espérance qui refuse le découragement et trouve jusque dans l’opposition rencontrée des raisons de se réjouir.

C’est aussi être apte à mener un combat quelquefois très solitaire, dans l’incompréhension de l’Eglise alors que vous le livrez pour son édification et son renouvellement aussi urgent que nécessaire.

C’est enfin comprendre que la gloire promise et acquise à la croix ne se traduit pas, dans nos vies de ministres, par des positions hono­rables, des titres de déférence et de reconnaissance, des avantages ma­

23

tériels équivalents, mais par une fidélité qui ne s’étonne jamais d’être méconnue des hommes et d’avoir à tenir ferme, quand Dieu lui- même fait silence.

Car nous vivons par la foi, « ferme assurance des choses espérées, démonstration de celles que les autres ne voient pas encore»\*.

Notre récompense, c’est qu’ils les découvrent, même si, pour les percevoir, ils ont dû nous «marcher dessus».

1/ He 11.1

24

CHAPITRE 2

Dieu a besoin  
des hommes

A sa manière, cet adage connu dit la nécessité des ministères. Sans eux l’Eglise ne serait qu’un rassemblement de chrétiens; elle n’aurait que l’apparence d’un corps. Elle serait gravement mutilée, privée des organes et des membres indispensables à sa propre édification, à son témoignage et à son service.

Cependant, cette nécessité ne signifie pas qu’hommes et femmes de bonne volonté aient à se consacrer à la «bonne cause» ecclésiasti­que. S’il est arrivé que, sur le seul critère du dévouement, d’humbles ministères aient animé ou secouru la vie chancelante de la commu­nauté et l’aient fait honorablement, c’est que la grâce de Dieu supplée aux défaillances de son peuple. Dans l’ordre normal des choses, l’Eglise a une structure et des ministères ordonnés par le Seigneur lui- même. 1

1/ La trame de mes propos sur ce sujet fait usage du fil conducteur trouvé dans un cours dactylographié et donné il y a une quarantaine d’années, à l’institut biblique Emmaüs, par l’un de mes prédécesseurs dans cette même chaire de théologie pastorale, le remarquable évangéliste et enseignant Ernest Aebi.

25

Lui seul est à l’origine  
de leur vocation

Dans la relation retrouvée entre Dieu et les hommes, l’initiative appartient toujours à la grâce de Dieu. La vocation au ministère est aussi et d’abord de sa responsabilité. Evangiles et épîtres s’accordent à le dire:

«Il appela ceux qu’il voulut et ils vinrent auprès de lui. Il en établit douze pour les avoir avec lui et pour les envoyer prêcher...» (Mc 3.13-14).

«Après cela, le Seigneur désigna soixante dix autres disciples et il les envoya deux à deux...» (Le 10.1).

«Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel... Je ne suis pas le Christ, j’ai été envoyé devant lui» (Jn 3.27-28).

«Nul ne peut venir à moi si le Père qui m’a envoyé ne l’attire... Il est écrit dans les prophètes: ils seront tous enseignés de Dieu... N’est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous les douze? (Jn 6.44, 45, 70).

«Ce n’est pas vous qui m’avez choisi, mais moi je vous ai choisis, et je vous ai établis afin que vous alliez...» (Jn 15.16).

«Saul de Tarse... cet homme est un instrument que j’ai choisi pour porter mon nom devant les nations...» (Ac 9.15).

«Paul, appelé à être apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu...» (1 Co 1.1).

«C’est lui le Christ qui donne les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs... en vue de l’œuvre du ministère...» (Ep 4.10-11).

Cette souveraineté du Seigneur n’est cependant jamais impérative au point de priver d’une libre réponse celui qui serait l’objet d’une vo­cation. Autant le diable séduit, subjugue et aliène dans sa mainmise autoritaire sur les hommes, autant le Seigneur, jusque dans son appel parfois pressant, nous laisse entièrement libres quant à la réponse qu’il attend de notre part. Cependant, il ne faudrait pas inférer des textes ci­tés que tout appel prend la forme d’une intervention directe du Christ dans la vie de l’appelé. Il est vrai qu’après les disciples et l’apôtre Paul,

26

certains chrétiens ont connu semblable illumination ou irruption du Seigneur sur leur «chemin de Damas»’. Cependant, aussi longtemps que ce que nous sommes en Christ n’a pas été pleinement manifesté, nous ne saurions vivre dans le surnaturel. Dieu le sait et y recourt ex­ceptionnellement. Pour nous parler et nous adresser appel au service, il use de moyens communément à notre portée: une conviction inté­rieure, le témoignage d’une personne ou d’un groupe, une lecture de sa Parole ou d’un livre, une prédication, une circonstance. Ajoutons qu’il en va de la vocation comme de la certitude du salut. Elle peut nous être assurée dans l’éclair d’un instant ou s’établir progressive­ment en nous.

Peut-être n’est-il pas superflu de dénoncer les mauvais motifs qui conduiraient quelqu’un à s’intéresser au ministère:

* Je ne trouve aucun plaisir à mon travail. Pour le moins réussirai-je mieux dans ce type de service?
* La vie au pays m’étouffe... un travail missionnaire m’offrira des possibilités plus exaltantes !
* Dans notre famille, il y a toujours quelqu’un engagé à plein temps dans l’Eglise!
* Consacré à Dieu je ne manquerai de rien et ne connaîtrai pas de chômage !

Trois remarques encore:

1. Toute vocation trouve son accomplissement dans un engage­ment libre et décidé. Elle est une réponse personnelle à un appel per­sonnel. Cependant, cet accomplissement est lié à l’obéissance persé­vérante faisant suite à l’engagement.
2. Une vocation naissante, même assurée, a besoin d’une confir­mation de l’appel reçu. Elle est inséparable de l’Eglise localement constituée qui en bénéficiera et aura à la soutenir. C’est donc en son sein qu’il faut s’attendre à cette confirmation. Exemple démonstra­tif : celui, de Paul. Appelé sur le chemin de Damas, puis formé à An­tioche, c’est dans cette église qu’il connut une double confirmation de son ministère.

1/ Ac 9.3

27

Le Saint-Esprit dit: «Mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l’œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les lais­sèrent partir» (Ac 13.2-3).

1. Le ministère est une vocation excellente, désirable à plus d’un ti­tre, mais il comporte des responsabilités exceptionnelles:

«Je t’établis comme sentinelle sur la maison d’Israël. Tu écouteras la parole qui sor­tira de ma bouche et tu les avertiras de ma part... Si tu ne les avertis pas... je te rede­manderai leur sang.» (Ez 33.7-8).

«Je suis vivant, dit le Seigneur! Parce que mes brebis sont au pillage faute de pas­teurs, parce que mes pasteurs ne prennent aucun souci de mes brebis et qu’ils se paissent eux-mêmes, voici j’en veux aux pasteurs...» (Ez 34.8-10).

«Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel je vous ai établis évê­ques» (Ac 20.28).

«Vos conducteurs auront à rendre compte de vos âmes.» (He 13.17).

«Paissez le troupeau qui est sous votre garde, non par contrainte, non pour un gain sordide, mais avec dévouement, non comme dominant sur eux mais en étant les mo­dèles du troupeau.» (1 P 5.2-3).

Le rappel de ces exigences est à éclairer par cette constatation en­courageante: «Plus le service est humble, pénible, difficile, et même dangereux, et plus il se trouve des cœurs disposés à l’accepter. Jamais il n’y eut autant de ministres vraiment consacrés que lorsque la voca­tion pastorale était une vocation de martyrs.» (Ernest Aebi).

Qui expose... s’expose!

Toute vocation véritable  
est une vision renouvelée...

**...de la sainteté de Dieu.**

La sanctification, c’est l’action résultant de la présence de Dieu dans une œuvre conforme à son dessein. Car la sainteté est la nature même de Dieu. Elle est redoutable sinon insupportable au pécheur,

28

jusqu’à ce qu’il saisisse la grâce sans laquelle aucun homme — donc aucun serviteur — ne peut se tenir en présence de Dieu. L’exemple d’Esaïe est connu:

«Je vis le Seigneur... ses séraphins se tenaient au-dessus de lui... ils disaient: saint, saint, saint est l’Eternel... Alors je dis: Malheur à moi, car je suis un homme dont les lèvres sont impures, j’habite au milieu d’un peuple dont les lèvres sont impures... et mes yeux ont vu le roi, l’Eternel des armées... Mais l’un des séraphins prit sur l’autel une pierre ardente et en toucha ma bouche: Ceci a touché tes lèvres; ton ini­quité est enlevée, et ton péché est expié» (Es 6.1-7).

En Israël, bien d’autres serviteurs de Dieu furent remplis d’effroi à cette vision de la sainteté de Dieu. Citons Moïse1, Gédéon2, le pro­phète Daniel3, Josué le sacrificateur4, Zacharie le père de Jean- Baptiste5. Cette épouvante ne trouvait apaisement qu’à l’autel des sa­crifices, préfiguration de la croix de Golgotha.

«Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, à qui nous devons d’avoir eu accès à cette grâce» (Rm 5.1-2).

Dans ce raccourci saisissant, Paul met en lumière le sens premier de la vocation: arracher l’homme à sa condition de «détenu» voué à la perdition, le rétablir dans une existence dont l’apanage premier est une vie de liberté et de sainteté, soit aussi de justice et d’amour. Nul ne saurait l’annoncer aux autres s’il n’en avait, lui d’abord, bénéficié et n’en gardait la vision personnelle.

**...de la «moisson qui blanchit».**

C’est le cas de le dire: les circonstances dans lesquelles Jésus usa de cette parabole lui donnent toute sa profondeur de champ! La Sama­ritaine venait d’être gagnée à l’Evangile6. Sa préoccupation fut aussi­tôt missionnaire. Femme jugée et rejetée par la propre justice des ha­bitants de son village, c’est à eux qu’elle alla dire la grâce dont elle était dorénavant assurée.

Jésus salue, en ce premier fruit de la Parole annoncée - une Sa­maritaine de surcroît - la multitude qui, à son heure, en son lieu, en son temps, sera moissonnée pour le Royaume. En toutes les Samaries

1/ He 12.21 2/Jg6.22 3/ Da 10.7-11

4/ Za 3.1-6 5/ Le 1.12 6/ Jn 4.35

29

du monde, il est des pécheurs qui attendent la révélation de la grâce, et il est des propres justes qui ignorent en avoir besoin.

Mais il faut ajouter à cette vision une parole du Christ propre à sti­muler le zèle d’un serviteur, propre aussi à l’interpeller s’il hésitait à s’engager:

«Voyant la foule, Jésus fut ému de compassion pour elle, parce qu’elle était languis­sante et abattue comme des brebis qui n’ont point de berger. Alors il dit à ses disci­ples: La moisson est grande, mais il y a peu d’ouvriers. Priez donc le maître de la moisson d’envoyer des ouvriers dans sa moisson.» (Mt 9.36-38).

Après tout ce que nous avons dit du sérieux de la vocation, il est bon d’en dire aussi les heureuses conséquences. Beaucoup de situa­tions déplorables de la vie des hommes, beaucoup de leurs relations mutuelles seraient différentes et se transformeraient en bénédiction pour eux et pour les autres, si des ouvriers qualifiés y mettaient la main. La misère des troupeaux s’explique aussi par la pénurie de vrais bergers.

Je n’oublie pas l’avertissement adressé à Esaïe à l’heure de sa voca­tion: «Va vers ce peuple; il entendra et ne comprendra point, il verra et ne saisira pas»1. Pour le moins signifie-t-elle qu’il appartient au peuple de refuser l’Evangile et de se juger «indigne de la vie éternel­le»2. Notre responsabilité, c’est de répondre au pressant appel du Sei­gneur: «Qui enverrai-je, qui marchera pour nous» et de dire avec le prophète: «Me voici, envoie-moi»3.

A noter que cette vision peut faire suite à un engagement, être re­nouvelée en cours de ministère. Une biographie de l’apôtre Paul le dé­montrerait. Quelques textes rafraîchiront notre mémoire:

«En conséquence... je n’ai point résisté à la vision céleste. A ceux de Damas d’abord, puis à Jérusalem, dans toute la Judée et chez les païens, j’ai prêché la re­pentance et la conversion... avec la pratique d’œuvres dignes de la repentance.» (Ac 26.19).

«Pendant la nuit, Paul eut une vision: Un Macédonien lui apparut et lui fit cette prière: Passe en Macédoine... Aussitôt nous fîmes voile vers Samothrace.» (Ac 16.9).

Ainsi pénétra l’Evangile en Europe.

1/ Es 6.9 2/ Ac 13.46 3/ Es 6.8

30

«A Athènes, le Seigneur dit à Paul en vision pendant la nuit: Ne crains point mais parle... J’ai un peuple nombreux dans cette ville.» (Ac 18.9-10).

«La nuit suivante, le Seigneur apparut à Paul et dit: Prends courage, car de même que tu as rendu témoignage de moi à Jérusalem, il faut aussi que tu rendes témoi­gnage dans Rome.» (Ac. 23.11).

«Un ange de Dieu à qui j’appartiens et que je sers m’est apparu cette nuit et m’a dit: Paul, ne crains point; il faut que tu comparaisses devant César et voici, Dieu t’a donné tous ceux qui naviguent avec toi. » (Ac 27.24).

...des possibilités de Dieu

Une des tentations auxquelles tout serviteur de Dieu doit constam­ment faire face est celle de l’incrédulité. Nous confessons sans retenue que notre capacité vient de Dieu et que, sans lui, nous ne pouvons rien faire. Et voici qu’ à tout instant, en pensées, en paroles ou en ac­tes, nous limitons les interventions du Seigneur à la mesure de notre sagesse humaine, de notre logique strictement rationnelle, de notre vi­sion charnelle des situations. En bref, nous proclamons Jésus notre chemin, notre vérité et notre vie, mais nous y adjoignons aussitôt no­tre accotement non stabilisé, quand ce n’est pas les «nids de poule» et les fossés de nos expériences défaitistes. Sans toujours en être cons­cients, c’est souvent dans ces bas-côtés que nous nous tenons. Et nous passons bientôt du rang de ministres du Seigneur à celui de représen­tants professionnels de la religion.

Il est donc primordial qu’au nombre des certitudes qualifiant une authentique vocation, celle des possibilités de Dieu nous habite sans cesse et retrouve sa place prépondérante quand nous découvrons l’avoir négligée ou écartée de notre action.

Souvenons-nous que Dieu s’offre lui-même à nous en convaincre de trois manières :

1. *Par les noms qu'il se donne et qui le révèlent à notre foi:* El Schadai (Dieu tout-puissant). Yahvé Jiré (FEtemel pourvoira). Yahvé Nissi (F Etemel ma bannière). Yahvé Ropha (l’Eternel qui guérit). Yahvé Shalom (FEternel paix). Yahvé Shama (FEternel notre justice).

31

1. *Par le témoignage de ceux qui ont connu sa toute-puissance et nous en instruisent:*

«Y a-t-il rien qui soit étonnant (impossible) de la part de l’Eternel?» (Gn 18.14).

«Qui est comme toi, ô Eternel, opérant des prodiges?» (Ex 15.11).

«Le serviteur dit à Elisée l’homme de Dieu: Ah! mon Seigneur, comment ferons- nous? Il répondit: Ne crains point. Car ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux. Elisée pria et dit : Eternel, ouvre ses yeux pour qu’il voie... Et il vit la montagne pleine de chevaux et de chars de feu autour d’Eli­sée.» (2 R 6.15-18).

«Je reconnais que tu peux tout.» (Jb 42.2).

«Tu es le Dieu qui fais des prodiges. Tu as manifesté parmi les peuples ta puissan­ce. »(Ps 77.15).

«Qui a fait et exécuté ces choses? C’est celui qui a appelé les générations dès le com­mencement. Moi, l’Eternel, le premier et le même jusqu’aux derniers âges... C’est moi qui suis Dieu. Je le suis dès le commencement et nul ne délivre de ma main. J’agirai! Qui s’y opposera?.» (Es 41.4; 43.13).

«Rien n’est étonnant de ta part... Tu es le Dieu grand, le puissant.» (Jr 32.17).

«Quel est celui à qui obéissent même les vents et la mer?» (Mt 8.27).

«A Dieu tout est possible.» (Mt 19.26).

«Rien n’est impossible à Dieu.» (Le 1.37).

1. *Par le témoignage du Christ et par celui de 1’Esprit saint attentif à nous le rappeler.*

«Jésus s’étant approché leur parla ainsi: Tout pouvoir m’a été donné dans le ciel et sur la terre... Et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu’à la fin du monde.» (Mt 28.18-20).

«Le Père aime le Fils, et il a remis toutes choses entre ses mains.» (Jn 3.35).

«Je vous ai dit ces choses pendant que je demeure avec vous. Mais le Consolateur, le Saint-Esprit que le Père enverra en mon nom vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.» (Jn 14.25-26).

«Ils combattront contre F Agneau, et F Agneau les vaincra, parce qu’il est le Sei­gneur des Seigneurs et le Roi des rois; et les fidèles qui sont avec lui les vaincront aussi.» (Ap. 17.14).

32

...de la compassion

Dans la communion de l’Esprit qui l’inspire et la dynamise, notre vocation n’est pas seulement une réponse à l’amour du Seigneur. Elle est aussi l’expression de sa compassion pour tous les hommes. Dans cette perspective, elle se laisse pénétrer à la fois de sa connaissance de la réalité, de sa miséricorde qui en perçoit les conséquences, de sa vo­lonté et de son pouvoir d’y remédier.

Plusieurs scènes bibliques mettent en lumière cette compassion. Elle culmine lorsque Jésus dit en Golgotha: «Père, pardonne-leur! Ils ne savent ce qu’ils font.»1. Elle est d’abord:

*Un langage du cœur*

Sur la route descendant de Jérusalem à Jéricho2, le Samaritain fait taire sa peur d’être à son tour agressé par les brigands; sa peur aussi des dépenses qu’entraînera son intervention; sa peur enfin des ennuis qui pourraient en résulter. Sans retenue, il donne libre cours à sa com­passion secourable et active.

Sur le pas de sa porte désertée par le fils ingrat3, le père a laissé dans l’oubli les propos malveillants qu’il a entendus, la suffisance blessante qui les animait, l’ingratitude qu’ils traduisaient. Oubliés aussi les blessures et le chagrin faits à son amour constant, à son édu­cation prévenante, à sa générosité attentive à préparer et à faciliter l’avenir de son fils. A l’heure où celui-ci revient, marqué physique­ment, moralement et socialement par sa déchéance, le père laisse par­ler son cœur et triompher son amour. «Son père le vit et fut ému». Le traditionnel «il n’a rien voulu entendre», l’usuel «il l’a voulu, qu’il se débrouille maintenant» n’y trouvent pas leur compte. Car la compassion s’écrit avec d’autres lettres que la comptabilité!

*Une solidarité dépassant le conventionnel*

Dans l’endroit où la foule s’est rassemblée pour écouter Jésus, les disciples restent lucides: «Ce lieu est désert: l’heure est déjà avancée. Renvoie la foule; qu’elle aille dans les villages s’acheter des vivres»4. C’est d’une logique sans faille, aussi forte qu’un règlement. C’est la

1/ Le 23.34 2/ Le 10.30-37 3/ Le 15.11-32

4/ Mt 14.15-16

33

banale considération des choses et des situations. Dans notre bon droit et nos aises, elle nous laisse intacts face aux impossibilités dans lesquelles les autres se sont engagés. La réplique de Jésus s’apparente à une folie: «Donnez-leur vous-mêmes à manger». L’agir de l’hom­me, inspiré par l’agir de Dieu, a des ressources nouvelles sous une en­seigne écrite non pas à la pointe sèche de la raison mais à l’encre indé­lébile de l’amour empreint de compassion.

*Un regard métamorphosant la réalité visible*

Zachée était de ceux qu’on déteste naturellement et auxquels on ré­glerait leur compte, à la faveur d’un changement de régime politique par exemple. Il vivait à la solde de l’occupant romain, prélevait l’im­pôt dont il gardait une part à son seul profit, injuste de toute manière. Certes, la petite taille de cet homme explique qu’il ait grimpé sur un sycomore pour voir passer Jésus. En vérité, à l’abri des feuillages, il passait inaperçu. Il échappait au mépris, peut-être à la vindicte de ceux qui l’auraient côtoyé. Comme Nathanaël, il s’entend dire: «Je t’ai vu... descends... Il faut que je demeure aujourd’hui dans ta mai­son»1.

Il en alla de même de la femme surprise en flagrant délit d’adultè­re. Sa faute était réelle. Les cailloux que tenaient ses accusateurs étaient à la mesure du crime qu’ils voulaient publiquement réprouver. Car trahir un conjoint, c’est entraîner dans le malheur au moins une, parfois deux familles. Mais si l’acte commis est ineffaçable, la nature de la rémission peut l’être aussi et ouvrir une page nouvelle, riche en possibilités novatrices: «Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle... Femme, où sont ceux qui t’accusaient? Personne ne t’a-t-il condamnée? Elle répondit: Non, Seigneur. Et Jé­sus lui dit: Je ne te condamne pas non plus; va, et ne pèche plus»2.

La compassion ne nous ferme pas les yeux sur l’état réel de ceux que nous rencontrons. Elle connaît s’ils sont ou ne sont pas enserrés dans leur mauvaise conscience, prisonniers de leurs compromissions, asservis à leurs habitudes. En même temps, elle sait reconnaître le dernier reste encore solvable d’une possibilité qui fera d’eux, hommes

1/1x19.5 2/Jn 8.3-11

34

ou femmes, des êtres transformés et heureusement réintégrés dans leur propre vie, mais aussi dans la vie sociale.

C’est ce que Paul écrit à Timothée, dans sa première épître consa­crée à la formation au ministère: «Alors que j’étais encore un blas­phémateur... j’ai obtenu miséricorde, parce que j’agissais par igno­rance, dans l’incrédulité. Et la grâce de notre Seigneur a surabondé avec la foi et la charité qui est en Jésus-Christ. J’ai obtenu miséricor­de afin que Jésus-Christ fît voir en moi le premier toute sa longanimi­té pour que je servisse d’exemple à ceux qui croiraient en lui pour la vie éternelle»1.

Il faut admettre que tout serviteur court le risque de devenir merce­naire s’il perd tout ou partie de cette passion d’une vie nouvelle à of­frir à tous les hommes, indistinctement et sans préjugés quant à l’ac­cueil qu’elle recevra. Citant Jean 10.16: «J’ai encore d’autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; celles-là il faut que je les amène», Ernest Aebi concluait: «Il faut. Voilà la passion. Inutile de travailler dans l’œuvre de Dieu sans cette passion dans le cœur. Sans elle, tou­tes les paroles, les œuvres et l’activité sont des cymbales retentissan­tes. Le spectacle que les chrétiens (et les serviteurs de Dieu) offrent au monde est quelquefois si lamentable. Quelle froideur, quel formalis­me de cimetière. Quel manque de passion! L’Eglise, confirmation d’Apocalypse 2.4 a si souvent perdu son premier amour, s’est habi­tuée à sa tiédeur. Cette passion nécessaire, c’est Christ dans le cœur! A Gethsémané, il la manifesta. A Golgotha, il la consomma. A Pen­tecôte, il communiqua... Sans cette passion, nous n’annonçons pas le salut. L’enthousiasme ne suffit pas. Il faut aller jusqu’à l’agonie. Les souffrances de Paul et ses larmes, et ses veilles, et ses jeûnes... quelle passion ! »

1/ ITm 1.13-17

35

CHAPITRE 3

Les Ministères

Introduction

Ce chapitre nous entraîne à la découverte d’une richesse souvent méconnue : celle des ministères que le Seigneur accorde à son Eglise. Leur diversité illustre les nombreuses tâches que, dans sa prévoyance et en vue de l’accomplissement de son dessein, Dieu confie aux hom­mes. Car il les veut ouvriers avec lui. '.

Cela tient d’abord à son essence. Dieu est inséparable de la créa­tion, soit aussi des créatures faites à son image. Elles sont expression et objet de son amour.

Cela tient ensuite à notre prédestination qui, en Christ, nous fait collaborateurs de Dieu.

Cela tient enfin à sa grâce qui nous sauve et nous honore en nous confiant aussitôt des tâches précises et souvent importantes. Par elles, il atteste notre réconciliation avec lui et la confiance qu’il place dans notre sens retrouvé des responsabilités.

Avant d’établir la liste des ministères, je dois répondre à deux ob­jections connues. Elles sont à prendre au sérieux puisque l’une et l’autre ont pour effet d’empêcher certaines communautés de recon­naître les dons que Dieu leur accorde.

**Première objection:** Nous devons à J.-N. Darby (1800-1880) une interprétation de l’Histoire qui a privé et prive encore de nombreuses

1/ 1CO3.9

37

Assemblées évangéliques des ministères dont elles auraient besoin. Sa vision prophétique lui a fait décréter que le temps de 1 église locale n’avait plus à tenir compte de certains enseignements bibliques la concernant. Le temps de la fin survenu mettait un terme à l’institu­tion «corps de Christ». Sa structure, son culte, son service où les mi­nistères jouaient un rôle prépondérant, étaient caducs. Au cœur d’une chrétienté apostate, l’Assemblée fidèle avait dorénavant un mi­nistère unique: être «la réunion du Témoignage» dans l’attente de l’avènement du Seigneur.

Cette appellation significative était en soi une institution nouvelle. Il n’est pas dans notre propos, ici, de la définir et de l’analyser. Nous devons à la simple vérité de dire que si J.-N. Darby et d’autres avec lui avaient, en leur temps, la généreuse intention de préparer l’Eglise à rencontrer le Seigneur, ils l’ont regrettablement mutilée en la dépouil­lant de tout ministère reconnu et établi.1

L’histoire a démontré, depuis lors, que l’apostasie ne se combat pas en supprimant les ministères mais en maintenant l’Eglise fondée et enracinée dans le terrain solide de la Parole. Une Parole non pas prê- chée seulement, mais encore et toujours manifestée par la plénitude de l’Esprit et des ministères appelés à répondre aux besoins d’au­jourd’hui comme elle a répondu aux besoins d’hier.

**Deuxième objection:** A l’appui de novations conformes aux temps nouveaux dans lesquels nous serions entrés, certains coryphées déclarent dépassés les ministères établis selon l’Ecriture et en propo­sent d’autres. Ils ont d’autant plus liberté de le faire qu’ils donnent priorité et autorité à une transcendance où l’homme et sa perception de l’actualité sont les vraies et seules mesures de nos nécessités. Dans

1/ Mais nous devons aussi à la vérité de dire que dans les Assemblées encore influencées par l’enseignement de J.N. Darby se vérifie et se transpose un proverbe connu, facilement applica­ble à la vie de l’Esprit: «Chassez le naturel, il revient au galop». Sans qu’on le reconnaisse ou­vertement, l’absence de ministères institués est ressentie comme une anomalie. On y remédie par des charges confiées tacitement, par habitude ou solide tradition, à des hommes de bonne volonté Us ne sont pas consacrés au saint ministère. C’est l’organisme qui a créé leurs fonc­tions. Sont-elles nécessairement celles que le Seigneur aurait confiées à ceux qui les exercent? Faute d'une vocation reconnue, établie selon les règles scripturaires, ils s’en acquittent, parfois heureusement, parfois d’autant plus durablement que seule la mort peut les en décharger ou permettre à ['Assemblée d’être régie par d’autres bonnes volontés ! Depuis bientôt un siècle et demi, elles se succèdent, avec plus ou moins de bonheur pour ces Assemblées qui ont généreu­sement appris à s’en contenter.

38

h hi lin

cette vue des choses, ils ne récusent pas nécessairement le vocabulaire par lequel se définissent les ministères bibliques, mais leur contenu.

En caricaturant l’exhortation de l’apôtre Pierre, ils lui feraient dire: il n’est plus nécessaire d’avoir la foi, car elle doit d’abord et de toute manière être démythifiée pour être rendue crédible. Donnez-lui pour cadre un humanisme conjoint à une analyse marxiste de la so­ciété, et faites tous vos efforts pour ajouter à votre connaissance de l’histoire des hommes et des religions, la sociologie, à la sociologie la politique, à la politique la psychologie, à la psychologie la parapsy­chologie, à la parapsychologie les techniques de la sophrologie, et à ces techniques celles du zen ou de la Méditation Transcendentale...

J’ai dit ailleurs1 ce qu’il convenait de savoir et de garder de ces con­naissances humaines, de leur utilité ou de leur danger lorsque certai­nes d’entre elles marchent de front avec des pratiques occultes con­nues quand encore elles ne se confondent pas avec elles! Ce qu’il convenait de souligner ici, c’est que ce dévoiement de l’Eglise, séduite par le scientisme matérialiste d’aujourd’hui, loin de récuser la néces­sité des ministères bibliques en souligne au contraire l’importance, quitte à ce que leur permanence se traduise en des formes ou en des termes nouveaux.

Le sacerdoce universel

La trame inchangée des ministères, celle qui les sous-tend tous in­distinctement, reste le *sacerdoce universel* dont les apôtres Pierre et Jean ont établi le principe. Il serait faux d’en contester la valeur sous le prétexte que tout ministère exige une préparation et, si possible, de solides études. Comme l’écrit Philippe Menoud: «Sans ce sacerdoce, celui du Christ serait sans témoignage dans le monde»2. En recom­mandant «d’ajouter à notre foi la science»3 et bien d’autres choses encore, Pierre ne cléricalisait pas l’Eglise. Il encourageait les chrétiens

1/ «L’occultisme à la lumière du Christ» - «Médecines parallèles, oui ou non?», tous deux aux Editions Ligue pour la lecture de la Bible.

2/ «L’Eglise et les ministères» Cahier Théol. d’Actualité protestante, N°22 p.21 (Delachaux et Niestlé).

3/ 2Pi 1.5

39

à être des hommes au plein sens du terme. L’histoire de l’Eglise a vu l’une ou l’autre de ses meilleures pages écrites par le témoignage et le service d’hommes ou de femmes qui n’avaient suivi aucune école de formation, ni reçu de consécration au ministère. Peut-être faut-il re­marquer en passant que le sacerdoce universel a pour cadre normal l’Eglise confessante et pour trame solide l’offrande de chacun des membres de la communauté «en sacrifice vivant»1. Or, dans les égli­ses de multitude, ce sacerdoce est généralement confondu avec la bonne volonté ou le simple crédit accordé à la compétence naturelle. Eune ou l’autre ont pour illustration ce que, dans ces mêmes églises, on appelle encore parfois la collecte. En beaucoup d’occasions, elle est «chiche». Elle illustre ainsi trop souvent le remplacement du sa­crifice vivant par celui de la bonne volonté obligée.

Si, en conséquence, l’église multitudiniste a l’honnêteté de recon­naître les limites restreintes de son sacerdoce, elle y remédie, hélas! par un autre mal: le cléricalisme, c’est-à-dire le recours à «ceux qui savent» parce qu’ils ont des diplômes. Ces titres d’Ecole ou même d’Université ne sont certes pas négligeables. Mais confèrent-ils l’au­torité et la compétence, mieux encore: la plénitude de l’Esprit?

Or, Lui, et nul autre, est le vrai constructeur de la maison de Dieu. Lui appelle et qualifie des ouvriers pour les tâches multiples et préci­ses de son édification.

On en voit la préfiguration, d’une part dans la liste des ouvriers, artisans, artistes «habiles dans toutes espèces d’ouvrages»2 qui tra­vaillèrent à la construction du temple de Jérusalem sous le règne de Salomon; d’autre part, dans les tâches diverses confiées aux Lévites tôt après la libération de l’Egypte.

On pourrait aussi évoquer le rôle des patriarches, chefs, prêtres, ju­ges, prophètes et rois d’Israël. Chacun pour sa part, ils illustrent tel aspect du ministère de l’Eglise. De fait, Jésus accomplit et récapitule en sa personne toutes les tâches des ouvriers, des patriarches, des chefs, des Lévites, des prêtres, des grands-prêtres, des juges, des pro­phètes et des rois de l’Ancienne Alliance.

1/ Rm 122 2/ 1 Ch 22.15, 2Ch 2.14

40

Dès la Pentecôte, il poursuit cette œuvre et l’accomplit en particulier par les ministères qu’il suscite et établit.

Avant d’en découvrir les caractéristiques correspondant générale­ment à leur appellation, rappelons-nous les traits essentiels de l’Eglise dans laquelle Jésus établit les ministères. Cela paraît d’autant plus né­cessaire qu’il y a parfois troublante dissemblance entre l’Eglise du Nouveau Testament et l’Eglise d’aujourd’hui.

S’adressant aux chrétiens, Paul dit: «Nous formons un seul corps en Christ»’. L’Eglise universelle, c’est donc Jésus-Christ lui-même, sous sa forme terrestre, historique, corporelle. L’Eglise est faite d’hommes de toutes races, de toutes langues, de toutes conditions. En cela, elle est pleinement humaine. Ces hommes rachetés par Jésus- Christ ont été, par leur baptême d’eau et d’Esprit, librement incorpo­rés à lui. L’Esprit qui les habite manifeste *en eux* la présence du Christ et, *par eux,* sa présence dans le monde.

Donc l’Eglise n’a pas d’existence propre. Elle est la manifestation du dynamisme par lequel Dieu la crée et la maintient. Elle doit son être et sa durée à la seule fidélité de Dieu. Elle est le Christ en action. Elle est un miracle, un événement quotidien, bien au-delà de tout ce qui l’institue dans l’ordre temporel.

Le rappel de ces vérités élémentaires est parallèlement une mise en garde contre le cléricalisme. Quand Paul dit du Christ qu’«il est la tête du Corps»2, il explicite, pour le moins, qu’il n’y a aucune place dans F Eglise pour ces «substituts», ces «médiateurs», ces «pères», ces «directeurs» que peuvent devenir, par usurpation, les ministres du Seigneur. Certes, il apprend aussi aux Corinthiens que «nous som­mes les membres du corps, chacun pour notre part» 3. Mais notre place et notre rôle dépendent du Seigneur. Lui nous a élus, appelés, attirés, convaincus, rachetés, régénérés, sanctifiés. Lui nous tient en­semble. Donc, l’appartenance au corps ne dépend pas de la forme, ou de l’histoire, ou de la dénomination, ou d’une décision de l’Eglise lo­cale, mais de la relation du Christ et des membres de cette Eglise. La plus parfaite des organisations ou la plus historique des institutions

1/ Rm 12.5 2/ Col 1.18 3/ 1 Co 12.27

41

ne saurait suppléer à cette vérité élémentaire. Encore faut-il en rappe­ler la substance: «Jésus livré pour nos offenses et ressuscité pour no­tre justification»1.

«Golgotha» aboutissant à l’événement de Pâques est le lieu pre­mier et véritable de notre incorporation à l’Eglise. Comme le disent les théologiens, le mystère de l’Eglise n’est rien d’autre que le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. En ce sens, Jésus n’est pas seulement la tête de l’Eglise, mais le Seigneur de l’humanité tout entière. Et en ce sens aussi, les ministères donnés à l’Eglise ne la con­cernent pas elle seulement, mais tous les hommes encore extérieurs à elle et appelés à y être incorporés.

La catholicité de l’Eglise

Une parole de Paul - en rapport avec le service ecclésial par excel­lence, la proclamation de l’Evangile - définit cette catholicité: «Il est au milieu de vous et dans le monde entier»2. Cette notion géogra­phique n’est qu’une partie du sens de cette totalité (en grec: plérôme). Un jour «toutes choses, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, seront réunies en Christ»3. Cet accomplissement est insé­parable d’ordonnances mises en lumière par l’Ecriture:

1. «L’œuvre du ministère» dans le corps et par le corps nous veut tous «en marche» pour que nous parvenions «à l’unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, professant la vérité dans la charité»4.

Quand les ministres «ajoutent» ou «retranchent»5 à cette vérité, quand ils l’adaptent, ils ne sont plus «catholiques» mais «héréti­ques». Ils divisent au lieu de maintenir l’unité, ils corrompent au lieu de manifester la sainteté. La fidélité à la vérité révélée par l’Esprit est un acte charitable envers tous. Cette vérité n’est pas le privilège d’une Eglise. Aucune d’elles n’en est la détentrice. Au contraire, chacune d’elles est appelée à se laisser constamment interroger, et au besoin reprendre et réformer.

1/ Rm 4.25 2/ Col 1.6 3/ Ep 1.10

4/ Ep 4. 1, 13, 15. 5/ Ap 22.18-19

42

1. Lorsque Paul devant le roi Agrippa rend compte de son ministè­re contesté, ses propos illustrent un second aspect de la catholicité: «A ceux de Damas d’abord, puis à Jérusalem, dans toute la Judée et chez les païens, j’ai prêché la repentance et la conversion à Dieu, avec la pratique d’œuvres dignes de la repentance. Voilà pourquoi les Juifs se sont saisis de moi et ont tâché de me faire périr»1. L’Evangile reste l’Evangile en tous lieux, en toutes langues et en toutes races. Il y a bien une église syrienne, ou judéenne, ou belge, ou africaine, ou ro­maine, ou lausannoise. Mais aucun caractère local, aucun trait idéo­logique, raciste, sociologique, politique, culturel, ne saurait altérer la plénitude originale de l’Evangile. Sa transcendance par rapport à une condition humaine asservie de mille manières est l’expression même d’une repentance accomplie. Ce que les Juifs refusaient d’entendre! Ce qu’à son tour, et après eux, la chrétienté conteste souvent à l’Egli­se fidèle!
2. Si nous reconnaissons volontiers qu’aucun homme ni aucune église ne détiennent la vérité, nous sommes pourtant attachés, parfois obstinément, aux formes qu’elle peut prendre, aux situations histori­ques dans lesquelles elle nous est parvenue, quand ce n’est pas «aux serviteurs par le moyen desquels nous avons cru»2. Cet aspect hu­main et charnel de notre besoin de certitude tend à faire de nous des sectaires. Paul le déplorait 3.

Dans l’histoire ecclésiastique contemporaine, ce sectarisme a enco­re et toujours des aspects fâcheux quant à l’unité de l’Eglise. Il se ré­clame souvent du caractère de l’ancienneté. Or, l’ancienneté ou le conservatisme ne sont pas en eux-mêmes des critères de vérité ni de catholicité. Une Eglise qui se voudrait moderne et progressiste céde­rait à la même hérésie. Et celle-ci n’épargne pas nécessairement les chrétiens qui, sans précision sur le sens qu’ils donnent à ce terme, se veulent fidèles à l’Eglise «primitive». En auraient-ils retrouvé toutes les formes que leur catholicité n’en serait pas garantie pour autant. Il y eut une église primitive comme il y a des églises historiques ou ré­cemment formées. Leur catholicité tient non à leur passé ou à leur

1/ Ac 26.19-21 2/ 1 Co 3.5 3/ 1 Co 1.12

43

modernité mais à leur proximité du Seigneur. En ce sens, l’église «fi- nitive» peut être aussi proche du Christ que l’était l’église primitive.

L’unité de l’Eglise

Nous n’en dirons ici que l’aspect conduisant à la reconnaissance des ministères et à leur mise en valeur.

La révélation de l’Ecriture fait de l’unité de l’Eglise un acte de Dieu, accompli en Christ. A partir de ce fait — «Il y a un seul corps et un seul Esprit... une seule espérance... un seul Seigneur... une seule foi... un seul baptême... un seul Dieu et Père de tous...»\* — nous som­mes appelés à une obéissance, à une sanctification personnelle et communautaire tendant constamment à la manifestation de cette unité. Cette recherche ne vise ni à l’uniformité ni à la diversité en soi. Elle connaît la valeur relative de l’une et de l’autre. Elle laisse avant tout le Christ triompher, et de notre chair individualiste, et de notre volonté d’unité dominatrice. Elle confesse que l’incrédulité est l’enne­mi premier de l’unité.

Quand nous disons: *Je crois l’Eglise une,* l’objet de notre foi n’est ni l’Eglise, ni son unité, mais le Dieu Père, Fils et Saint-Esprit travail­lant ensemble à nous rassembler dans leur unité déjà manifestée en Jésus-Christ. Ce travail touche précisément l’une de ses plus impor­tantes expressions: la pratique des ministères donnés à l’Eglise2.

La sainteté de l’Eglise

Rappel élémentaire: l’Eglise n’a d’autre sainteté que celle que lui confère le Christ présent en elle.

Conséquemment à cette habitation de l’Esprit, la sainteté est aussi cette vocation et cette aptitude données à l’Eglise de représenter Jésus-Christ au point de le révéler aux hommes.

1/ Ep 4.4-6 2/Ep 4.11-16

44

Une importante remarque trouve ici sa place: Dieu sait de quelle manière on a fait de la sainteté une fuite hors du monde, un accès à la divinité au mépris de l’humanité. Or, c’est le contraire qui est vrai. La sainteté que l’Eglise reçoit de son Sauveur et Seigneur, c’est une hu­manité restaurée.

Le sacerdoce et le ministère des croyants, c’est de vivre et de mani­fester cette sainte humanité, non pas différente de l’autre physique­ment, mais nouvelle qualitativement; encore marquée de faiblesse, d’indignité et de faillibilité, et pourtant déjà assurée de force, d’abso­lue sécurité et de vie éternelle.

Parce que Dieu veut le salut de tous les hommes, la sainteté reçue par la foi a une dimension personnelle en même temps qu’ecclésiale.

Tout disciple du Christ est membre et serviteur de l’Eglise. Avec elle, il témoigne d’une vocation adressée à l’humanité tout entière. Avec elle, il confesse que l’exercice des ministères s’accompagne de manifes­tations (guérisons, miracles, libérations, réconciliations, vie nouvelle, renouveau économique, paix sociale, etc.) qui sont autant de signes annonciateurs de la sainteté de l’humanité et de la création restaurées.

L’apostolicité de F Eglise

Elle correspond à ce fait permanent: dans sa soumission à Jésus- Christ, F Eglise universelle accepte l’autorité, l’enseignement, les di­rectives des apôtres parce qu’elle reconnaît leur vocation particulière. Cette apostolicité a pour corollaire l’autorité de F Ecriture sainte, son inspiration, sa canonicité.

L’Eglise est dite apostolique, d’une part lorsqu’elle veille à élaguer tout ce qui tendrait à amoindrir ou à déformer la catholicité, l’unité et la sainteté du corps, d’autre part lorsqu’elle se laisse elle-même re­mettre en cause par F Ecriture.

L’histoire nous apporte la démonstration des déviations de Fapos­tolicité.

45

La plus ancienne n’est-elle pas celle dont l’Eglise romaine est l’il­lustration? Ne se veut-elle pas seule dépositaire de toute l’œuvre du Christ accomplie de Noël à Pentecôte avec charge de la prolonger, donc de la transmettre et de l’actualiser? A cette fin, elle disposerait de pouvoirs «sacramentels» transmis, à partir de l’apôtre Pierre, par la succession apostolique.

Or cette conception de l’apostolicité dépouille le Saint-Esprit de son autorité créatrice et de son libre dynamisme, confère cette souve­raineté à l’Histoire et aux hommes dans lesquels le Saint-Esprit est présent, et ne discerne pas que, de ce fait, Il y est assujetti.

Une autre déviation est propre à beaucoup de «Réformés». Le Saint-Esprit s’y découvre supplanté par le savoir théologique, sou­vent aussi rationnel, historique, archéologique. Bien sûr, ce savoir n’est pas négligeable. Mais la relation entre le Christ et son Eglise ne saurait se réduire à cet aspect «extérieur» de la connaissance. Dieu est amour, et la vie dans l’amour a des dimensions «intérieures» qui sur­passent toute connaissance et qui donnent à l’apostolicité cet aspect que Paul appelait «une démonstration d’Esprit et de puissance»1.

Une autre déviation encore se rencontre dans certaines Assemblées dites «évangéliques». Elles confessent la canonicité de l’Ecriture et sa pleine inspiration, mais elles confondent l’apostolicité avec la con­naissance - parfois l’illuminisme — de leurs propres docteurs.

Evidemment la question se pose de savoir comment le Saint-Esprit transmet à l’Eglise, et de siècle en siècle, la vérité et l’autorité apostoli­ques. A la lumière de l’Ecriture, nous constatons qu’il est, lui d’abord, le garant de l’apostolicité L’imposition des mains est l’un de ses modes de transmission, mais la hiérarchie n’y joue pas de rôle. Ananias et non pas Pierre, ou un autre apôtre, ou un évêque - s’il en eût existé déjà - fut l’instrument du Seigneur pour marquer Paul du sceau de l’apostolat. L’Eglise d’Antioche d’abord, et non celle de Jé­rusalem, confirma ce sceau de l’Esprit2.

Le collège des douze était formé d’hommes qui ont disparu. Il n’y a pas à les remplacer. Ils appartenaient au Christ3. Lui continue au­jourd’hui comme hier à rassembler, instruire, édifier l’Eglise par leur

1/ 1 Co 2.4 2/ Ac 9.13-17; 13.2-3 3/ Mc 3.14

46

témoignage. Si l’Eglise est l’ensemble de ceux que Dieu élit et rassem­ble, si elle est son corps sous sa forme humaine, terrestre et historique, d’une part elle n’a d’existence propre que celle que Dieu lui confère toujours à nouveau; d’autre part, elle est là pour faire comprendre à tous qu’ils appartiennent au Christ, semblablement à elle. Enfin, dans l’attente de l’avènement du royaume, elle atteste par son existen­ce la vérité qu’elle proclame.

C’est donc la grâce renouvelée du Seigneur qui entraîne l’Eglise dans le mouvement de l’Esprit saint, qui la crée et la sanctifie. En ce sens, elle est toujours un miracle et non une succession à elle-même; elle est un événement et non une institution à sauvegarder ou à défen­dre.

L’Esprit saint étant le maître d’œuvre veillant au maintien et à l’édification du corps, il accorde à l’Eglise les «spiritualités» néces­saires à son service, appelées «dons de l’Esprit» ou «dons spiri­tuels»’. Ces charismes sont ponctuels et travaillent à l’édification de la communauté. En revanche et en vue de son extension, le Seigneur lui confère des dons permanents s’inscrivant alors dans la durée d’une vie. En effet, on est pasteur vingt-quatre heures sur vingt- quatre. Quand la vocation est réelle, on le reste jusqu’à la fin de sa vie, en charge ou non.

On notera d’emblée que dans l’ordre d’énumération des ministè­res, les charismes permanents précèdent les manifestations ponctuelles2. On notera aussi que l’apôtre Paul attribue à Dieu, au Christ, ou à l’Esprit, l’octroi des ministères accordés à l’Eglise: «Il y a diversité de dons, mais le même esprit; diversité de ministères, mais le même Seigneur; diversité d’opérations, mais le même Dieu qui opère tout en tous»3.

C’est lui, le Christ glorifié, qui donne les ministères4. Toute organi­sation ecclésiastique peut et doit les souhaiter en son sein. Mais il n’appartient à aucune d’elles de décider de leur nombre, encore moins d’en conférer les titres et la tâche à qui il lui plairait de l’accor­der. Le don crée la fonction. Mais la nécessité d’une fonction ne sau­rait justifier l’octroi du titre si celui qui l’exerce l’a souhaité par

1/lCo 12.1-7 2/1CO 12.28 3/ ICo 12.4-6

4/ Ep 4.11

47

volonté propre ou sur le seul fondement d’un diplôme. L’Eglise ne peut que reconnaître une vocation, selon le clair exemple déjà cité de F Eglise d’Antioche: «Tandis qu’un grand nombre servaient le Sei­gneur et jeûnaient, le Saint-Esprit dit : mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l’œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir»’.

A noter aussi qu’en appelant hommes et femmes au ministère, Jé­sus ne se retire pas du champ de leur activité. Au contraire, la mission de l’Eglise est la mission de Jésus-Christ lui-même. Si F Ecriture, à cinq reprises2 et à chaque fois avec des détails complémentaires, nous rap­porte la vocation de l’apôtre Paul, c’est que cette vocation est norma­tive à beaucoup d’égards et souligne ce fait essentiel: c’est le Christ qui agit. Ananias, image et témoin de F Eglise, n’intervient que secondai­rement. C’est pourquoi, à l’instant de mettre en lumière les ministères donnés à F Eglise, nous soulignons ces quatre vérités élémentaires:

1. L’Eglise ne se prêche pas elle-même, mais communique l’Evangi­le du Seigneur. Ainsi fait-elle entendre l’appel que Dieu adresse à tout homme par la révélation de la personne et de l’œuvre de Jésus-Christ.
2. Les actes de F Eglise ne la mettent pas, elle, en valeur, mais dévoi­lent sa relation avec le Seigneur qu’elle confesse. Aucun de ses actes ne la justifie ni ne la fait vivre, car sa vie dépend de la fidélité, de la grâce, et du juste jugement de Dieu.
3. A l’encontre d’un enseignement souvent entendu, le ministère de l’Eglise est d’abord celui de la Parole. Elle seule permet la différen­ciation entre ce que le Christ fait et ce que l’Eglise fait. Elle seule rend compte de l’histoire de Jésus-Christ dont elle vit et de l’espérance qu’elle confesse sans toujours la vivre.
4. Certes, la Parole ne suffit pas à distinguer l’Eglise. C’est le servi­ce qui l’établit et la manifeste. Mais la Parole reste primordiale, car les actes risquent finalement de cacher la Parole.

A noter enfin que l’ensemble des ministères a pour premier champ d’activité, le temple du Seigneur. Ce temple et ses ministères dont Ezéchiel eut la vision3 est aussi celui dont nous parle le Nouveau

1/ Ac 13.1-3 2/ Ac 9.1-22; 22.3-16 3/ Ez 40 et suivants

26.9-20; Ga 1.11-18;

ITi 1.12-16

48

Testament. Sur le fondement des apôtres, nous sommes «édifiés pour être un temple saint dans le Seigneur...1 Nous sommes le temple du Dieu vivant, comme Dieu l’a dit: J’habiterai et je marcherai au mi­lieu d’eux; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple»2.

Certes, les distinctions hiérarchiques du sacerdoce lévitique — sou­verain sacrificateur ayant accès au lieu très saint, sacrificateurs et lévi­tes avec leur service dans le lieu saint, peuple de Dieu accédant seule­ment au parvis — ont disparu pour faire place au peuple entièrement formé de sacrificateurs, tous ayant accès immédiat en la présence de Dieu. Cependant, certains avertissements adressés à Ezéchiel peuvent être repris tels quels dans le service commun à tout ministre.

D’abord, il conviendrait de mettre en évidence cette parole solen­nelle: «Aucun incirconcis de cœur et incirconcis de chair n’entrera dans mon sanctuaire»3. L’inobservation de cette règle peut conduire tôt ou tard à l’église apostate qui laisse l’impie et l’adversaire trôner dans le temple de Dieu 4.

Mais il est aussi des aspects de cette vision qui concernent les mi­nistres: «Les Lévites qui se sont éloignés de moi quand Israël s’éga­rait et... suivait ses idoles, porteront la peine de leur iniquité»5.

Sans esprit de jugement à l’égard d’aucun ministre, et en me souve­nant de mes propres défaillances en ce domaine, j’ai constaté que no­tre service trébuche effectivement sur deux écueils: être affairé aux aspects du service qui nous plaisent et, de cette manière, ne pas ac­complir ce que Dieu attendait de notre service; ou encore, faire du service lui-même une idole, épuisante dans la consécration qu’elle ré­clame.

Oeuvrer dans le temple de l’Eternel, c’est être consacré à Dieu d’abord, et non à la multitude, ou au peuple, ou à la théologie, ou au système, ou au monde, ou à notre propre chair. L’indication «ils revê­tiront des habits de lin, ils n’auront sur eux rien qui soit en laine»6 est significative. La laine symbolise la vie animale. Elle ne nous rend pas sudorifères de «l’odeur de Christ» !7 Le lin est végétal; sa filature, sui­vie de la fabrication du vêtement, illustre l’œuvre du Christ à partir de la croix et trouve son application dans l’exhortation paulinienne:

1/ Ep2.21 2/2 Co 6.16 3/ Ez44.9

4/ 2 Th 2.4 5/ Ez 44.10 6/ Ez 44.17

7/ 2Co2.15

49

«Ceux qui vivent selon la chair ne sauraient plaire à Dieu... Revêtez- vous du Seigneur Jésus-Christ et n’ayez pas soin de la chair pour en satisfaire les convoitises» ’.

Autre indication à retenir: «Les sacrificateurs n’auront point de possession en Israël. C’est moi qui serai leur héritage»2. Nos vraies possessions, nos propriétés inaliénables de serviteurs ou de servantes, nous les recevons du Seigneur. L’ameublement du temple ne compor­tait que des objets d’or. Dans la nouvelle alliance, ce métal précieux est représentatif de la nature même du Saint-Esprit. Nous sommes nés de l’Esprit, nourris des paroles de la foi révélées par l’Esprit, sanctifiés par l’Esprit, conduits par l’Esprit, transformés par l’Esprit; nous vivons et marchons selon l’Esprit, nous prions et chantons dans l’Esprit, nous adorons dans l’Esprit. Dieu s’attend à trouver au servi­ce de sa maison des sacrificateurs purifiés, revêtus, oints; des servi­teurs et des servantes, des célibataires et des époux, remplis du Saint- Esprit.

Sous la plume de Georges Gaudibert’, cette plénitude de l’Esprit est présentée sous les sept aspects que voici :

«1. La nécessité des ministères, établis par Dieu pour se révéler.

1. La gratuité des ministères, dons et grâces de Dieu, donc inacces­sibles à prix d’argent.
2. L’autorité des ministères, qualifiant leur divine origine.
3. La pluralité des ministères, réponse de Dieu à la diversité des be­soins des hommes et de la maison qu’ils constituent.
4. La complémentarité des ministères, assurant un développement heureux des croyants individuellement et en tant que communauté.
5. L’instrumentante des ministères révélatrice de l’action de Dieu recourant à la collaboration des hommes.
6. La finalité des ministères, engagée dans ce dessein divin: sauver l’homme en l’amenant jusqu’à la stature du Christ et le rendre, avec Christ, héritier du royaume. »

1/ Rm 8.8; 13.14 2/Ez 44.28

3/ G.Gaudibert, «Le ministère dans l’Eglise» Cahiers Semailles et Moissons 1977.

50

Sous cette même plume, j’ai trouvé la citation d’une sage parole qu’Alexandre Vinet aurait prononcée à Vevey le 22 mai 1839: «Il ne faut pas trop compter sur notre ministère lui-même pour entretenir l’esprit du ministère. Sans doute, il y a une vertu sanctifiante dans un ministère saint, mais cette vertu peut s’affaiblir et s’éteindre. Et lors­qu’elle est éteinte, alors ce même ministère, de sanctifiant qu’il était, devient corrupteur, et nous fait autant de mal qu’il devait nous faire de bien».

Cela amenait Georges Gaudibert à conclure: «Il faut le *contact* du Saint-Esprit pour fertiliser un ministère.

Il faut le *tact* du serviteur pour un ministère sensibilisé aux besoins de la communauté.

Alors, le ministère actualisé aura son *impact* à l’honneur de Dieu et au bonheur de sa maison».

Après ce long préambule, allons à la découverte des différents mi­nistères. Non sans avoir rappelé que tout ce que nous avons dit des caractéristiques de la véritable Eglise s’applique à elle dans son en­semble et ne saurait concerner que ses seuls ministres. De plus, à au­cun moment, leur charge ne saurait être séparée de leur mission. Comme le dit R. de Pury en accord avec les textes majeurs de Calvin: «Tout le christianisme tient dans cette double étape missionnaire du Fils que le Père envoie et des apôtres que le Fils envoie, dans la double unité du Père avec le Fils, puis des apôtres avec le Fils... Il n’y a de foi et d’Eglise que par la Parole apostolique»\*. Et j’ajouterai : il n’y a de ministres dans l’Eglise que s’ils disent et vivent la Parole du Seigneur qui les envoie.

L’apôtre

Au sens grec du terme: l’envoyé. Ce qu’était Jésus lui-même. La di­mension de ce ministère se mesure à l’aune du petit mot «comme»

1/ «Qu’est-ce que le protestantisme». Les Bergers et les Mages 1961, p. 117-119.

51

par lequel Jésus lui-même l’a défini. *«Comme* le Père m’a envoyé, je vous envoie»’. En instituant les ministères, en spécifiant que celui d’apôtre est «le premier»2, Jésus puis Paul font comprendre l’impor­tance et la valeur des ministères en même temps qu’ils en soulignent l’étendue et la responsabilité. Qui oserait se déclarer apte à les assu­mer? En vérité, et nous l’avons déjà relevé, si le Seigneur prend l’ini­tiative d’enrôler, c’est qu’il travaille avec ceux qu’il appelle3.

Cependant, même si l’auteur de l’épître aux Hébreux dit du Christ qu’il était «l’apôtre»4, il ne saurait être question de confondre le mi­nistère du Seigneur avec celui des «envoyés». Le parallélisme fait de l’homme l’ouvrier et non le successeur ou le lieutenant de Jésus- Christ. Tout au plus, cette similitude met-elle en lumière les traits dis­tinctifs de ce ministère: l’autorité qui émane de l’apôtre; la force de sa Parole; la tranquille assurance de ses interventions; l’attestation divi­ne qui l’accompagne sous forme de «signes visibles» ou de guérisons confirmant son message; l’audace de son service; l’étendue de son sa­voir prophétique; en bref, la plénitude de l’Esprit, de ses fruits et de ses dons, une plénitude dépouillée d’orgueil spirituel5. Il est vrai que le Seigneur veille lui-même à ce que cette grave tentation ne trouve au­cun appui chez celui que la dignité d’apôtre met au premier rang. Quand Paul rend compte de son ministère, il souligne ce trait particulier6.

Nous avons relevé plus haut que ce titre d’apôtre s’appliquait aux disciples établis dans ce ministère par Jésus-Christ lui-même. Selon la déclaration de l’Ecriture, le collège des Douze est constitué par ceux qui «depuis le baptême de Jean ont accompagné Jésus jusqu’au jour de son ascension»7. Matthias ayant pris la place de Judas, ce collège ne saurait avoir de successeurs. Au reste, dans sa vision de la cité cé­leste, Jean voit les noms des douze apôtres de Jésus8.

Il ne saurait donc y avoir, dans F Eglise universelle, d’autres apôtres que ces Douze. Leur ministère continue à s’y exercer par le témoigna­ge qu’ils ont laissé. Ils sont et restent à toujours «les premiers». Leur autorité et leur service sont ceux de la Parole de révélation qu’ils ont proclamée et qu’il a plu au Seigneur de nous transmettre par l’ens-

1/ Jn 17.18; 20.21

4/ He 3.1

7/ Ac 1.22

2/ 1 Co 12.28

5/ 2Co 10.8; Le 21.15;

Ac4.13, 30-31; 5.12

3/ Mc 16.20

6/ 2Co 12.7,12

8/ Ap 21.14

52

emble des quatre évangiles, des Actes, des épîtres et de l’Apocalypse. Comme l’enseigne Paul: l’église, maison de Dieu, a un seul fonde­ment. Jusqu’au retour du Seigneur, il ne saurait être modifié'. Il ap­partient donc aux autres ministres de veiller à la manière dont «ils bâ­tissent dessus»2.

Par ailleurs, cette vigilance explique et justifie le ministère de «ré­formateurs» suscités à plusieurs reprises par le Seigneur, mais diffici­lement acceptés par l’Eglise. Et pour cause! A la saine et sainte Paro­le révélée par l’Esprit dans l’analogie d’une foi éclairée par toute F Ecriture, on préfère l’habitude, la tradition, et finalement l’erreur élevée en dogme.

Cependant, à côté de ce ministère des Douze — unique et intrans­missible — le Nouveau Testament parle d’un autre type d’apôtre. Par la plume de Paul d’abord, qui dit tenir sa qualification d’apôtre de «par la volonté de Dieu»3.

Ensuite par Luc. Dans sa rédaction du livre des Actes, à partir du chapitre treize, il fait connaître l’œuvre nouvelle inaugurée par l’Es­prit saint: «Maintenant, dit l’Esprit, mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l’œuvre à laquelle je les ai appelés»4. Les chapitres suivants la désignent de son vrai nom: l’apostolat. Distingués des douze (Mat­thias compris) qui se présentent devant le peuple au jour de la Pente­côte, Barnabas et Saul sont pourtant appelés du nom d’apôtre. On peut à juste titre apprécier l’explication donnée par Watchman Nee: «Le Fils est venu pour accomplir la volonté du Père; l’Esprit est venu pour accomplir la volonté du Fils. Le Fils est venue pour glorifier le Père; l’Esprit est venu pour glorifier le Fils. Le Père a désigné le Christ pour qu’il soit l’apôtre. Quand il était sur la terre, le Fils a désigné les douze comme apôtres. Le Fils est retourné au Père et

1/ De récents travaux remarquablement résumés par M. Peter Jones dans la Revue Réformée

(N° 123 - 1980 -3) valident le rôle unique qu’en tout temps l’Eglise a reconnu aux prophè­tes et aux apôtres de l’Ancien et du Nouveau Testament. De nombreuses références bibli­ques laissent entendre que la parole de ces témoins choisis par le Seigneur doit être reçue comme une parole de Dieu lui-même (Dt 18.19; 1S 8.7; 15.23; 2 Ch 20.20; 25.16; Es 30.12; Jr 6.10, 19; 36.29-31), l’apôtre Paul lui-même n’hésite pas à demander aux Corinthiens (1 Co 14.37) de reconnaître que ce qu’il écrit est «un commandement du Seigneur». M. Jo­nes suggère qu’Ephésiens 2.20 soit traduit: «Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres prophétiques...»

2/ Ep 2.20; 2 Pi 1.19-21; 1 Co 3.10 3/ Rm 11.13; Ga 2.8; 1 Co 1.1 4/ Ac 13.2

53

maintenant l’Esprit désigne sur la terre d’autres hommes comme apôtres... Nous devons nettement différencier les apôtres qui furent témoins de la résurrection du Christ des apôtres qui sont ministres pour l’édification du corps de Christ»1.

Effectivement plusieurs des compagnons de Paul sont nommé­ment reconnus apôtres, comme lui appelés à ce ministère.

Andronicus et Junias sont présentés comme des «apôtres émi­nents»2.

«Dieu a fait de nous, apôtres, les derniers des hommes» écrit-il aux Corinthiens3. Le co-signataire ou co-rédacteur de cette épître est Sos- thène.

Cette même épître laisse entendre qu’à part les douze, d’autres groupes, et parmi eux des «apôtres», bénéficièrent ensemble d’une apparition du Christ ressuscité4.

Les épîtres aux Thessaloniciens ont pour co-signataires ou co­rédacteurs Paul, Sylvain et Timothée. Aussi, lorsque nous lisons: «Nous aurions pu nous produire avec autorité comme apôtres du Christ»5, nous sommes autorisés à reconnaître aux compagnons de Paul ce même titre d’apôtre.

Que dire alors de leur ministère particulier sinon ce que laisse en­tendre leur titre, lui aussi particulier. Ils sont des «envoyés». Sembla­bles à l’«envoyé» que fut le Seigneur, ils sont chargés de mission. A cette fin, ils reçoivent un équipement spirituel adéquat, comme tout ouvrier du Seigneur; cet équipement les rend particulièrement sensi­bles aux directives du Seigneur. Il est un revêtement d’incomparable autorité spirituelle. Pourtant il reste second par rapport à leur mission qui, elle, est première.

Il apparaît alors que ce ministère est lié à la prédication ayant pour fin l’implantation d’églises bientôt formées et établies avec des an-

1/ «La vie normale de l’Eglise» Ed. mission Prière-Réveil, 93380 Pierrefitte p. 29-30

2/ Rm 16.7. Dans son commentaire aux Romains, Ed. Delachaux & Niestlé, p. 214, le profes­seur F. J. Leenhardt traduit: «Ils sont éminents parmi les apôtres». Il précise: «On ne doit pas atténuer la portée de l’expression ‘apôtres marquants ou éminents’ en disant que ces personnages ont une grande réputation parmi les apôtres. Le terme «apostolos = apôtre n’était pas réservé aux douze, notre passage est de ceux qui le prouvent, et il n’est pas per­mis d’en détourner le sens pour sauver l’idée dogmatique d’un apostolat fermé, limité dans le temps et l’espace».

3/ 1 Co 4.9 4/ 1 Co 15.5-8 5/ 1 Th 1.1; 2.6

54

ciens et des diacres. En outre, les apôtres tranchent dans les questions de doctrine et de gouvernement de l’Eglise; ils l’édifient et, dans les temps difficiles, l’affermissent et la consolent avec l’appui des pro­phètes. Ainsi Paul dit-il aux Corinthiens: «N’êtes-vous pas mon œu­vre dans le Seigneur? Si pour d’autres je ne suis pas apôtre, je le suis au moins pour vous; car vous êtes le sceau de mon apostolat dans le Seigneur»1.

Et dans la défense de son ministère contesté, il associe au même ti­tre d’apôtre son compagnon Barnabas.

Donc, dans cette acception et sans que le rôle unique des douze en soit atténué d’aucune manière, le ministère d’apôtre pourrait être exercé aujourd’hui encore. Sous certains aspects, il rejoindrait l’ap­pellation donnée au ministère qui s’en rapproche le plus: celui de *missionnaire-pionnier.* Beaucoup de noms viendraient sous notre plu­me. En accord avec l’histoire missionnaire intérieure ou extérieure de beaucoup de pays, ils rappelleraient qu’après les apôtres Paul et Bar­nabas, sur nos cinq continents il y eut et il y a encore des défricheurs, implanteurs d’églises, réformateurs d’églises, dont la parole revêtue d’autorité spirituelle, riche de savoir étendu, de sens des responsabili­tés, d’audace, ne craignant ni la souffrance ni l’éventuel martyre, ont «élargi et élargissent encore l’espace de la tente de l’Eglise»2.

Et nous serions dans la ligne tracée par Paul lui-même si nous re­marquions que ce ministère de conquête et de manifestation du royaume peut comporter non plus un nom mais plusieurs, c’est-à-dire les noms d’une équipe apostolique à l’œuvre «pour l’édification du corps de Christ... jusqu’à ce que nous soyons tous parvenus à l’unité de la foi»3. En ce sens, nous manquons d’apôtres et aurions à en de­mander au Seigneur pour que soit hâté l’avènement de son règne.

Et nous serions encore dans le prolongement de la pensée de l’apô­tre si nous soulignons qu’en désignant les ministères au gré des situa­tions qu’il a rencontrées, Paul a moins institué qu’improvisé.

Il ne fut jamais un administrateur ecclésiastique codifiant pour l’avenir les services possibles, imaginés par le Saint-Esprit au bénéfice des églises. Il fut au contraire celui qui, de la part de Dieu, avec

1/ 1 Co 9.1-2 2/ Es 54.2 3/ Ep 4.13

55

sagesse et compassion, ordonne un service ecclésial à la fois universel et local. Mais ce qu’il y a de plus certain encore, en rapport avec l’or­donnance des ministères qu’il envisagea, c’est l’absence totale de prééminence accordée à quelque ministère que ce soit.

«Tous les croyants participent au ministère global de l’Eglise. Si pour certains d’entre eux cette participation prend la forme d’une fonction particulière, la différence qui les sépare des autres n’est pas une différence de nature (clergé opposé à laïc) mais une différence de fonction» '.

Aux yeux de Paul, les titres importaient peu. En revanche, le servi­ce ecclésial qu’ils recouvraient, voilà ce qu’il avait à cœur pour les communautés.

Hélas! C’est qu’à cette époque déjà, elles étaient perturbées par le cléricalisme. A la prétention des dignitaires aimant les titres et les sa­laires plus que le service correspondant, il répond: «Voici nos titres de recommandation comme serviteurs de Dieu : notre patience dans les afflictions, les calamités, les détresses, sous les coups, dans les pri­sons... dans les jeûnes, etc.»2

Ce sillon d’humilité, il ne cessa de le maintenir ouvert face aux pré­tentions de ceux qui s’arrogeaient volontiers un droit à la considéra­tion des autres à cause de leur savoir ou de leur habileté. A ces «su­per» ou «faux-apôtres» ou «faux-prophètes», il oppose son seul et vrai titre: celui d’«esclave» ou encore celui par lequel il qualifie tout ministère: celui de «serviteur» 3.

Cette qualification convient d’autant mieux à tout ministère qu’elle l’identifie à celui qui l’a illustrée et qui demeure, par l’Esprit saint, l’inspirateur et la force de tout serviteur de l’Eglise. Paul dira: Alors qu’il existait «en forme de Dieu», Jésus a accepté de vivre pour nous et avec nous cette «condition d’esclave» ou de «serviteur»4.

1/ J. Gloaguen, «Apôtres et Prophètes aujourd’hui», p. 12 Ed. Foi et Victoire 2/ 2Co6.4. 3/ 1Co4.1; 2Co4.5. 4/ Ph 2.7

56

Le prophète

Le sens du terme grec correspondant est ici important, si l’on veut lever le voile sous lequel ce ministère a quasi disparu de F Eglise.

Le prophète est celui qui proclame la Parole, qui l’annonce de la part du Seigneur. Son service est souvent conjoint à celui d’apôtre et historiquement en partage le sort. En effet, puisque la révélation est arrêtée à l’ensemble des livres canoniques, les prophètes n’ont plus à parler. C’est par la Bible que, dorénavant, ils exercent leur ministère dans F Eglise universelle.

L’étude de P. Jones déjà signalée' met en lumière ce qu’il appelle «les deux types de prophéties». L’une et l’autre sont révélations du Seigneur et de sa volonté. Elles exercent cependant des actions dis­tinctes et ne font pas autorité de la même manière.

La première, qu’on pourrait appeler «apostolique», participe au fondement de F Eglise. Jusque dans sa formulation, - elle fait auto­rité, est donc normative. Elle correspond aujourd’hui au canon de F Ecriture. Nous rappelons la proposition de traduction d’Ephésiens 2.20: «Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres prophéti­ques... » Sous la plume de J. Delorme2 le second type de prophétie est ainsi caractérisé: «Les prophètes (chrétiens) sont les organes d’une parole donnée comme venant de F Esprit, dans une situation et pour un auditoire particulier afin de l’introduire dans la compréhension de l’Evangile et la connaissance concrète de la volonté divine. Dans la prière, ils sont interprètes d’une louange ou d’une action de grâce sus­citée par F Esprit.»

Sous cet aspect, la parole prophétique est aussi reçue comme paro­le de Dieu, mais après qu’elle ait été discernée et estimée comme telle par l’assemblée3. Son autorité est seconde par rapport à la parole scripturaire. En outre, on peut n’en retenir que le sens général, ou un aspect particulier.

Ainsi ne faut-il pas confondre «la prophétie apostolique» et la «prophétie charismatique d’exhortation». Dans Act. 21.9-10, Luc

1/ p. 47

2/ «Diversité et unité des ministères d’après le N.T.», Seuil 1973, p. 333, cité par P. Jones.

3/ 1 Co 14.29-33

57

distingue le don de prophétie accordé aux quatre filles de Philippe l’évangéliste du ministère de prophète qu’était Agabus. Certes, ne fût- ce qu’au niveau du vocabulaire, il y a parenté entre le charisme de prophétie et le ministère de prophète. Dieu fait connaître sa pensée par l’un et par l’autre. Cependant le charisme reste souverainement une liberté de F Esprit saint, à l’œuvre dans le cadre de la communau­té réunie. Il accorde ce don à son gré' sans que la personne qui l’exer­ce en dispose, alors que le prophète demeure titulaire de sa charge re­çue par vocation. Toutefois, si l’on est exhorté à rechercher le charisme de la prophétie, l’appel à tout ministère reste une décision du Dieu souverain, l’Eglise ayant la responsabilité de reconnaître l’authenticité du ministère octroyé2.

Mais on peut faire ici les remarques déjà formulées au sujet des épîtres. Si l’appellation «apôtres et prophètes» ne concerne que les rédacteurs inspirés de F Ancien et du Nouveau Testament, si ces mi­nistères n’avaient plus leur place dans l’histoire subséquente à celle qui a vu la formation du canon biblique, comment Jean annoncerait- il dans l’Apocalypse que le jugement de Dieu s’exercera à l’égard de ceux qui «versent le sang des saints et des prophètes»3? Comment à l’heure de la chute de la grande Babylone «les saints, les apôtres et les prophètes» seraient-ils invités à se réjouir? Comment cette Babylone serait-elle accusée d’être «entachée par le sang des prophètes et des saints»4?

La réponse à ces questions est connue. Mais n’est-elle pas une sim­plification? En effet, au gré de certains, ces prophètes seraient au­jourd’hui les prédicateurs, peut-être encore les évangélistes.

Peut-on loyalement assurer F Eglise que le ministère décrit par F Ecriture sous le nom de prophète trouve sa pleine expression dans les auteurs d’homélies, de messages, de sermons? Peut-on lui dire que la parole de l’évangéliste ayant même pour fruit de nombreuses con­versions correspond, en vérité, à la parole et au ministère des prophè­tes?

Par ailleurs, n’est-ce pas une confusion que de ramener ce ministè­re à la dimension d’une parole inspirée — louange, exhortation,

1/ ICo 12.11 2/ ICo 14.1 3/ Ap 16.6

4/ Ap 18.20, 24

58

consolation — apportée à l’Eglise par un «charisme de prophétie»?1 Que la prédication, que la parole inspirée ou l’annonce d’événements inattendus tels que la famine prédite par Agabus2 trouvent leur place dans le ministère du prophète, cela est évident. Mais ces aspects-là sont loin de recouvrir la pluralité du ministère décrit par l’Ecriture. Demandez-le aux prédicateurs! Même les meilleurs vous diront la part prépondérante qu’ils accordent à la réflexion, certes soutenue et éclairée par l’Esprit, mais encadrée, charpentée, nourrie, étayée, en bref: élaborée à leur table de travail au niveau de l’intelligence et de l’art naturel de la communication. En contraste, voyez le ministère de prophète décrit non seulement dans l’Ecriture, mais dans l’histoire de l’Eglise, celle des réveils en particuliers! Le message des prophètes a sans doute à l’arrière-plan une authentique connaissance de la Parole soutenue par une vive intelligence, voire un art oratoire. Mais à l’évi­dence, ces moyens ne sont que modestes supports d’une «démonstra­tion d’Esprit et de puissance»3, dévoilant ici et maintenant non pas seulement la personne et l’œuvre du Seigneur mais l’état spirituel de ceux qui entendent4.

Les prophètes, par l’illumination de l’Esprit font de la Parole un feu dévorant toute incrédulité, un marteau brisant toute résistance, une épée touchant au vif les consciences d’une assemblée, d’une ville, d’une région, voire d’un pays. Au point que même leurs auditeurs d’un instant, selon le propos de Paul, «tombent sur leurs faces, ado­rent et publient que Dieu est réellement au milieu d’eux»5. C’est cela qui était dit du Christ: «Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple»6, «Il était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant tout le peuple»7. Le prophète est effectivement accordé à l’autorité du Dieu qui l’envoie.

Peut-être faut-il ajouter que semblables aux prophètes de l’Ancienne Alliance, leur message dépasse de beaucoup les besoins de l’Eglise peuple de Dieu et concerne toute la nation qu’ils mettent en cause sous l’angle de la justice, de l’économie, de la politique, de la sociologie, et cela avec une hardiesse qui ne doit rien à la violence, à la soif du pou­voir, à la recherche de la popularité ou à la satisfaction d’une ambition.

1/ 1 Co 12.10 2/ Ac 11.28 3/ 1 Co 2.4

4/1 Th 1.5-6 5/1CO 14-25 6/ Le 7.16

7/ Le 24.19

59

Leur ministère en fait des témoins particuliers de l’alliance de Dieu avec son peuple trop souvent infidèle. D’où la véhémence de leur message, de leurs avertissements, de leurs menaces conjointes à leur vision prophétique de l’Histoire.

Dieu révélé en Jésus-Christ, son jugement et sa grâce, la venue de son règne appelant tous les hommes et toutes les nations à la repen­tance et à la foi, voilà le message du prophète. Avec cette précision éclairée par de nombreux textes de l’Ecriture: Il appelle le peuple de P Eglise à préparer, même à hâter la venue du jour de Dieu'.

Des noms pourraient être cités, noms de serviteurs de Dieu dont le ministère a modifié le cours de l’histoire de leur région ou de leur na­tion, a provoqué ou accompagné un réveil local ou étendu à toute une nation, a secoué l’Eglise de sa torpeur, l’a arrachée à sa sécularisa­tion, a rappelé au monde l’imminence de son jugement. A dessein, limitons-nous à des questions:

Savonarole était-il simplement un prédicateur dominicain ou était- il un prophète? Wesley, Bramwel, Oberlin, étaient-ils des évangélistes et des pasteurs, ou étaient-ils aussi des prophètes? Dans l’immédiat, Soljénitsyne est-il un écrivain seulement ou est-il un prophète?

Quel plus grand cadeau Dieu pourrait-il nous faire en cette fin de siècle, sinon celui de nombreux prophètes au bénéfice des églises au­tant qu’au service des nations, si possible avant qu’elles se laissent sé­duire par l’Antichrist?

Devant les miracles de Jésus, ainsi que nous venons de le voir, le peuple d’Israël s’est écrié: «Un grand prophète a paru parmi nous»2. Et les deux disciples d’Emmaüs évoquaient la personnalité de Jésus en disant qu’il était «un prophète puissant en œuvres et en paroles»3.

A l’écoute des épîtres et de l’histoire de l’Eglise primitive, cette ap­pellation a fait place à celle de souverain Pasteur et de Seigneur. C’est sans doute parce qu’en Jésus il y avait «plus qu’un prophète»4. C’est surtout parce que ce ministère prophétique revient à l’Eglise elle- même, appelée, à la manière de Jean-Baptiste, à préparer la venue du Seigneur.

1/ Le 1.76; Ml 11.7-15; 17.11; Jn 1.23-24; 3.27-28; 2 Pi 3.12

2/ Le 7.16 3/ Le 24.19 4/ Mt 11.9

60

Nous concluons: par l’un ou l’autre de ses serviteurs, par l’un ou l’autre de ses mouvements de réveil ou de renouveau, l’Eglise aurait à être, elle la première, une voix prophétique.

L’évangéliste

Il y a beaucoup à dire à son sujet. Commençons par ce qui en soi est sans importance, alors que cela n’est pas sans conséquence.

1. Dans l’ordre des ministères, Paul cite l’évangéliste sitôt après les apôtres et les prophètes, et avant les pasteurs et les docteurs1. Il est vrai que dans l’épître aux Corinthiens, après avoir nommé apôtres et prophètes, il semble ignorer l’évangéliste et le pasteur et ne reconnaî­tre que le ministère de docteur2. On pourrait en déduire que l’épître aux Ephésiens, plus tardive que celle aux Corinthiens, fait état d’un développement et d’une institution de 1\*Eglise plus avancée, donc d’une diversification plus grande des ministères. Corinthe en serait encore au lait; en son état d’enfance, elle serait, sous la seule appella­tion du «docteur», une sorte de «souche» sur laquelle viendraient se greffer plus tard les ministères d’évangélistes et de pasteurs.

Cette interprétation a pour appui le fait qu’apôtres et prophètes sont généralement au service de l’Eglise universelle, alors que le doc­teur (enseignant) paraît attaché davantage à l’église locale où il tra­vaille à l’affermissement des fidèles. Le fondement ayant été posé par les apôtres et les prophètes, le docteur veille à la manière dont s’édifie l’église; le développement normal de la communauté conduit aux deux ministères qui signent sa maturation: l’évangéliste et le pasteur.

1. On pourrait aussi conjecturer de l’absence d’évangélistes et de pasteurs à Corinthe que cette église, essentiellement formée de païens d’origine - donc peu menacée de la persécution que les juifs de la synagogue menaient généralement contre les communautés chrétien­nes naissantes - a rapidement grandi en nombre Elle a connu le sort de toute communauté où il en coûte peu de devenir chrétien: elle s’est

1/ Ep4.11 2/1CO12.28

61

installée dans un christianisme facile. Les sages et les nobles n’y étaient guère présents1. La vie dans l’Esprit a manqué de dimensions simplement humaines - sagesse et bon sens - ce qui a favorisé et développé les querelles de partisans.

Certes, le fondement est demeuré, mais les ministères d’évangélis­tes et de pasteurs lui sont restés étrangers. Faute de bergers, la com­munauté, tournée vers elle-même, a vu naître en son sein de faux apô­tres, de faux prophètes et de faux docteurs. Ce qui tendrait à démontrer qu’une église sans évangélistes est menacée d’embon­point, ou encore qu’une église sans pasteur met tout le poids de son intérêt, ou bien sur le docteur, avec des doctrines sans vie pratique réelle, ou bien sur la vie charismatique, sans véritable enracinement dans la Parole et dans l’humble réalité quotidienne.

1. Le sens étymologique du terme «évangéliste» laisse entendre ce qu’est sa mission: il apporte ou prêche l’Evangile. Il va de soi que l’apôtre et le prophète le font également. Mais l’évangéliste met en lu­mière et limite sa prédication à un aspect précis du message: «le salut par grâce» et son résultat attendu: la repentance et la foi, ou selon d’autres expressions connues: la conversion, la régénération, la nou­velle naissance, le passage des ténèbres à la lumière, accompagné de l’acte qui en est la meilleure attestation: le baptême d’eau et d’Esprit2.

Il va de soi que cette annonce de l’Evangile n’emprunte pas néces­sairement ce vocabulaire et ne se limite pas aux textes néo­testamentaires qui en parleraient explicitement. L’évangéliste apporte tout l’Evangile, c’est-à-dire aussi toute la révélation de l’Ancien Testa­ment. Mais il a reçu du Seigneur le charisme particulier de mettre en lumière, entre tous les aspects d’un texte, celui qui préfigure, illustre, définit, explicite, met à la portée du plus simple comme du plus sa­vant, la personne de Jésus Sauveur et Rédempteur et son œuvre salu­taire. D’une part il fait connaître son incarnation, sa vie, son service libérateur, sa mort expiatoire, sa résurrection et sa gloire. D’autre

1/ 1 Co 1.26

2/ W. Temple disait: «La tâche de l’évangéliste est de présenter Christ dans la puissance du Saint-Esprit de telle sorte qu’hommes et femmes viennent placer leur confiance en Dieu par lui, et, confessant Christ comme Seigneur, cherchent à le servir dans la communion de l’Eglise».

62

part, il explicite la vie nouvelle surgissant en l’homme rendu libre par l’Esprit et décidé dorénavant à suivre le Seigneur dans la communion de son Eglise.

1. Ce ministère est parfois distinct, non pas seulement par ce mes­sage caractéristique, mais par la puissance de l’Esprit qui l’accompa­gne selon la promesse de Jésus: «Quand l’Esprit saint sera venu, il convaincra... de péché, de justice... de jugement... il vous conduira dans toute la vérité»’. De plus, le message de l’évangéliste est parfois accrédité par les signes promis: «Il chasse les démons... il impose les mains aux malades et les guérit... il opère des miracles»2.

Enfin, c’est aux évangélistes plus qu’à tout autre ministre que s’adresse la parole du Seigneur: «Va... dans les places et les rues de la ville... va dans les chemins et le long des haies, et ceux que tu trouve­ras, contrains-les d’entrer»3. Cette contrainte ne saurait, bien sûr, porter atteinte à la liberté physique, psychique et spirituelle de ceux qu’elle concerne. Elle ne peut obéir qu’à une seule fin: conduire à une décision personnelle en accord avec la vocation du salut, rendre possible aussi l’engagement dont elle s’accompagne selon la parole de Luc: «Et le Seigneur ajoutait chaque jour à l’Eglise ceux qui étaient sauvés»4.

1. En pratique, le ministère de l’évangéliste peut être entièrement au service d’une église locale. Cependant, s’il contribue à la croissan­ce et à l’affermissement de la communauté, il en élargit l’action jus­qu’à la création de nouvelles églises. Ainsi exerce-t-il souvent un mi­nistère itinérant, soutenu et accrédité par une ou plusieurs églises locales. Il peut également travailler au service de l’ensemble des égli­ses. En pays christianisés - ce que sont encore plus ou moins quel­ques pays ou régions de notre occident - l’évangéliste contribue, dans le cadre des paroisses traditionnellement chrétiennes, à la consti­tution d’une église confessante. A ce titre, on appelle volontiers l’évangéliste un revivaliste.
2. Illustré par Philippe et Timothée, le ministère d’évangéliste re­çoit de la biographie biblique de ces deux serviteurs un éclairage par­ticulier, soulignant des aspects importants de ce charisme.

1/ Jn 16.8-13 2/ Mc 16.17-20 3/ Le 14.21-24

4/ Ac 2.47

63

Avant d’être évangéliste, Philippe avait été choisi pour être diacre. Quant à Timothée, s’il fut évangéliste, il fut aussi pasteur de la com­munauté d’Ephèse. Donc:

1. Leur annonce de l’Evangile ne s’arrête pas à une prédication du salut doublée d’un appel à rejoindre l’Eglise en marche vers le royau­me; elle concerne l’insertion de ce message au cœur des réalités éthi­ques, sociales, économiques que connaissent les appelés. Ce ministère trouve alors d’autres modes d’expression. Par exemple, il apportera l’amour du Seigneur dans un travail au service des autres \*.
2. La Bonne Nouvelle qu’apporte l’évangéliste n’atteint pas seule­ment l’âme, la conscience, le cœur et l’intelligence de ceux qu’elle in­terpelle. La réconciliation de l’homme avec Dieu s’accompagne d’une guérison psychique, physique, conjugale et sociale. Il est de la responsabilité du messager de le dire, de le démontrer2, mais aussi d’appeler les «évangélisés» à ces témoignages concrets, de les y en­courager dans la foi en Celui qui nous appelle à être «une pâte nou­velle»3.
3. En référence au Seigneur, en référence également à ce que nous savons de Timothée et de Philippe puis de l’histoire de l’Eglise, le mi­nistère de l’évangélisation peut connaître parfois la réussite de la Pen­tecôte, parfois aussi de l’échec d’Antioche de Pisidie, parfois enfin l’opposition de Lystre4.
4. Faire l’œuvre d’un évangéliste, c’est accepter d’avance un témoi­gnage qui peut connaître le martyre, c’est souvent affronter l’opposi­tion d’un monde — hélas parfois d’une église — qui préfère les oi­gnons de l’Egypte à la manne du royaume.
5. L’évangélisation reste un ministère inséparable de l’église locale ou alors de l’église d’une région ou d’un pays. Elle a besoin de son appui. En retour, l’église est la première à récolter les fruits de ce tra­vail. Dans la liste des ministères, non sans raison l’évangéliste précède le pasteur. Ce dernier sera d’autant plus heureux dans sa tâche que l’évangéliste aura mieux assumé la sienne.

1/ Jn 6.27; Ac 6.5 2/ Ac 8.5-8 3/ 1 Co 5 7

4/ Ac2.41; 13.51; 14.19

64

Le pasteur

Dans le protestantisme européen dit historique ou officiel, c’est le ministère unanimement reconnu, celui auquel les fidèles et même les sceptiques accordent référence et autorité, moralement en tout cas. Par contraste et en contradiction avec tout ce que nous venons de dire, dans ce même protestantisme on a peu de considération pour l’évangéliste. Sans aller jusqu’à dire que ce type de serviteur est mé­prisé, il est courant que son ministère ne retienne ni déférence, ni at­tention; il éveille même la suspicion. C’est un homme supposé sans diplôme ou n’ayant pu mener à bonne fin des études de théologie! C’est un gars un peu zélé sur les bords, à l’avance déclaré un peu sec­taire, un peu fanatique, un peu simpliste dans ses vues et dans sa foi. On le soupçonne d’inspiration non pas chrétienne mais anglo- saxonne. Au pire: américaine! On le tolère quand il a sur la tête une casquette de l’Armée du Salut. Tout au plus est-il approuvé lorsque, accompagné d’un groupe, dans la rue ou dans une salle ad hoc, il fait entendre des chants et des propos évangéliques. Mais on le fuit dès l’instant où il adresserait à ses auditeurs un appel à la conversion. Une telle manifestation outrepasse ce qui est supportable pour un certain protestantisme traditionnel! A la limite, et parce que l’église multitu- diniste aime à se montrer un peu conciliante, elle lui fera place dans ses sanctuaires durant quelques jours: Une «semaine d’évangélisa­tion» une fois tous les sept ou dix ans, c’est un risque qu’une paroisse peut courir !

Bien sûr, je caricature. Mais ces traits un peu vifs sont là pour mieux souligner, par contraste, le cumul de valeurs, d’importance et de compétences accordé au ministère pastoral. Même dans le contex­te d’incrédulité généralisée et de crise de foi que traverse l’Eglise, l’ap­pellation «le pasteur» suggère encore l’image de quelqu’un à qui l’on peut faire confiance, quelqu’un dont on peut penser qu’il a une auto­rité en rapport avec ce qu’on tient pour ses aptitudes, au vu de son ti­tre et de sa fonction. C’est le ministère privilégié entre tous. Il l’est

65

même tellement que, dans l’église officielle, il a quasi marginalisé, si­non effacé tous les autres. Hors l’église, c’est le titre que s’attribuent volontiers et de leur propre gré les chrétiens néophytes zélés, créateurs ou animateurs de communautés nouvelles. Paré du titre de pasteur, on se donne ainsi du crédit sinon de l’importance. Car ce serait humi­liant d’être un simple frère à l’œuvre, mieux: un témoin ou un disci­ple du Seigneur!

Soit dit en passant, cela ne date pas d’aujourd’hui. Dans son étude «Les anciens, conducteurs de l’Eglise»1, Henri d’Espine fait remar­quer que «par son enseignement et ses ordonnances en rapport avec la charge de pasteur, Calvin a créé une tradition dont nos églises n’ont jamais pu s’affranchir au cours de quatre siècles. » Le réforma­teur reconnaissait aussi les ministères de docteur, de diacre et d’an­cien, mais son ecclésiologie de réaction contre l’Eglise établie l’amena pratiquement à privilégier le seul ministère pastoral. Or, dans le Nou­veau Testament, la seule mention du pastorat se trouve dans la liste des ministères d’Ephésiens 4. Certes, il y a des explications plausibles de cette rareté du terme.

Dans le texte d’Ephésiens, le mot «pasteur» est suivi aussitôt du mot «docteur»: «pasteur et docteur». Effectivement, l’enseignement est un des aspects importants du ministère pastoral. Prédication, ca­téchisme, étude biblique, édification de la communauté, requièrent les qualités de l’enseignant. Nous l’avons déjà relevé lorsque nous commentions l’absence du mot «pasteur» dans la liste des ministères établie par Paul écrivant aux Corinthiens.

On peut aussi penser que les termes «d’ancien et d’évêque» corres­pondent à celui de pasteur. Ils recouvrent certains aspects du ministè­re pastoral2. Ils en ont certainement tenu lieu. Mais ce qu’il convient de préciser bibliquement, c’est le sens et la portée du ministère du pasteur.

En grec, conséquemment en français, pasteur signifie «berger». Le modèle de référence nous vient immédiatement à l’esprit; les textes ne manquent pas qui le soulignent3.

1/ Cahier théologique de l’Actualité protestante N°7 p. 33 (Ed. Delachaux & Niestlé).

2/ Ac 11.30; 14.23; 20.17-28; Ph. 1.1; 1 lin 3.1-7; H 1.7-9

3/ Jn 10.11; He 13.20; 1P 2.25; 5.4

66

* Il y a le berger dont la présence et le ministère font acte à la fois de rassemblement et d’unité, de conduite et de sécurité. Ce qu’illustre le Psaume 23.
* Il y a aussi le berger dont le comportement est une confirmation des vérités qu’il prêche, un modèle auquel les brebis peuvent se référer.

Disons-le d’emblée, cette dernière exigence a été bien mal compri­se, puisqu’elle eut parfois pour conséquence regrettable de figer le pastorat dans un type conventionnel: un ministre de l’éloquence aus­si onctueuse qu’ennuyeuse, à l’officialité d’autant plus distante et peu chaleureuse qu’elle est généralement encore enrobée de noir, sombre paroi sur laquelle s’ouvre une fenêtre (le rabbat) qui, si blanche soit- elle, évoque moins un ciel de lumière que les tables de la loi et le juge chargé de l’appliquer! D’aucuns ont tenté d’y remédier. Maladroite­ment, ils ont remplacé la robe par le col roulé, parfois même par un débraillé qui se veut populaire mais que le peuple ne tient pas davan­tage pour sien. L’habit n’a jamais fait le moine. En vérité, l’apôtre vi­sait à une ressemblance standard laissant paraître une autorité com­pétente, efficace, charitable, prévenante, serviable, compatissante, simple, intelligente, humaine, sensible, sécurisante... en bref, l’autorité qu’on peut attendre d’un berger témoin du Seigneur, quelle que soit la robe noire ou blanche qui l’habille.

* Il y a enfin le berger dont les traits inoubliables ont été gravés à toujours par le prophète Ezéchiel'. Ce portrait est en négatif. Sa sévé­rité nous fait d’autant mieux connaître les qualifications attendues d’un vrai berger.

En vérité, ce portrait n’est pas d’abord celui d’un ministère pasto­ral au sens limité qu’a pris ce terme aujourd’hui. En même temps qu’aux chefs religieux, Ezéchiel comme plus tard Zacharie2, s’adresse également aux responsables de la vie politique, sociale et économi­que, c’est-à-dire encore aux rois et aux magistrats. Cependant, qu’il soit magistrat ou pasteur, qu’il soit responsable d’une entreprise ou à la tête d’un parti, le berger qui se voudrait paré d’une responsabilité conforme à ce titre ne pourra esquiver les exigences qu’il comporte. Le pasteur encore moins que les autres!

1/ Ez 34, cf. Jr 3.15 2/ Za 11.15-17

67

Nous nous intéresserons plus tard à l’exercice pratique du ministère pastoral tel que l’évoque Ezéchiel. Pour l’instant, et dans la liste des ministères, nous soulignons quelques-uns de ses aspects particuliers.

1. Si l’itinérance sied particulièrement aux ministères d’apôtre, prophète et évangéliste, la sédentarité est l’exigence même d’un minis­tère pastoral. Les relations du berger et du troupeau ne s’improvisent pas. Elles s’établissent en fonction d’une continuité, indispensable à la confiance réciproque et à la liberté personnelle qu’exigent de telles relations. Donc, le pastorat est par excellence un ministère local. L’image des brebis et du berger le fait entendre. Cependant, le sens de la solidarité communautaire n’est pas à confondre avec l’instinct gré­gaire. Au-delà d’un nombre certain, variable selon les forces et les dis­ponibilités du berger, les brebis trop nombreuses risqueraient d’avoir à connaître un état proche de l’abandon.
2. La simple énumération des tâches, donc des responsabilités qu’Ezéchiel reproche aux pasteurs d’Israël d’avoir négligées, dit élo­quemment l’étendue de ce ministère. Cela explique en partie ce que nous relevions plus haut: l’importance qu’il a prise jusqu’à effacer ou absorber tous les autres services. Car paître, panser, guérir, forti­fier, surveiller, conduire, chercher, ramener, sont autant d’actions qui, transposées à l’enseigne du ministère pastoral, ne peuvent être assumées par un seul homme. Si pourtant c’était le cas, ce serait à une double condition: que le nombre des brebis soit restreint; ou bien que dans l’exercice de ce ministère la tâche soit partagée, soit par des ser­viteurs ayant le même don, soit par des serviteurs dont les charismes, sous le nom du pasteur ou sous un autre nom, répondraient à l’en­semble des nécessités de la vie du troupeau.

Une des responsabilités du pasteur, c’est de les discerner; c’est sur­tout de laisser ceux ou celles que Dieu a préparés exercer leur ministè­re en complément du sien. Cela demande, avec de l’humilité, une con­naissance de soi-même et de ses limites, une connaissance des besoins du troupeau et des ministères qui vont y répondre.

1. Donald Gee a dit: *«Venez* est la note centrale du message de l’évangéliste; *restez* est celle du message du pasteur». Ce propos est à

68

retenir à la condition qu’on n’y ajoute pas ce qui nous viendrait im­médiatement à l’esprit: installez-vous et asseyez-vous! Les fidèles ont certes à prendre leur place dans le troupeau que conduit le pasteur. Et celui-ci a la responsabilité de les paître, de veiller à leur déplacement, au besoin à leur transhumance.

Le même Ezéchiel, sévère à l’égard des mauvais bergers, ne l’est pas moins à l’égard des brebis: «Ainsi parle le Seigneur: Je jugerai entre brebis et brebis... Je jugerai entre la brebis grasse et la brebis mai­gre»1. L’Eglise est donc un peuple en marche, et non un peuple instal­lé. Le berger ne dit pas «Venez» pour que forcissent les brebis, mais pour que s’édifie l’Eglise dans l’unité de l’Esprit.

C’est pourquoi, au titre de pasteur est joint aussitôt celui de doc­teur. Le don d’enseignement qu’il suppose doit précisément faire obs­tacle à cette tendance à l’installation, à ce goût pour la quiétude igno­rante et satisfaite qui guette les troupeaux.

Cette tendance et ce goût sont de l’ordre de la nature déchue. La marche d’un troupeau, sa croissance en stature et en grâce sont de l’ordre de l’Esprit, agissant par les ministères et les charismes. Ici s’inscrit la promesse que Jérémie a reçue pour Israël et pour l’Eglise: «Je vous donnerai des bergers selon mon cœur, et ils vous paîtront avec intelligence et avec sagesse»2.

1. Il ne suffit pas que le troupeau soit en marche. Encore faut-il qu’il demeure rassemblé. Jésus a dit: «Il y aura un seul troupeau»3.

Le morcellement de l’Eglise du Seigneur, celui du protestantisme évangélique en particulier, est une souffrance en même temps qu’un scandale. La fidélité à la saine doctrine est souvent évoquée à l’appui de scissions malheureuses en contradiction avec l’ordre apostolique recommandant «de nous supporter les uns les autres avec charité et dans l’humilité, de conserver l’unité de l’Esprit par le lien de la paix»4.

11 est à craindre que ce souci de fidélité et les scissions qu’il provo­que cache une réalité moins honorable qu’Ezéchiel dénonçait verte­ment: «Ils se paissent eux-mêmes»5. La tentation est grande, en effet, d’être dominateur et, sous le couvert de la doctrine, de rechercher ce

1/ Ez 34.17, 20 2/ Jr 3.15 3/ Jn 10.16

4/ Ep 4.2-4 5/ Ez 34.2

69

qui conforte l’homme charnel, sa position, sa cause, sa mise en va­leur, sa renommée et parfois jusqu’à sa situation matérielle. Ou enco­re d’être, non pas tellement attentif à l’attachement des brebis au Sei­gneur, mais à leur maintien sous une étiquette ecclésiastique. Il faut sans cesse que le pasteur, mais avec lui les membres de la communau­té, se souviennent de la sage parole de l’apôtre Pierre. En effet, il n’exhorte pas à paître *notre* troupeau mais à paître «le troupeau de Dieu qui est sous notre garde»1. Cette nuance est facteur d’unité.

Le docteur

Calvin a contribué à la disparition de plusieurs ministères dans les églises issues de la Réforme. Il est aussi en partie responsable du fait que le docteur soit devenu dans nos églises (y compris les Assemblées évangéliques) ce ministre supérieur et à ce point important qu’en avoir le titre — (officiellement ou non; les Assemblées ont aussi «leurs» docteurs) - c’est être assuré d’un crédit octroyant ipso facto une autorité et un droit à la vérité difficilement contestable. Il est doc­teur, donc il sait !

En réalité, il serait injuste de mettre au seul compte de Calvin ce qui, bien avant lui, revient d’abord à l’Ecriture. Le ministère de doc­teur tient une large place dans les écrits du Nouveau Testament. Dans les Evangiles, quarante-six fois Jésus est appelé docteur (nos traduc­tions françaises disent non pas «didascale» mais «Maître»). Le livre des Actes et l’ensemble des épîtres soulignent constamment l’impor­tance que les apôtres attachaient à ce ministère de l’enseignement. De fait, les trois listes déjà mentionnées l’accréditent, celle de l’épître aux Ephésiens étant la seule à relever que le pasteur, conjointement à sa responsabilité de berger, est aussi un enseignant.

Nous avons déjà dit pourquoi ces deux ministères étaient apparen­tés, voire confondus. En soi, la constatation du rôle important attri­bué aux docteurs dans l’Eglise n’a rien d’étonnant. Apprendre,

1/ 1P5.2

70

connaître, instruire, communiquer, former, rendre apte, corriger, se conjuguent avec ce ministère.

L’enseignement est la première des quatre persévérances liées à la vie, à la croissance et au témoignage de l’Eglise\*.

C’est à l’ouïe de la doctrine des apôtres et de leur enseignement que Saul de Tarse envisagea de jeter en prison les disciples, même de les faire périr2. Devenu l’apôtre Paul, il tient en si grand honneur la saine doctrine, qu’il la dit aussi honorable que le nom du Seigneur’.

Pour sa part, Jean n’hésite pas à écrire que quiconque ne demeure pas dans la doctrine de Christ ne connaît pas Dieu4. Et l’apôtre Jac­ques dit les exigences du ministère d’enseignant en rappelant, après Jésus, que ceux qui l’exercent seront jugés sans aménité s’ils étaient trouvés défaillants’.

Tant il est vrai que la saine doctrine est à la vie et au témoignage fi­dèles de l’Eglise ce que le squelette est à notre corps humain. La moindre fracture, ou fissure, ou déformation de l’ossature, peut faire souffrir une personne et la rendre inapte au service. Au jour où tout viendra à la lumière, on découvrira la part extraordinaire qu’ont pri­se, dans les heurs et malheurs de l’Eglise, d’une part les vrais, d’autres part les faux docteurs.

Cela dit, il importe de comprendre pourquoi le ministère de doc­teur est à la fois un des plus prônés dans la vie de F Eglise mais aussi l’un des plus contestés. Il y a plusieurs remarques à faire:

1. Cette contestation se trouve dans F Ecriture d’abord. Dans sa première lettre à Timothée, Paul invite «son enfant légitime en la foi» à se détourner «des disputes de la fausse science dont font profession quelques-uns»6. Dans sa deuxième épître au même Timothée7, il dé­nonce «les discours vains et profanes» d’hommes «détournés de la vérité... qui renversent la foi de quelques-uns», «d’hommes corrom­pus d’entendement... ne supportant pas la saine doctrine mais ayant la démangeaison d’entendre des choses agréables... foule de docteurs reconnus tels par ceux qui préfèrent les fables à la vérité».

Dans sa lettre à Tite8, il s’en prend «aux vains discoureurs et

1/ Ac 2.42 2/Ac 9.1-2 3/lTm6.1

4/ 2 Jn 9 5/ Ja 3.1; Le 12.48 6/ 1 Tm 12; 6.20-21

7/ 2Tm 2,16-18; 3.8; 4.3-4 8/ 11 1.10-13

71

séducteurs auxquels il faut fermer la bouche ou qu il faut reprendre sévèrement afin qu’ils aient une foi saine».

Lors des adieux de Milet', il avertit les anciens d’Ephèse qu’après son départ «des loups cruels» s’introduiront dans l’Eglise. A l’avan­ce, il dénonce «leur enseignement pernicieux» qui égarera les fidèles et «n’épargnera pas le troupeau». Jésus tenait un même langage2. La vigueur de tels propos correspond aux méfaits des fausses doctrines et de leurs promoteurs.

L’apôtre Pierre avertit F Eglise qu’elle aura à lutter avec des «faux docteurs... introduisant des sectes pernicieuses. Plusieurs les suivront dans leur dissolution et la voie de la vérité sera calomniée à cause d’eux»3.

L’apôtre Jean dénonce les méfaits d’un Evangile n’ayant que les apparences de la vérité et tient pour des séducteurs et disciples de l’Antichrist tels faux docteurs falsificateurs de la Parole4.

1. Il est important de noter que, selon l’Ecriture, la responsabilité des fausses doctrines n’incombe pas aux seuls faux docteurs. Elle in­crimine également les faux prophètes, les faux apôtres et même les faux frères!5. C’est donc à tort si, dans l’Eglise, on est enclin à sus­pecter plus facilement le ministère de docteur (il a pris aujourd’hui l’appellation de théologiens ou de professeurs de théologie) que tout autre ministère.

Par ailleurs, il faut reconnaître que les maladies ou infirmités de l’Eglise - et finalement les oppositions et les scissions qui en résul­tent - tiennent souvent à la théologie contestable qui s’y donne libre cours et qui a pour support un enseignement falsifié. Il est donc bien vrai que les troupeaux ont à souffrir, d’une part lorsque leurs pas­teurs sont de mauvais docteurs, d’autre part lorsque les docteurs se paissent eux-mêmes et ignorent les brebis; enfin, lorsque, malmenées de tant de façons, les brebis ont la naïveté de croire ou de prétendre qu’elles s’en tireront mieux sans pasteur et surtout sans docteur!

1. A lire les Actes des Apôtres, on découvre qu’Antioche — bien avant Thessalonique - était une «communauté modèle»6. Elle était le fruit d’une saine théologie dont prophètes et docteurs étaient les garants. Et ce n’est pas peu dire!

1/Ac 20.17-35 2/ Mt7.15 3/ 2P 2.1-2

4/ 1 Jn 4.1-3; 2 Jn 9 5/ Ml 24.11, 24; 2Co 11.13; Ga 2.4-5; Ap 16.13

6/1 Th 1.7

72

La Parole du Seigneur y était annoncée et reçue avec foi, comme l’entend le Psaume 33, v.6 et 9: «Par sa Parole, Dieu crée... Il dit et la chose arrive; il ordonne et elle existe». Lorsque la Parole est reçue «non comme une parole d’homme mais, ainsi qu’elle l’est véritable­ment, comme la Parole de Dieu»\*, elle fait «surgir des réalités» an­noncées et nous rend capables de les interpréter et de les vivre. La res­ponsabilité du docteur est de nous rendre accessible ce trésor, de nous aider de cœur et d’intelligence à nous l’approprier par la foi.

Paul le dit avec raison: une telle sagesse ne surgit pas naturellement au cœur de l’homme2. Elle est une révélation du Seigneur. L’intelli­gence et le cœur y trouvent pleinement leur compte, dans la mesure où, marqués d’humilité, c’est-à-dire aussi régénérés par l’Esprit saint, ils reçoivent la pensée que cet Esprit leur communique et en respec­tent la souveraineté. Or, il faut reconnaître avec droiture que dans leur enseignement, beaucoup de docteurs font plus état de leurs connais­sances livresques, de leur savoir raisonnablement acquis et logique­ment développé, que de leurs ressources puisées en Christ dans la communion de son Eglise. Apollos était un des docteurs de l’Eglise naissante. Paul dit de lui qu’il «arrosait»3.

Il est regrettable que le ministère du docteur, à cause de son unique aspect souvent et essentiellement livresque et philosophique, éveille le soupçon; car en de nombreux secteurs de sa réflexion et de son ac­tion, l’Eglise aurait aujourd’hui urgemment besoin du renouvelle­ment que devrait lui apporter le docteur.

1. La liste des ministères présentés par l’Ecriture ne s’accompagne d’aucune appréciation. Ce n’est pas se livrer à de l’imaginaire que d’inférer une ultime remarque du fait que le docteur soit le dernier nommé. En effet, on pourrait en déduire deux considérations, appa­remment contradictoires :

* ou bien : par rapport aux autres ministères le docteur a une place mineure dans la vie de l’Eglise,
* ou bien : le ministère de docteur est la clef de voûte de tous les au­tres ministères.

Peut-être faut-il retenir l’une ou l’autre de ces considérations.

1/ 1 Th 2.13 2/ 1Co2.9 3/ !Co3.6

73

Je crois, pour ma part, que la pauvreté de l’Eglise — parfois l’inef­ficacité de son service ou le caractère confus de son témoignage — tient à l’insignifiance de la théologie devenue une science semblable à toutes les sciences de ce monde De plus, à la hauteur académique où cette théologie aime à se tenir, elle en vient à se nourrir de sa propre substance Plus encore, elle cogite son savoir à l’écart de la vie réelle de l’Eglise, sans référence aux autres ministères dont elle devrait être la servante Elle est ainsi guettée par une hypersthénie dont l’Eglise est doublement victime: il y a pléthore de théologiens dans les églises désertées par ses membres; il y a carence de la théologie dans les égli­ses où se rassemblent en nombre des membres désireux de servir.

Mais il faut le dire avec d’autant plus de force: le ministère de doc­teur est d’une importance majeure pour la croissance et le développe­ment de toute communauté. Sous l’onction de l’Esprit et face aux puissances de ce monde, une saine théologie garde l’Eglise à la fois du légalisme et de l’illuminisme. Elle contribue à maintenir la proclama­tion et la pratique d’une justice dans la vérité et dans la charité. Elle sauvegarde l’unité du corps, sous-tend et harmonise les ministères qui s’y exercent. Elle est une sécurité quand se manifestent les dons.

d. Il est bien vrai qu’entre tous les ministères, celui de docteur re­quiert une très grande humilité; c’est au profit des autres, de leurs se­mailles et de leurs récoltes qu’il travaille discrètement; à l’arrière-plan où il est à l’œuvre, l’importance même de sa tâche lui fera aggréer les remarques et les enseignements des plus petits qui sont souvent au front le plus exposé du combat.

Les autres ministères ne viennent jamais à bout de leur tâche pour­tant limitée. Le docteur, quelle que soit l’étendue ou la richesse de sa connaissance doit rappeler que «nous connaissons certes, mais en partie seulement»1. Mais, pour être entendu, il doit manifester qu’il reconnaît, lui le premier, les limites de son savoir.

1/ 1 Co 13.12

74

L’ancien, l’évêque, le diacre...  
et bien d’autres.

Parmi les titres ecclésiastiques cités par l’Ecriture, celui d’ancien est le plus... ancien, en même temps qu’un des plus couramment em­ployés! En Israël déjà, il désignait des hommes chargés d’une respon­sabilité civile ou religieuse ou économique. On les trouve associés à Moïse dans ses revendications auprès du Pharaon1, à ses côtés encore dans sa conduite du peuple au désert et jusqu’à l’entrée de la terre promise2. On trouve aussi des anciens assistant des juges, des gouver­neurs, des magistrats, des rois, des prêtres, des prophètes3. Ils partici­pent à ces ministères en raison de leur âge et de leur expérience éprou­vée, peut-être aussi et certainement pour une bonne partie d’entre eux, en raison de leurs compétences naturelles ou surnaturelles, de leur don d’enseignement en particulier. Ils forment ce qu’on appelle­rait aujourd’hui une Municipalité au plan de l’administration d’une commune, une Cour dans l’exercice de la justice, un Conseil dans la conduite du peuple.

Après l’exil, il semblerait que la hiérarchie sacerdotale ait un peu évincé le rôle des anciens. Cependant, ils sont cités dans l’Evangile où ils apparaissent chargés de responsabilités dans la vie des synagogues et du Temple de Jérusalem4. Cela explique que dans l’Eglise naissan­te, le terme d’ancien ait été couramment utilisé lorsqu’il fallait dési­gner les responsables des églises locales5. Très tôt, il eut pour synony­me le mot évêque (épiscope). Comme au temps de Josué6, ils étaient un peu les pères de la communauté (Second traduit: les princes). Ils en étaient les responsables, les gardiens, les bergers. Ils veillaient à ce que la communauté soit nourrie et équipée matériellement et spirituellement7.

En fait, les termes *d'ancien, d'épiscope* et *de pasteur* désignent la même charge8. L’histoire subséquente nous apprend que l’aspect col­légial de ce ministère n’a jamais empêché que soient reconnus les

1/ Ex 3.16-18

4/ Mc 5.22; Le 22.66

6/ Jos 22.13-14, 32; 24.1

2/ Dt 1.13; 27.1

5/ Ac 14.23

7/ Ac 11.30; lTm4.14

3/ 1 R 21.8; 2 R 10.1;

ICh 21.16; Jr 29.1

8/ A preuve: Ac 20.17,28

75

charismes particuliers, tels celui de berger ou pasteur, ou celui de doc­teur et, bientôt, celui d’évêque1.

A l’évidence, la charge d’ancien implique une certaine maturité spirituelle. L’évêque, selon le sens étymologique de ce terme, a un rôle de surveillant ou de surintendant. Cette maturité et ce rôle sont large­ment soulignés dans les exhortations des apôtres aux responsables des communautés locales.

Ils sont établis «pour paître l’église du Seigneur», pour «être les modèles du troupeau», pour «en prendre soin», pour «instruire de la saine doctrine et convaincre les contradicteurs»2.

Leur ministère s’exerce localement. Cela est souligné par la compa­raison associant l’ancien ou évêque à un père de famille3. La durée de leur ministère est en rapport avec leurs charismes naturels ou surnatu­rels, les besoins de la communauté, l’autorité et le crédit que par leur conduite ils acquièrent aux yeux de tous. La recommandation de Paul à Timothée de ne pas accepter d’accusation contre un ancien «sinon sur la déposition de deux ou trois témoins» ou encore «de reprendre devant tous» ceux qui auraient fauté4, dit les limites d’un tel ministè­re. Encore pourrait-on remarquer qu’au plan de la discipline, de telles limites s’appliquent à tout serviteur établi dans sa charge.

Détail important si l’on admet, au premier temps de F Eglise en tout cas, l’équivalence des termes ancien et évêque: Paul dit que cette charge est «une œuvre excellente», qu’on peut y «aspirer»5. Il appa­raîtrait donc qu’à la différence des ministères jusqu’ici transmis, ce service de l’église locale associe un sens naturel de la responsabilité et l’action de l’Esprit «produisant en nous le vouloir et le faire»6. Ce même Saint-Esprit convainc ensuite l’Assemblée «d’établir» dans leur charge7, ceux qui sont appelés et désireux de servir.

Il faut aussi remarquer que le terme de «diacre» qui, dans nos tra­ductions désigne les sept hommes de l’église de Jérusalem chargés de

1/ Cette promotion vers l’épiscopat apparaît bibliquement dans le fait que les épîtres pastora­les qui mentionnent «les presbytres» en parlent toujours au pluriel, alors que l’évêque est au singulier. Cependant, heureux antidote à la tentation constante du cléricalisme, ni le pasteur, ni l’évêque n’apparaissent jamais comme les seuls ministères de la communauté. Ils restent collé­gialement liés aux Anciens dans l’exercice de leur charge.

2/ Ac 20.28; 1 Tm 3.5; 5.17; Tl 1.9; 1P 5.2; Je 5.14 3/ T 1.6

4/ ITm 5.19-20 5/ lTm3.1 6/ Ph2.13

7/ Ac 20.28

76

servir aux tables, n’apparaît pas dans le livre des Actes, mais seule­ment dans les épîtres1.

A la seule lumière de l’Ecriture, il est donc difficile de préciser sur quel point particulier diffèrent les ministères de diacre et d’ancien. Car ceux qui servent aux tables — Philippe ou Etienne par exemple — exercent parallèlement une tâche qui les apparente aux apôtres ou aux évangélistes ou aux docteurs. Peut-être faut-il simplement s’en te­nir au fait, important celui-là et déjà souligné, que tout ministère au service de l’église locale s’exerce collégialement et pour cette raison n’attache guère d’importance aux titres. Parallèlement, on peut pen­ser que la vie même de la communauté, dans sa croissance et son élar­gissement, fit apparaître progressivement la nécessité de ministères définis, en rapport avec des tâches, elles aussi, précises et grandissan­tes.

On en pourrait trouver la démonstration dans la liste étendue et suggestive des termes qui émaillent les épîtres de Paul et qui sont au­tant de facettes éclairantes de ces diverses tâches. Voyez plutôt:

«Voici, j’envoie devant toi mon *messager.»2*

«Nous sommes *ouvriers* avec Dieu», traduit aussi par «compa­gnons d’œuvres.»3

Comme «le Seigneur l’Esprit» nous sommes à la fois *«bâtisseurs, constructeurs, architectes..»4*

Libérés des affaires de la vie, nous sommes des *«soldats»* discipli­nés et combattants, plaisant à celui qui nous a enrôlés, acceptant de souffrir avec lui et pour lui5.

Prêts à toutes les abstinences que nous imposerait le ministère, con­naissant le prix et les règles de la course où nous avons librement choisi d’être qualifiés et de sortir vainqueurs, nous sommes des *«ath­lètes»\*.*

Nous avons à manifester la patience, la persévérance, la ténacité dans l’effort, l’attente confiante du *«laboureur»1.*

Parmi les responsabilités qui peuvent nous incomber aussi bien

1/ Ac 6.3; Rm 16.1; Ph 1.1; 1 Tm 3.8-13 2/ Mt 11.10; Mc 1.2; Le 7.27

3/ 1 Co 3.9; Ph 4.3; Phm 24 4/ 1 Co 3.10; He 11.10

5/ Mt 8.9; 2Co 7.5; Ph 1.30; Col 2.1; ITm 1.18; 6.12; 2Tm 4.7; He 10.32

6/ 1 Co 9.24; Ph 2.15; Col 2.18; 2 Tm 2.5; 4.7

7/ 2Tm 2.6; Je 5.7

77

matériellement que spirituellement, nous avons à être *«administra­teurs»',* attentionnés à la manière de rendre accessibles les mystères de Dieu. Cela se traduit aussi par le terme *«économe»2,* exprimant notre façon humble, sage, mesurée de communiquer à autrui tous les biens du Seigneur. On trouve aussi le terme *«dispensateur»3* qui ca­ractérise cette autre face de notre service: la générosité sans retenue, illustrée par l’adage connu: «du bien d’autrui large courroie», ex­pression qui confirme la parabole dite de l’économe infidèle4.

Par ailleurs, c’est dans la magistrature que l’Ecriture a puisé quelques-uns des termes descriptifs du service. Devant les cours de ce monde, ou devant le tribunal de l’Histoire, elle appelle les serviteurs à prendre leur place parmi ceux qui *«exposent et publient la vérité», «servent la justice», «exhortent», «encouragent», «consolent ceux qui sont dans l'affliction».* En qualité d’*«ambassadeurs»* nous récon­cilions les hommes entre eux et avec Dieu. Aînés parmi les frères, nous sommes appelés à être des *«conducteurs»,* des *«enseignants»,* des *«pères»,* des *«prêtres»3.*

Cette liste n’est pas exhaustive. Pour le moins, faut-il prêter grande attention aux traits particuliers de tout ministère local que, par ces il­lustrations, Paul a pris la peine de mettre en évidence. Et cette citation a sa place ici :

«Celte parole est certaine: Si quelqu’un aspire à la charge d’évêque, il désire une œuvre excellente. Il faut donc que l’évêque soit irréprochable, mari d’une seule fem­me, sobre, modéré, réglé dans sa conduite, hospitalier, propre à l’enseignement. Il faut qu’il ne soit ni adonné au vin, ni violent, mais indulgent, pacifique, désintéres­sé Il faut qu’il dirige bien sa propre maison, et qu’il tienne ses enfants dans la sou­mission et dans une parfaite honnêteté; car si quelqu’un ne sait pas diriger sa propre maison, comment prendra-t-il soin de l’Eglise de Dieu? Il ne faut pas qu’il soit un nouveau converti; de peur qu’enflé d’orgueil, il ne tombe sous le jugement du dia­ble. Il faut aussi qu’il reçoive un bon témoignage de ceux du dehors, afin de ne pas tomber dans l’opprobre et dans les pièges du diable.

«Les diacres aussi doivent être honnêtes, éloignés de la duplicité, des excès du vin, d’un gain sordide, conservant le mystère de la foi dans une conscience pure. Qu’on les éprouve d’abord et qu’ils exercent ensuite leur ministère, s’ils sont sans reproche. Les diacres, de même, doivent être mari d’une seule femme, et diriger bien leurs

1/1Co4.1 2/111.7 3/ 1P 4.10

4/ Le 16.9

5/ Ac 28.23; Ga 2.2; 2Tm 2.15; 2Co 3.9; 4.1; ITh 3.2; ICo 14.3; 2Co 1.3-7; 5.19-20;

He 13.7, 17; Rm 12.7; Ga 4.11; Ap 1.6

78

enfants et leur propre maison; car ceux qui remplissent convenablement leur minis­tère s’acquièrent un rang honorable, et une grande assurance dans la foi en Jésus- Christ» (1 Tm 3.1-13).

On trouve semblables conseils et exigences dans l’épître à Tite:

«Je t’ai laissé en Crète afin que tu mettes en ordre ce qui reste à régler, et que, selon mes instructions, tu établisses des anciens dans chaque ville, s’il s’y trouve quelque homme irréprochable, mari d’une seule femme, ayant des enfants fidèles, qui ne soit ni accusé de débauche, ni rebelle. Car il faut que l’évêque soit irréprochable, comme économe de Dieu; qu’il ne soit ni arrogant, ni colérique, ni adonné au vin; ni vio­lent, ni porté à un gain déshonnête; mais qu’il soit hospitalier, ami des gens de bien, modéré, juste, saint, tempérant, attaché à la vraie Parole telle qu’elle a été enseignée, afin d’être capable d’exhorter selon la saine doctrine, et de réfuter les contradic­teurs» (Tt 1.5-9).

Il faut retenir quelques aspects importants de ces textes.

1. L’apôtre y souligne d’abord l’excellence des ministères d’épisco- pe et de diacre. Au point qu’il recommande à chacun d’y aspirer. Y a- t-il en effet charge plus honorable que d’être serviteur des autres dans la dépendance du Seigneur?

«S’acquitter du divin service de l’Evangile de Dieu»' n’a pas meil­leure illustration que le service de table. Tout bon serveur sait présen­ter à ses hôtes le menu préparé et en faire apprécier la qualité. La cor­rection du service lui-même ajoute à la saveur du repas. Par ailleurs, comme l’a dit quelqu’un: «Nous sommes des mendiants rassasiés qui disent aux autres l’excellence du repas qu’après nous ils vont goû­ter».

1. Jésus aime F Eglise et exerce en son sein une véritable autorité. Le comportement de l’ancien - qu’il soit diacre, pasteur ou évêque - son amour envers sa femme, son autorité auprès de ses enfants, son comportement d’homme racheté, sanctifié, responsable d’une fa­mille exemplaire, constituent autant de signes démonstratifs de la présence du Seigneur au sein de la communauté.
2. Lorsqu’elle s’exerce, l’autorité comporte toujours la tentation du pouvoir dominateur. Jésus en avertit les disciples: «Vous savez que les grands asservissent»2. Cette faiblesse chamelle est virulente à tout

1/ Rm 15.16 2/ Mt 20.25

79

âge. Elle guette d’abord les nouveaux convertis. C’est pourquoi ils ne sauraient être aussitôt appelés à prendre des charges dans l’Eglise. Mais les anciens doivent rester vigilants. L’autoritarisme peut les mar­quer à leur insu, entacher leur témoignage et ternir d’autant celui de la communauté.

1. Ce que nous sommes parle finalement plus fort que ce que nous disons. L’attention à porter au témoignage que rendent «ceux du de­hors» n’est pas une recherche de popularité ni un souci de plaire au plus grand nombre. Elle est, au contraire, une fidélité en Christ qui contraint les autres — même les ennemis de l’Evangile — à reconnaî­tre l’authenticité de notre foi. C’est à l’avantage de l’Evangile qu’un homme devenu chrétien, puis ancien et évêque, soit connu honorable­ment. Mais cette exigence tient encore à un autre aspect de la réalité. C’est en Christ que nous devenons de nouvelles créatures. C’est en lui seul que les choses anciennes peuvent passer. Le monde, lui, ne par­donne pas et n’oublie pas. L’apôtre le sait bien qui recommande d’écarter des responsabilités non seulement le néophyte, mais celui dont la réputation serait encore publiquement ternie\*. Certes, la grâce efface le péché. Mais notre liberté retrouvée a besoin d’être éprouvée. Elle doit tenir compte de cette juste mise en garde: «Ne devenez pas pour les autres une occasion de chute»2.
2. L’importance de ce témoignage ne concerne pas le serviteur seu­lement, mais de la même manière — et pour cause! — ou bien son épouse, ou bien toute femme qui prendrait du service dans la commu­nauté. Il y aura là matière à réflexion à l’heure où nous parlerons du couple, de son service, de son importance pour la vie de la commu­nauté; à l’heure aussi où nous parlerons de la vocation au célibat en vue du ministère.
3. Les trois termes: évêque, ancien, diacre, au fur et à mesure de la croissance de l’Eglise, ont progressivement désigné des ministères spécifiques correspondant à des charges précises.

Au diacre ou à la diaconesse sont confiés des services concrets 3.

On attend de l’évêque qu’il soit plus particulièrement «propre à l’enseignement», «capable d’exhorter selon la saine doctrine et de ré­futer les contradicteurs»4.

l/lTm3.7 2/ Rm 14.21 3/Ac 6.3-4

4/ 1 Tm 3.2; H 1.19

80

Les anciens sont les pères ou les bergers de l’église locale. Cepen­dant, ces responsabilités diverses doivent correspondre à une exigence commune: un comportement éprouvé et exemplaire, qui peut s’ac­compagner d’un ministère de témoignage oral, peut-être d’un minis­tère de prédicateur.

En conclusion, rappelons ces vérités élémentaires:

«C’est F Esprit saint qui choisit les ministres dont l’Eglise a besoin pour assumer sa mission... Les ministres ont un rôle de gardiens du troupeau, de ce troupeau qui appartient à un Autre, pas à eux- mêmes. Car l’Eglise de Dieu, et son origine, se trouvent dans la croix du Christ. C’est là qu’est la source de la vie, à laquelle les gardiens doivent veiller à la ramener, constamment. Dieu a payé le prix fort pour son Eglise. Les responsables qu’il a établis en son sein en sont désormais les intendants»1.

Les anciens sont choisis parmi les membres de l’église locale. Sauf appel à une responsabilité, élargie à une région ou à un pays, c’est à cette église locale que se limite l’exercice de leur autorité.

Si l’on admet que le terme d’*ancien* correspond à la personne et ce­lui *à'évêque* à son mandat, le collège d’anciens n’a pas à prendre en charge le travail de tous. La «surveillance» consiste à rappeler à tous leur vocation d’ouvriers du Seigneur, à reconnaître les ministères naissants et à les encourager, à discerner les charismes donnés et à leur faire une juste place, à soutenir de toutes manières les serviteurs et servantes à l’œuvre.

S’ils sont exhortés à être les modèles du troupeau2, ils le seront en étant eux-mêmes pleinement consacrés et actifs: eux les premiers mettront au service de tous leurs dons particuliers: de président, d’administrateur, de diacre, de prédicateur, d’enseignant, etc.

Dans l’Eglise universelle comme dans l’église locale, la souveraine­té appartient au Seigneur. Les anciens ne dirigent ni ne gouvernent. Ils veillent sur l’Eglise. La nuance est d’importance.

« Le ministère de *veilleur* ou de *gardien* évoque la tâche prophétique de *sentinelle.* Il s’agit de mettre en garde les disciples face à des dévia-

1/ J. Matthey «Et pourtant la mission» Ed. du Moulin, p. 85.

2/ 1 P 5.2-3

81

tions graves de leur vie chrétienne. Celles-ci étaient entretenues par des prédicateurs qui leur proposaient de s’adapter aux traditions phi­losophiques et religieuses de l’époque plutôt que de s’en tenir à une foi simple; de faire preuve de prudence plutôt que de confesser ouver­tement Jésus-Christ; de gérer leurs affaires selon les lois économiques de la société, plutôt qu’en fonction des priorités du Royaume de Dieu. Les chrétiens aisés, considérés dans la société, devaient être sen­sibles à ces arguments.

De là l’importance du ministère théologique des anciens dont la responsabilité essentielle est précisément de *veiller* sur la foi et sur la conduite de leurs frères afin de les recentrer sans cesse sur l’Evangile de Jésus-Christ.»'

L’ordre des ministères

Les églises catholiques romaines et orthodoxes font large place à la notion de hiérarchie. Outre qu’en ce temps d’égalitarisme et de refus de toute autorité2 le terme a une connotation suspecte, avec Calvin3 nous le mettons en question. Non sans raison! Il implique presque toujours la notion d’un pouvoir sacré. Ce qui est contradiction avec l’Ecriture et le sacerdoce universel. Par ailleurs, on ne peut ignorer le sévère propos du Seigneur face à la tyrannie des grands et à l’asservis­sement qui en résulte: «Il n’en sera pas de même au milieu de vous... Quiconque veut être grand, qu’il soit votre serviteur...»4

Cela n' empêche nullement Paul de déclarer que Dieu établit dans l’Eglise «premièrement les apôtres, secondement les prophètes, troi­sièmement les docteurs, puis ceux qui...»5 L’Esprit saint n’est pas l’es­prit du monde. La vie nouvelle qu’il communique et établit dans l’Eglise développe des relations et des tâches d’importance diverse

1/ J. Matthey, op. cit. p. 72.

2/ ...et contradictoirement d’accueil, de considération, voire d’adulation envers tel responsa­ble, fut-il tyran et dictateur...

3/ Dans son «Institution chrétienne» livre IV chap. II1/2, il écrit: «Le ministère des hommes duquel Dieu use pour gouverner son Eglise, est comme la jointure (attache) des nerfs, pour unir les fidèles en un corps. »

4/ Mt 20.26-28 5/lCol2.28

82

sans que pour autant soient dominateurs, ou le deviennent nécessai­rement, ceux qui en ont la charge. L’image du corps explicite la préé­minence du ministère des uns par rapport à celui d’autres. Elle se si­tue au niveau des responsabilités, partant de l’utilité relative de chacun d’eux. Le service du cœur ou des reins est d’importance capi­tale alors qu’il est possible de vivre sans vésicule biliaire. Cependant l’importance des premiers ne les fait pas dominateurs de la seconde. Au bénéfice du corps les rôles des uns et des autres sont complémen­taires. Donc, dans l’Eglise, l’autorité accordée aux ministères s’accor­de avec le développement de la vie communautaire. Elle est facteur d’unité1. Elle contribue à établir d’heureuses et fraternelles relations entre tous les membres. Elle atteste la valeur de chacun d’eux puis­que, par les ministères, Dieu veille et contribue à leur croissance «jus­qu’à la stature parfaite de Christ»2.

Le pouvoir lié à cet ordre ecclésial reste, bien sûr, une tentation. Le ministère y résiste s’il se souvient que sa responsabilité et l’autorité qu’elle confère est un mandat et non un droit gratifié de privilèges.

Cette page de W. Cathcart le dit remarquablement: «Dans chaque fonction, chaque don, chaque ministère, ce n’est pas une activité hu­maine, mais Christ lui-même qui se manifeste.

Parce que le Christ est *«le grand Apôtre»*, qui pose le fondement divin de l’Eglise, la dirige et la protège, il partage ce ministère avec certains membres du corps établis par lui pour cela: les apôtres - ou plutôt il exerce lui-même son apostolat au travers d’eux.

Christ est *«le grand Prophète»* qui révèle aux hommes les pensées de Dieu, et en tant que tel il agit à travers les prophètes de l’Eglise.

11 est *«le grand Evangéliste»,* descendu de son trône de gloire pour chercher et sauver ce qui était perdu, oint pour annoncer la bonne nouvelle du salut aux pécheurs, et il se manifeste dans le ministère des évangélistes de l’Eglise.

Il est aussi *«le grand Berger ou Pasteur»,* aimant son troupeau, le rassemblant, donnant sa vie pour lui, et qui, en la personne des pas­teurs, paît aujourd’hui F Eglise qu’il s’est acquise par son sang.

1/ A juste titre, on peut se demander si le morcellement du protestantisme évangélique ne ré­sulte pas, en partie, de la méconnaissance, voire du refus des ministères considérés comme primordiaux par l’apôtre Paul.

2/ Ep4.13

83

Il est enfin *«le grand Docteur»* venu de Dieu, qui enseigne son peu­ple et le nourrit de la saine doctrine par les docteurs qu’il lui a donnés1.

Christ possède donc la plénitude de tous les ministères, et donne de cette plénitude par les serviteurs qu’il a établis dans l’Eglise...

Comme pour toutes les bénédictions dont Dieu veut nous combler, la foi est nécessaire; sans la foi, nous ne pouvons rien recevoir, et sans la foi de l’Eglise, les ministères ne peuvent pas s’épanouir. Là où la raison ou les préférences humaines prennent la place de la foi dans l’Eglise, ils n’apparaîtront jamais, ou s’ils apparaissent, ils ne tarde­ront pas à s’éteindre»2.

Il manquerait à ce chapitre une page importante si nous négligions de commenter le terme biblique par excellence qui s’applique à tout ministère dans l’Eglise:

Le serviteur

Il y a le serviteur éloquemment décrit par Esaïe3. Il y a ce même serviteur révélé par Paul aux Philippiens, lorsqu’il dit du Christ: «Il a pris la condition d’esclave»4. Tel est, en effet, dans la communion du Christ et à son service, le double état de tout ministre. Il est d’abord serviteur de l’Eternel, ensuite serviteur des hommes au sens qu’avait le terme «doulos» au premier siècle. Cette double dépendance dit le contraste original de toute vocation au ministère: d’une part, l’hon­neur d’être choisi par l’Eternel pour le glorifier parmi les hommes dans la dépendance du Christ, d’autre part le libre consentement à un service au bénéfice des autres, sans exigence en retour sinon une con­fiance qui pourrait même nous être refusée. Et ce refus peut venir parfois de ceux de qui nous ne l’aurions pas attendu. D’où la remar­que suivante qui est en même temps une regrettable constatation.

1/ W. Cathcart aurait pu compléter cette liste en disant du Christ qu’il est aussi «le grand Diacre-serviteur».

2/ «Les ministères» de W. Calhcart, Ed. Foi et Victoire, 1967, p.18-19

3/ Es 52.13-53.12 4/ Ph. 2.7

84

Depuis plus de quarante années, mon ministère m’a fait auditeur ou témoin de situations pastorales et ecclésiales douloureuses résul­tant avant tout de l’isolement des ministres, quelques fois aussi des charges trop nombreuses qui leur sont attribuées.

Certes, tel synode reconnaît que le ministère (pastoral surtout) n’est pas «constitutif de l’Eglise»\*. Ailleurs se répètent des vœux pies et des regrets appelant les paroisses ou communautés «à prendre en main leur propre existence au lieu de s’en référer au pasteur comme à celui qui commande». En vérité, il faut souvent la force d’événements attristants et d’échecs renouvelés pour que soient prises en considéra­tion la variété et la diversité des ministères! Et là où l’on consentirait à les reconnaître — il y a en effet d’heureuses exceptions — on conti­nue pourtant à privilégier d’abord les ministères de pasteur et de doc­teur. Comme si les limites de l’Eglise s’arrêtaient à la personne et au rayonnement d’un pasteur officiellement nommé et à celle du savoir d’un professeur officiellement installé.

Nous ne relevons ce fait que pour y rendre attentifs ceux qui, à leur tour, pourraient en être les victimes... ou les artisans: l’officialité ne confère aucune prééminence, en tout cas devant Dieu. Or, l’histoire d’hier et d’aujourd’hui nous apprend que beaucoup d’œuvres chré­tiennes d’évangélisation, de formation, d’enseignement, de missions, ont dû affronter l’indifférence - parfois les remarques amères ou même hostiles - des ministres établis «officiellement», ou alors à ne devoir compter qu’avec le seul intérêt fraternel de leurs ouailles, at­tristées de cet ostracisme; en bref, elles ont dû obéir à leur vocation, en marge et en dépit de l’opposition de l’Eglise instituée.

Autre constatation encore: il est arrivé que la qualification «inter­confessionnelle» attribuée à ce type de ministère range celui qui l’exerce et l’œuvre qui le soutient, parmi les parias de l’Eglise offi­cielle.

Pour autant, ne jouons jamais au martyr. Et agréons une fois pour toutes que le ministère, si surprenant que cela puisse paraître, provo­que parfois non l’approbation mais la défiance. Tout ministre est seu­lement et d’abord esclave du Seigneur. Lui aussi a été quelquefois

1/ Synode général de l’Eglise luthérienne, 1981.

85

Il est enfin *«le grand Docteur»* venu de Dieu, qui enseigne son peu­ple et le nourrit de la saine doctrine par les docteurs qu’il lui a donnés1.

Christ possède donc la plénitude de tous les ministères, et donne de cette plénitude par les serviteurs qu’il a établis dans l’Eglise...

Comme pour toutes les bénédictions dont Dieu veut nous combler, la foi est nécessaire; sans la foi, nous ne pouvons rien recevoir, et sans la foi de l’Eglise, les ministères ne peuvent pas s’épanouir. Là où la raison ou les préférences humaines prennent la place de la foi dans l’Eglise, ils n’apparaîtront jamais, ou s’ils apparaissent, ils ne tarde­ront pas à s’éteindre»2.

Il manquerait à ce chapitre une page importante si nous négligions de commenter le terme biblique par excellence qui s’applique à tout ministère dans l’Eglise:

Le serviteur

11 y a le serviteur éloquemment décrit par Esaïe3. Il y a ce même serviteur révélé par Paul aux Philippiens, lorsqu’il dit du Christ: «II a pris la condition d’esclave»4. Tel est, en effet, dans la communion du Christ et à son service, le double état de tout ministre. Il est d’abord serviteur de l’Etemel, ensuite serviteur des hommes au sens qu’avait le terme «doulos» au premier siècle. Cette double dépendance dit le contraste original de toute vocation au ministère: d’une part, l’hon­neur d’être choisi par l’Eternel pour le glorifier parmi les hommes dans la dépendance du Christ, d’autre part le libre consentement à un service au bénéfice des autres, sans exigence en retour sinon une con­fiance qui pourrait même nous être refusée. Et ce refus peut venir parfois de ceux de qui nous ne l’aurions pas attendu. D’où la remar­que suivante qui est en même temps une regrettable constatation.

1/ W. Cathcart aurait pu compléter cette liste en disant du Christ qu’il est aussi «le grand Diacre-serviteur».

2/ «Les ministères» de W. Cathcart, Ed. Foi et Victoire, 1967, p.18-19

3/ Es 52.13-53.12 4/ Ph. 2.7

84

Depuis plus de quarante années, mon ministère m’a fait auditeur ou témoin de situations pastorales et ecclésiales douloureuses résul­tant avant tout de l’isolement des ministres, quelques fois aussi des charges trop nombreuses qui leur sont attribuées.

Certes, tel synode reconnaît que le ministère (pastoral surtout) n’est pas «constitutif de l’Eglise»'. Ailleurs se répètent des vœux pies et des regrets appelant les paroisses ou communautés «à prendre en main leur propre existence au lieu de s’en référer au pasteur comme à celui qui commande». En vérité, il faut souvent la force d’événements attristants et d’échecs renouvelés pour que soient prises en considéra­tion la variété et la diversité des ministères! Et là où l’on consentirait à les reconnaître — il y a en effet d’heureuses exceptions — on conti­nue pourtant à privilégier d’abord les ministères de pasteur et de doc­teur. Comme si les limites de l’Eglise s’arrêtaient à la personne et au rayonnement d’un pasteur officiellement nommé et à celle du savoir d’un professeur officiellement installé.

Nous ne relevons ce fait que pour y rendre attentifs ceux qui, à leur tour, pourraient en être les victimes... ou les artisans: l’officialité ne confère aucune prééminence, en tout cas devant Dieu. Or, l’histoire d’hier et d’aujourd’hui nous apprend que beaucoup d’œuvres chré­tiennes d’évangélisation, de formation, d’enseignement, de missions, ont dû affronter l’indifférence - parfois les remarques amères ou même hostiles - des ministres établis «officiellement», ou alors à ne devoir compter qu’avec le seul intérêt fraternel de leurs ouailles, at­tristées de cet ostracisme; en bref, elles ont dû obéir à leur vocation, en marge et en dépit de l’opposition de l’Eglise instituée.

Autre constatation encore: il est arrivé que la qualification «inter­confessionnelle» attribuée à ce type de ministère range celui qui l’exerce et l’œuvre qui le soutient, parmi les parias de l’Eglise offi­cielle.

Pour autant, ne jouons jamais au martyr. Et agréons une fois pour toutes que le ministère, si surprenant que cela puisse paraître, provo­que parfois non l’approbation mais la défiance. Tout ministre est seu­lement et d’abord esclave du Seigneur. Lui aussi a été quelquefois

1/ Synode général de l’Eglise luthérienne, 1981.

85

marginalisé par ceux dont on aurait justement attendu qu’ils l’ac­cueillent et le soutiennent dans sa tâche.

Esclave et serviteur: Cela s’entend difficilement aujourd’hui. Quand Esaïe ou Paul en parlait, leurs propos avaient pour cadre une société hiérarchique. La nôtre est égalitaire, pour ne pas dire anarchi­que. Elle tient toute dépendance pour une contrainte exécrable; elle considère comme une atteinte à la liberté la notion du devoir ou celle du service. Dans le langage qui lui convient parfaitement, elle déclare que celui qui se réjouit d’être au service d’autrui est un minus.

Elle ne connaît pas l’excellence de son appellation. Car ce mot «minus» est à la racine du merveilleux mot français: ministre.

Quel que soit notre titre, quels que soient nos dons ou l’importance de notre service dans ou hors de l’Eglise, nous sommes à la fois les mi­nus de Dieu et les domestiques du prochain. Toujours en sous-ordre, nous sommes les inconditionnels du Seigneur, également les employés dont le travail, ou la présence, ou la fidélité, ont pour fin dernière le mieux-être d’autrui. En fait, tout service rendu au prochain est l’ex­pression de l’honneur qui revient au Christ. Et tout mépris que nous recevrions des hommes, fussent-ils d’Eglise, alors même que nous les aimons, nous rappelle que le ministère est une grâce suffisante pour que nous n’en attendions ni louange ni récompense.

La plus claire des paroles convenant à l’appui et en conclusion de ce chapitre, c’est encore l’apôtre Paul qui nous la donne, lui le *doulos* et le *minus* du Seigneur et des gentils.

N’a-t-il pas écrit aux Ephésiens: «Je suis le moindre de tous les saints»1?

Et aux Corinthiens: «Je suis le moindre des apôtres»2?

Et à Timothée: «Je suis le premier des pécheurs»3?

Ces propos faisaient écho à la parole du Christ:

«Quiconque veut être grand parmi vous, qu’il soit votre serviteur. Et quiconque veut être le premier, qu’il soit votre esclave. C’est ainsi que le Fils de l’homme est venu, non pour être servi mais pour servir et donner sa vie comme la rançon de plu­sieurs». (Mt 20.27-28).

1/ Ep 3.8 2/1CO15.9 3/ ITm 1.15

86

CHAPITRE 4

Le serviteur de Dieu

Son sacerdoce

Il n’est pas superflu de le rappeler: toute vocation au ministère s’inscrit dans ce qui en est l’expression initiale: le sacerdoce universel.

On parle volontiers du sacerdoce d’une église militante sur la terre. Mais volontiers aussi on ferme les yeux sur ce qui le contredit lorsque, par exemple, on oppose, en les spécifiant, le laïcat à la prêtrise, ou en­core lorsqu’on confond sacerdoce avec une bonne volonté commu­nautaire et religieuse, une adhésion à «la croyance» de la majorité ec­clésiale locale.

L’Eglise du Nouveau Testament, elle, ne connaît qu’un seul et véri­table prêtre, Jésus-Christ; qu’un seul et véritable service, celui de Jésus-Christ, unique médiateur entre Dieu et les hommes1. La nou­velle alliance a mis fin à la tribu et au service des Lévites, jusqu’alors seuls officiants du culte sacerdotal. Jésus, parce qu’il vit éternelle­ment, possède dorénavant un sacerdoce exclusif2. Il le partage, dès l’instant de leur conversion, avec tous les chrétiens sans exception, tous appelés à prier, à témoigner, à servir. Car tous sont baptisés dans un seul Esprit3; tous sont exhortés à célébrer le culte, véritable expres­sion de leur sacrifice personnel et vivant4; tous sont appelés à s’édi­fier pour former la maison du Seigneur; ils ont tous à sanctifier le Christ dans leur cœur, à rendre compte de l’espérance qui est en eux5,

1/ 1 Tm 2.6 2/ He 7.24 3/ 1 Co 12.13

4/ Rm 12.7 5/ 1 Pi 2.5, 3.15

87

à constituer le royaume racheté par le sang de l’Agneau et issu de tou­te tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation1.

Donc, il n’y a plus de distinction entre prêtres et laïcs, entre minis­tres et fidèles. Comme le dit Philippe Menoud: «La seule distinction valable désormais est celle qui sépare, d’un côté les croyants, c’est-à- dire ceux pour qui la rédemption en Christ est une réalité — *la* réalité — qui sont, par conséquent, un sacerdoce royal et un peuple saint; et d’un autre côté les incrédules; c’est-à-dire ceux pour lesquels la ré­demption qui est en Jésus-Christ n’existe pas encore, et auxquels elle doit être annoncée par l’Eglise»2.

Cependant, l’importance accordée au sacerdoce *universel* inauguré par la nouvelle alliance n’éclipse nullement le sacerdoce *ministériel,* également établi par le Seigneur. Ce sacerdoce-là n’est pas l’émana­tion de l’autre. L’Eglise ne crée pas les ministères. Elle les accueille comme un don du Christ qui exerce, dans la communauté et par les ministères en particulier, la plénitude de son propre sacerdoce envers tous les hommes.

Reconnaître en Christ les sacerdoces universel et ministériel, ce n’est pas non plus privilégier les ministères. C’est les établir par rap­port à la communauté. Ils sont inséparables d’elle, localement et uni­versellement. Si le Christ les accorde à l’Eglise, ils ne sauraient donc se réclamer d’une autonomie, d’une indépendance ou d’une supério­rité dans leur rapport avec la communauté. Une telle revendication serait précisément du cléricalisme qui demeure une permanente tenta­tion dans l’exercice de l’autorité. C’est pour la combattre que le Sei­gneur a conjoint sacerdoce universel de tous les chrétiens et sacerdoce ministériel de quelques-uns. C’est pour nous l’éviter qu’il demande à l’Eglise de reconnaître les ministères, de les soutenir, par son interces­sion et par sa participation à leur activité.

Dans une remarquable étude de M. Lovsky dont je me suis inspiré, j’ai lu cet avertissement non négligeable: «L’Eglise périclite si le sa­cerdoce ministériel abdique ou s’il ignore ou étouffe le sacerdoce uni­versel des chrétiens. L’Eglise abdique si le sacerdoce universel démis­sionne ou s’il ignore ou étouffe les ministères. Quand nous prions

1/ Ap 5.9-10

2/ Ph. Menoud, Cahier théologique de l’Actualité protestante N° 22, p. 22-23.

88

pour l’unité de F Eglise, n’oublions jamais que cette unité commence

* ou s’altère — par la relation entre le sacerdoce universel des chré­tiens et les ministères. L’unité de l’Eglise est menacée si l’équilibre de cette relation est rompu»'.

Ambassadeur

Dans le chapitre précédent, nous avons relevé l’abondance des ter­mes par lesquels l’Ecriture caractérise la riche diversité des ministères. Il est cependant des traits communs à tous dont il faut relever l’im­portance. Car à les méconnaître, on atténue d’autant, ou bien le ser­vice qu’ils auraient à accomplir selon la volonté du Seigneur, ou bien la bénédiction que F Eglise pourrait s’attendre à recevoir de leur part.

**Le disciple a qualité d’ambassadeur**

Par son étymologie, ce mot est à lui seul tout un programme. Il il­lustre à la fois le travail d’un valet commissionnaire et la charge de re­présentant d’un Souverain ou d’un Etat auprès d’un autre Etat. Dé­tail qui ajoute à l’importance de sa fonction: là où il l’exerce, il jouit du bénéfice de l’exterritorialité.

En d’autres termes, tout «ministre» de Jésus-Christ est chez lui dans F Eglise, maison du Seigneur. Il peut donc s’attendre à ce qu’il soit pourvu à tous ses besoins, y compris ses frais de représentation. En retour, il a charge de faire de cette maison une manifestation visi­ble, tangible, significative, du royaume de Dieu dont il est le représen­tant. Sa tâche est d’agir pour le compte et à l’honneur du Prince dont il est l’envoyé. Il reçoit également autorité pour intervenir en son nom, pour veiller aux intérêts du royaume qui sont aussi les intérêts de ses compatriotes. Il sait qu’en dehors de cette «maison», il est en territoire étranger; plus exactement, il est témoin du Seigneur auprès d’une puissance étrangère - l’ensemble des nations, Israël compris

* asservies à un usurpateur déjà détrôné, mais prétendant encore au titre de prince de ce monde.

1/ Etude donnée lors d’une «retraite» de «!’Union de prières» à Charmes s/Rhône

(Ardèche).

89

Cette qualité d’envoyé ou d’ambassadeur est souvent citée dans l’Ecriture. En voici trois exemples:

«Nous faisons les fonctions d’ambassadeurs pour Christ.» (2 Co 5.20).

«Je suis ambassadeur dans les chaînes.» (Ep 6.20).

«Un ange du Dieu à qui j’appartiens et que je sers m’est apparu cette nuit et m’a dit: Paul ne crains point; il faut que tu comparaisses devant César, et voici Dieu t’a donné tous ceux qui naviguent avec toi.» (Ac 27.23).

Deux promesses particulières sont faites aux ministres:

«Je te donnerai les clefs du royaume des cieux; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux.» (Mt 16.19).

«A cause de moi, vous serez menés devant des gouverneurs, devant des rois, pour servir de témoignage à eux et aux païens... Ce que vous aurez à dire vous sera donné à l’heure même; car ce n’est pas vous qui parlerez, c’est l’Esprit de votre Père qui parlera en vous (Mt 10.18-20).

Deux exemples de cette autorité effective:

«A Lystre se tenait assis un homme impotent de naissance. Il écoutait parler Paul... lequel lui dit: lève-toi... et il se leva d’un bond et marcha.» (Ac 14.8).

«Le roi Agrippa dit à Paul: Tu vas bientôt me persuader de devenir chrétien... Paul répondit: Que ce soit bientôt, que ce soit tard, plaise à Dieu que non seulement toi, mais encore tous ceux qui m’écoutent aujourd’hui, vous deveniez tel que je suis....» (Ac 26.28-29).

**Chargé d’un mandat**

Ce mandat est divers, à l’égal des ministères; quels qu’en soient la forme et le contenu, il est inséparable de deux responsabilités parfois associées:

*Dire* le message reçu,

*Accomplir* la démarche ou l’acte ordonné.

Si attristante soit-elle, une remarque trouve ici sa place. Il est des ministères «sans histoire». Il n’y en a pas eu, en effet, ni en bien, ni en mal, pour la simple raison que le ministre chargé de cette transmis­sion n’a pas dit *le message,* mais ses propres réflexions, voire ses dou­

90

tes devant ce qu’il avait à communiquer. Ou encore, il a justifié sa foi inopérante en expliquant que les promesses et les ordres reçus étaient à inscrire à l’enseigne d’«une mythologie, irrecevable à l’âge adulte où nous sommes parvenus». Ou encore, il a transcrit le message reçu et l’a accompagné d’une nouvelle morale, démystifiée, infléchie aux normes et exigences de la socio-politique en cours.

Certes, si Dieu est le même hier, aujourd’hui et éternellement, sa Parole doit trouver un vocabulaire et des applications correspondant aux besoins réels ainsi qu’au langage et à la culture d’aujourd’hui. Mais quelle que soit cette traduction ou cette transculturation, la pa­role annoncée doit rester la parole entendue, et l’action qui la confir­me ou la révèle doit manifester l’Esprit de son auteur et l’intention qui était la sienne en l’ordonnant.

C’est ce que soulignent quelques-unes des citations bibliques trans­crites ici à l’appui de cette double responsabilité:

*Noé:* «Il exécuta tout ce que Dieu lui avait ordonné» (Gn 6.22).

*Moïse:* «Ah, Seigneur, je ne suis pas un homme qui ait la parole facile... L’Eternel lui dit: Va donc, je serai avec ta bouche, et je t’enseignerai ce que tu auras à dire.» (Ex 4.10-11).

*Josué:* «Fortifie-toi... aie bon courage en agissant fidèlement selon toute la loi que Moïse mon serviteur t’a prescrite; ne t’en détourne ni à droite, ni à gauche, afin de réussir dans tout ce que tu entreprendras. Que ce livre de la loi ne s’éloigne point de ta bouche; médite-le jour et nuit, pour agir fidèlement selon tout ce qui est écrit; car... alors tu réussiras.» (Jos 1.6-8).

*Samuel:* «Il grandissait. L’Eternel était avec lui, et il ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles. Tout Israël... reconnut que Samuel était établi prophète de l’Eter­nel.» (1 S 3.20).

*Elie:* «La femme dit à Elie: Je reconnais maintenant que tu es un homme de Dieu et que la Parole de l’Eternel dans ta bouche est vérité» (1 R 17.24).

*Jérémie:* «Tu iras vers tous ceux auprès de qui je t’enverrai, et tu diras tout ce que je t’ordonnerai. Ne les crains point, car je suis avec toi pour te délivrer. Puis l’Eternel étendit la main et toucha ma bouche. Et l’Etemel me dit: Voici, je mets mes paroles dans ta bouche... Je veille sur ma parole pour l’exécuter.» (Jr 1.6-12).

*Ezéchiel:* «Fils de l’homme, reçois dans ton cœur et écoute de tes oreilles toutes les paroles que je te dirai. Va vers les captifs, vers les enfants de ton peuple; tu leur

91

parleras, et qu’ils écoutent ou qu’ils n’écoutent pas, tu leur diras: Ainsi parle le Sei­gneur l’Eternel.» (Ez 3.10-11).

*Jésus:* «Ne croyez pas que je suis venu pour abolir la loi ou les prophètes. Je suis venu non pour abolir mais pour accomplir. Car je vous le dis en vérité: tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre jusqu’à ce que tout soit arrivé... Celui qui les observera et qui enseignera à les observer, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux.» (Mt 5.17-19).

*Pierre:* «Nous tenons pour d’autant plus certaine la parole prophétique... sachant qu’aucune prophétie ne peut être objet d’interprétation particulière. Car ce n’est pas par une volonté d’homme qu’aucune prophétie n’a jamais été apportée, mais c’est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu.» (2 P 1.19-21).

*Paul:* «Nous rendons continuellement grâces à Dieu de ce que recevant la Parole de Dieu que nous avons fait entendre, vous l’avez reçue non comme la parole des hom­mes, mais, ainsi qu’elle l’est véritablement, comme la Parole de Dieu qui agit en vous qui croyez.» (1 Th 2.13).

Luther a écrit: «Là où tu entends et vois prêcher, embrasser avec foi, professer publiquement et mettre en pratique la Parole, ne doute pas qu’il y a là nécessairement une véritable Eglise, sainte et universel­le, un peuple saint et chrétien (1 P 2.9), même s’il n’est pas nom­breux. Car la Parole de Dieu ne revient pas à Dieu sans effet.»’.

Ses traits caractéristiques

Déjà, le portrait de *l’ancien* décrit par Paul laissait apparaître les exigences du Seigneur quant aux traits distinctifs de ses serviteurs et servantes. Il est vrai que leurs réussites ou leurs échecs participent de leurs traits de caractère. Non sans raison, à trois reprises2, le Nouveau Testament nous invite à veiller sur nous-mêmes.

Dans F Ancienne Alliance déjà, le comportement de certains expli­cite tout ou partie des heurs ou malheurs qu’ils connaissent. Les fai­blesses de caractère d’Héli ne sont pas étrangères à l’indiscipline de ses fils et au jugement qui atteint sa maison3. Si Abigaïl est épargnée

1/ Substance de l’Evangile selon Luther, Editions La Cause, p. 178.

2/ Mc 13.9; Le 17.3; Ac 20.28

3/ 1 S 2

92

et connaît de grandes bénédictions, c’est à son humilité et à sa droitu­re qu’elle le doit, alors que son mari connaît le fruit amer de son or­gueilleuse sottise et de sa méchanceté1.

L’étonnante odyssée d’un Samson2 tient surtout aux extravagances de sa conduite tandis que Job, homme droit et persévérant, triomphe de son épouvantable épreuve.

Il y aurait bien d’autres exemples à citer: la fermeté d’un Joseph devant l’épouse de Potiphar; par contraste la faiblesse d’un Guéhazi tenté par l’argent. Le courage d’une Esther ou d’une Déborah, com­paré à la lâcheté d’un Barak ou d’un Achitophel3.

Dans la Nouvelle Alliance, veiller sur soi-même se traduit par cette recommandation de Paul: «travaillez... à être des enfants de Dieu ir­répréhensibles»4.

Parmi les traits distinctifs requis de tout serviteur, retenons les plus importants:

**Discipliné**

Ce mot fait peur depuis que son étoffe habille la gent militaire. Et pourtant! Si cette dernière s’est emparée de ce terme, c’est qu’elle lui reconnaît une qualité réelle, efficace, résistante à l’usage. Mais en l’occurrence, de quoi s’agit-il?

«Entrant dans le monde Jésus dit à son Père: Voici je viens pour faire ta volonté» (He 10.9).

Sa discipline, «c’est de ne rien faire de lui-même, de dire ce que le Père lui a ensei­gné... de faire ce qu’il voit faire au Père... de rechercher la volonté de celui qui l’a en­voyé.» (Jn 8.28; 5.19, 30).

Donc, être discipliné n’entraîne pas un comportement servile, mar­qué de froide obédience irresponsable. Au contraire, dans la commu­nion du Christ, c’est œuvrer de telle sorte que sa volonté soit manifes­tée sur la terre comme au ciel. Et cela comporte des conséquences pratiques.

1/ 1 S 25 2/ Jg 14 3/ Gn 39.12; 2 R 2.26;

4/ Ph 2.12, 15 Est 4.16; Jg 4; 2 S 17.23

93

Librement consentie, cette discipline nous rend responsable de la teneur de nos paroles, de nos engagements et de nos actes. Jésus n’est pas venu nous affranchir pour nous remettre sous un joug. Cepen­dant — là est l’originalité de notre liberté retrouvée — nos projets, même mûrement réfléchis, ne sont plus tributaires d’une vue charnel­le des événements. La souveraineté demeure celle de l’Esprit.

«Paul... Silas et Timothée furent empêchés par l’Esprit d’annoncer la Parole en Asie. Ils se diposaient à entrer en Bythinie, mais l’Esprit de Jésus ne leur permit pas... Ils descendirent alors à Troas. Paul eut une vision: un Macédonien lui apparut et lui fit cette demande: Passe en Macédoine... Nous cherchâmes aussitôt à nous y rendre, concluant que le Seigneur nous appelait à y annoncer la bonne nouvelle (Ac 16.6-10).

Cette discipline connaît d’autres implications.

On imagine mal la vie d’un serviteur marquée de constants retards dans son horaire d’activités ou de présence, d’oublis fâcheux dans ses prestations professionnelles, ou encore de manquements et de négli­gences dans les affaires qui lui sont confiées.

C’est jusqu’à l’acte de la libéralité - il y en aurait d’autres à men­tionner - qui se trouvera valorisé ou déprécié suivant que nous som­mes ou nous ne sommes pas disciplinés. Paul le savait bien qui écri­vait aux Corinthiens :

«...touchant l’assistance destinée aux saints, je connais votre bonne volonté dont je me glorifie pour vous auprès des Macédoniens... J’envoie les frères, afin que l’éloge que nous avons fait de vous ne soit pas réduit à néant sur ce point là, et que vous soyez prêts. Je ne voudrais pas, s’ils ne vous trouvent pas prêts, que cette assurance tourne à notre confusion, pour ne pas dire à la vôtre... Que votre libéralité promise soit prête, de manière à être une libéralité, et non un acte d’avarice.» (2 Co 9.1-5).

**Obéissant**

E obéissance est sœur de la discipline, mais s’en distingue absolu­ment. Alors que la discipline nous fait écouter le Seigneur et lui don­ner entière souveraineté, l’obéissance concrétise le service que nous lui offrons. Alors que la discipline est un consentement, l’obéissance est un choix constamment renouvelé en même temps qu’un appren­tissage.

94

Le Seigneur lui-même s’est mis à cette école:

«Bien qu’il fût Fils, il a appris l’obéissance par les choses qu’il a souffertes.» (He5.8).

Elle nous engage dans des perspectives dont la valeur correspond au prix qu’elle exige:

«Jésus, en vue de la joie qui lui était réservée, a souffert la croix, méprisé l’ignomi­nie et s’est assis à la droite de Dieu.» (He 12.2).

En fait, être obéissant, c’est rendre effective, en nous et pour nous, la dernière parole du Christ rapportée dans l’Evangile de Jean: «Tout est accompli.»\*

Le dynamisme de cette parole peut faire sauter tous les verrous, tomber toutes les murailles. Paul l’atteste aux Ephésiens lorsqu’il écrit :

«Nous sommes son ouvrage ayant été créés en Jésus-Christ pour de bonnes œuvres que Dieu a préparées afin que nous les pratiquions.» (Ep 2.10).

C’est pourquoi, de la Genèse à l’Apocalypse, l’obéissance est un trait marquant du caractère d’un serviteur. Elle souligne, et l’authen­ticité, et la qualité de sa foi.

«Noé exécuta tout ce que Dieu lui avait ordonné.» (Gn 6.22).

«Abraham partit, comme P Eternel le lui avait dit.» (Gn 12.4).

Même à l’heure du geste le plus coûteux - l’offrande de son fils Isaac - «Abraham se mit en route aussitôt!» Dieu lui dira: «Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité parce que tu as obéi à ma voix. » 2

On comprend que Samuel ait dit à Saül: «L’obéissance vaut mieux que les sacrifices... la désobéissance est aussi coupable que la divina­tion.»3

Paul, sobre quant à sa biographie, en dira pourtant le caractère pre­mier et décisif: «Lorsqu’il plut à celui qui m’avait mis à part dès le

1/ Jn 19.30 2/ Gn 22.3, 18 3/ 1 S 15.23

95

sein de ma mère et qui m’a appelé par sa grâce, de révéler en moi son Fils afin que je l’annonçasse parmi les païens, j’obéis aussitôt sans consulter ni la chair ni le sang»’.

Le premier enseignement de Pierre dans sa première épître sera aussi de révéler que «si nous sommes élus selon la prescience de Dieu par la sanctification de l’Esprit, c’est afin que nous devenions obéis­sants.»2

L’obéissance n’est pas toujours facile. Elle requiert de la volonté. Elle nous jette dans le risque, comporte de la souffrance, bouscule les compromis, nous affronte à nos propres peurs, dévoile notre incrédu­lité. Ce prix, apparemment sévère, est sans rapport avec les richesses dont nous sommes alors assurés. Deutéronome chapitre 28 les énu­mère. Nous les ramenons toutes à cette parole du livre des Actes des Apôtres: «Dieu donne le Saint-Esprit à ceux qui lui obéissent»3.

Comme le dit si bien Stanley Jones, l’obéissance se résume en six mots: «Sur ta Parole, je le ferai...» Mais, au Christ qui nous interpel­le, nous répondons: «Sur ta Parole, je réfléchirai». Notre attention reste intellectuelle. Ou bien nous disons encore: «A ta Parole, je serai ému ! » C’est vrai. Notre émotion est émerveillée. Rien de plus. La vo­lonté n’est pas atteinte. Mais d’autres savent répondre: «Sur ta Paro­le, je le ferai». Ce sont les vrais chrétiens.»4

**Calme, maître de soi**

Il est intéressant de noter que dans l’Ecriture, la maîtrise de soi est le dernier nommé des neuf fruits de l’Esprit5. Ce qui laisse à penser qu’il est la clef de voûte des huit premiers. Cela s’explique fort bien quand on comprend qu’au 7e jour de la création, en faisant «shab- bat», donc en cessant d’œuvrer, Dieu limite volontairement sa toute- puissance créatrice. Il atteste ainsi sa maîtrise. Car se limiter, c’est se contenir. Entrer dans le repos volontaire, c’est manifester une souve­raine liberté au cœur de la mouvance des événements et des circons­tances.

Quand l’apôtre Jacques rappelle «que toute grâce excellente et tout don parfait descendent d’en haut, du Père des lumières chez lequel

1/ Ga 1.16 2/ 1 P 1.2 3/ Ac 5.32

4/ «Vie victorieuse» de Stanley Jones, Editions Jeheber Genève, p. 335

5/ Ga 5.22

96

il n’y a ni changement ni ombre de variation»', il dévoile la source d’où jaillit en l’homme de foi ce calme, cette maîtrise indispensable à tout serviteur, dans un monde agité et en constant bouleversement.

Une illustration nous en est donnée à l’heure solennelle où Pharaon, décidé d’anéantir Israël, s’est jeté à sa poursuite avec toute son armée.

«Moïse dit au peuple: Ne craignez point, restez en place et regardez la délivrance que l’Eternel va vous accorder en ce jour... L’Eternel combattra. Vous, gardez le si­lence» (Ex 14.13-14).

Ce même calme, fondé en la souveraineté du Seigneur, anime le cœur de Daniel affrontant en solitaire le stratagème de ses ennemis babyloniens:

«Lorsque Daniel sut que le décret était écrit, il se retira dans sa maison où les fenê­tres de sa chambre supérieure étaient ouvertes dans la direction de Jérusalem, et trois fois le jour il priait et louait Dieu comme il le faisait auparavant.» (Dn 6.10).

Cette maîtrise était celle du Seigneur en péril dans la tempête:

«Il menaça le vent et les flots qui s’apaisèrent et le calme revint. Puis il dit aux disci­ples apeurés: Où est votre foi?» (Le 8.22-25).

Elle nous est assurée et ordonnée à l’heure où le danger ne vien­drait plus de circonstances imprévues, mais des hommes :

«Quand on vous livrera, ne vous inquiétez ni de la manière dont vous parlerez, ni de ce que vous direz... l’Esprit de votre Père parlera en vous» (Mt 10.19).

La vérité de cette promesse éclaire maintes pages de l’Ecriture et de l’histoire de l’Eglise martyre:

«Lorsqu’ils virent l’assurance de Pierre et de Jean, ils furent étonnés....» (Ac 4.13).

«Ils étaient furieux dans leurs cœurs et ils grinçaient des dents... ils lapidèrent Etien­ne qui priait et disait: Seigneur Jésus, reçois mon Esprit ! Puis s’étant mis à genoux, il s’écria d’une voix forte: Seigneur, ne leur impute pas ce péché» (Ac 7.54).

«La nuit qui précéda le jour où Hérode allait le faire comparaître, Pierre, lié de deux chaînes, dormait entre deux soldats.» (Ac. 12.6).

1/ Jq 1.17

97

Calme et maîtrise de soi sont requis de tous:

Du disciple dont on attend qu’il soit... «accompli comme son maître»1.

De l’évêque auquel il est recommandé d’être... «sans violence, au contraire indulgent, pacifique.»2

De la femme selon Dieu qui doit avoir cette... «parure intérieure et cachée dans le cœur, la pureté incorruptible d’un esprit doux et paisi­ble qui est d’un grand prix devant Dieu»3.

Selon Salomon, cette maîtrise est l’apanage de l’élite, en même temps qu’elle est un élixir:

«Celui qui a un esprit calme est un homme intelligent.» (Pr 17.27).

«Un cœur calme est la vie du corps.» (Pr. 14.30).

Un enseignement fidèle à la Parole, relèvera que le calme le plus dé­monstratif est parfois celui du silence, expression d’un réel amour et d’une profonde compassion. En effet, «le silence est toujours plus éloquent que le discours, parce que plus profond et plus total. Je vais me taire... et mon âme ressemblera à la nuit pacifique et dénuée qui n’est inerte qu’en apparence et où tout travaille à réparer ce que l’au­rore illuminera... Ce n’est pas une petite chose de faire régner en moi le silence et j’admire ceux qui, candidement, prennent ce silence inté­rieur comme un point de départ et non comme un résultat labo­rieux....»4

«Le silence est une créature de Dieu faite à sa ressemblance; car Dieu est amour et il aime dans le silence de son cœur» (Louis Dallière).

«Je n’ai pas été baptisé en mon nom mais au vôtre, mon Dieu. On ne me demande pas de parler mais d’être, non de faire des phrases sur la vertu, mais de la laisser croître en moi, comme les roses mûres qui éclatent sans bruit dans leurs calices devenus trop étroits. Toutes mes actions devraient plonger leurs racines dans le silence intérieur et un coin profond de mon âme devrait ignorer les tumultes et les boulever­sements»5.

1/ Le 6.40 2/ 1 Tm 3.3 3/ 1 P 3.4

4/ «La prière de toutes les heures» P. Charles S. J. Desclée de Brouwer, p. 210

5/ Ibid. p. 212

98

**Patient**

C’est un mot merveilleux dont on n’a jamais fini de sonder la ri­chesse. D’abord à cause de son étymologie qui le range à l’enseigne du verbe pâtir, sous-jacent à toute la vie du Christ et culminant dans sa passion.

Etre patient, c’est ce qu’il y a de plus contraire à notre nature. Etre patient, c’est laisser paraître la mesure de la crucifixion de notre chair, et, par là, donner libre cours à la vie de l’Esprit saint.

Quand l’apôtre dit de la charité qu’elle est d’abord patiente1, ce n’est pas une clause de style, mais en vérité la nature de l’amour *aga- pé.* En voici bibliquement trois confirmations:

«Moïse était un homme fort patient, plus qu’aucun homme sur la face de la terre.» (Nb 12.3).

«Afin que le ministère ne soit pas un objet de blâme, dit Paul, nous nous rendons à tous égards recommandables comme serviteurs de Dieu par beaucoup de patience dans les tribulations.» (2 Co 6.4).

Et une fois de plus, Salomon s’est montré remarquable observa­teur en écrivant :

«Celui qui est patient vaut mieux que le plus vaillant guerrier.» (Pr 16.32).

Et ici, la sagesse des anciens nous instruit de la puissance et de l’étendue de la patience puisque chez les latins et dans leur langue, on la trouve en usage en d’innombrables situations.

Elle est *support* dans les difficultés, les travaux ennuyeux ou haras­sants.

Elle est *refus* d’irritation ou d’énervement devant la sottise ou la méchanceté de la parole ou du comportement d’autrui.

Elle est *résistance* inébranlable au malheur.

Elle est *énergie* quand se multiplient les contrariétés.

Elle est *sourire* intérieur dans la nécessité des choses à dire et à redi­re encore, parce qu’il ne nous est pas permis de les corriger autre­ment.

1/ 1 Co 13.4

99

Elle est *fleuve paisible,* supportant, transportant les fardeaux que lui imposent les petits ou les gros navires.

Elle est une *monture* docile à son cavalier.

Elle est une *patine* qui rachète le temps perdu.

Elle est *l’acier* du soc de la charrue.

Elle est *faiblesse* pour ne pas paraître fort.

Ce synonyme — longanimité — traduit littéralement la vraie gran­deur d’une âme. Et la nôtre ne sera jamais trop grande pour couvrir les nombreux besoins du ministère.

**Persévérant**

Il est des qualités innées: elles peuvent aussi résulter d’une heureu­se éducation. Il en est d’autres que l’Esprit saint fait naître et dévelop­pe en nous. Les unes et les autres ont besoin d’être exercées. Dieu no­tre Père, attentif à notre croissance, s’y emploie souvent, y fait concourir événements et circonstances.

Mais la persévérance, elle, est d’abord et surtout *notre* affaire. Elle tient à notre volonté propre. Hors cette volonté, rien ne saurait la pro­mouvoir. C’est pourquoi il est de notre entière responsabilité de la laisser paraître ou s’effacer de nos vies.

Cela ressort avec évidence de l’enseignement de la parabole dite du semeur qui déclare ouvertement que la défaillance première de tout homme en qui la Parole s’est enracinée est, «son absence de persévé­rance.»1

Dieu n’a que faire des amateurs et ne tolère pas qu’ayant mis la main à la charrue, nous commencions par traduire notre inconstance en regardant en arrière2.

Le diable est aux abois quand il voit églises et serviteurs animés «de la persévérance et de la foi des saints»3. Il ne lui reste qu’une seu­le arme: la contestation. Elle peut se présenter sous des aspects inat­tendus; déformation de la vérité, contrefaçon de la doctrine et des mi­racles, offre de collaboration, ou alors menaces, harcèlement et oppression.

1/ Mt 13.21 2/ Le 9.62 3/ Ap 13.10

100

Dans l’histoire de l’Eglise vivante, la fidélité à la Parole — fidélité coûteuse parfois — a été en tout temps et dès la première Pentecôte, la réponse à cette offensive ennemie. Elle concerne les ministres bien avant les fidèles; pour le moins, elle ne saurait être demandée des fi­dèles si leurs bergers ne s’en montrent pas véritablement animés. «Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion frater­nelle, dans la fraction du pain et dans les prières.»1

Osons le dire sans paraître pour autant intéressés: la persévérance est un chemin engageant. Elle est condition d’une croissance dans la foi. Elle donne accès à des richesses que sans elle nous ne connaî­trions pas. Elle fait de nous des entraîneurs — des bergers — stimu­lant la foi des autres. Elle est garante du salut et du royaume qui en est le couronnement.2

Chevillées au corps de l’Eglise dès le soir de la Pentecôte, cette per­sévérance et cette fidélité ont trouvé tout au long de l’Histoire d’élo­quentes illustrations. J’en connais peu d’aussi émouvantes que celle, bien connue, de cette humble jeune femme emprisonnée dans une tour célèbre. Je laisse le pasteur Alain Burnand nous en parler brièvement:

«Nous sommes gens pressés, fiévreux, vite désespérés, et nous avons une peine immense à durer. On sait que la margelle de la tour d’Aigues-Mortes porte cette devise, gravée, dit-on par Marie Durand: Résister. Mais quand cette résistance est amplifiée du coefficient de trente-huit ans, c’est encore plus impressionnant, et notre époque de records en tous genres est bien dérisoire devant de telles performances.

Mais il y a mieux: cette persévérance de 38 x 365 jours, elle a fini par aboutir à la libération. N’en déplaise à M. Samuel Beckett et à sa caricature de l’attente de Godot. Nous vivons à l’heure des capitales de ce monde, et il est juste que nous le fassions si, pour nous, la soli­darité humaine comporte encore un sens. Mais cela ne doit pas nous faire oublier (et encore moins mépriser!) l’heure d’Aigues-Mortes. Avec Marie Durand, nourris des enseignements des Saintes-Ecritures, il nous faut réapprendre constamment ce que dit le Psaume: ‘Mon âme attend le Seigneur, plus que la sentinelle attend le matin!’ Un ‘matin’ qui peut mettre 38 ans à venir, mais qui vient»3.

1/ Ac 2.42 2/ Le 22.28

3/ A. Burnand, «Je donnerai ton nom» p. 192, Editions Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne.

101

Si nous le croyons! Si nous le voulons, aussi! L’auteur de l’épître aux Hébreux ne s’y trompe pas: «Vous avez besoin de persévérance, afin qu’après avoir accompli la volonté de Dieu, vous obteniez ce qui vous est promis»’.

**Courageux**

C’est un mot piégé et dont il faut d’abord retrouver le sens. La bra­voure ou la vaillance téméraire dénaturent facilement la fermeté de cœur ou la force d’âme qu’est le vrai courage. L’exhortation: «Ayez du courage» s’accompagne dans l’Ecriture d’un préalable significa­tif: «Fortifiez-vous...» Souvent aussi, il nous est dit: «Prenez cou­rage»2.

En effet, la vaillance naturelle à notre cœur est entachée de senti­ments qui empruntent davantage à *Y ego* apeuré ou aveugle qu’à l’amour de la vérité et de la justice. C’est pourquoi cette énergie du caractère, attendue du serviteur, en vérité ne lui est propre que renou­velée et puisée à la source du Saint-Esprit. C’est le Christ, c’est sa pré­sence à nos côtés, c’est l’assurance de sa force nous soutenant sans ja­mais nous abandonner, qui fait d’un serviteur un homme de vrai courage. Quelques textes nous le rappellent :

«Vous aurez des tribulations dans le monde; mais prenez courage, j’ai vaincu le monde.» (Jn 16.33).

«Le Seigneur apparut à Paul et dit: prends courage....» (Ac 23.11).

«Paul leur dit: un ange de Dieu à qui j’appartiens et que je sers m’est apparu cette nuit et m’a dit: ne crains point... maintenant je vous exhorte à prendre courage.» (Ac 27.23-24).

Cependant cette fermeté puisée à bonne source est de notre entière responsabilité et demeure liée à notre volonté de la manifester. Autant la témérité et la présomption sont des boursouflures du courage, au­tant la paresse, la peur des conséquences et des difficultés, la peur d’avoir à souffrir, sont des mauvais alibis à nos faiblesses de caractère.

Esaïe prophétisait que Jésus serait «comme un arbrisseau sortant d’une terre desséchée»3. Il n’était donc pas une plante en pot, fleurie

1/ He 10.36 2/ Dt 31.6 3/ Es 53.2

102

en serre chaude et craignant les courants d’air. Rien ne trahit davan­tage la personnalité du Seigneur et celle attendue de ses serviteurs que cette imagerie de mauvais goût où Jésus, le berger vigoureux, appa­raît sous les traits efféminés d’un éphèbe douceâtre, en soutane et sur­plis roses et mauves. Dieu cherche des serviteurs zélés dont la foi aura la vitalité énergique d’un arbre en pleine nature. Enracinés dans l’amour du Seigneur, tenus par sa main, nous osons traverser les eaux, passer à travers le feu, être des brebis sans peur au milieu des loups. Les illustrations bibliques abondent:

*Caleb:* «Mes frères, montés avec moi pour explorer le pays, découragèrent le peu­ple; mais moi, je suivis pleinement la voie de F Eternel mon Dieu.» (Jos 14.12).

*Jonathan:* «Il dit au jeune homme qui portait ses armes: viens... Peut-être F Eternel agira-t-il pour nous, car rien n’empêche F Eternel de sauver au moyen d’un petit nombre comme d’un grand nombre.» (1 S 14.6).

*« David* dit à Saül: Que personne ne se décourage à cause de Goliath, ce philistin. Ton serviteur ira se battre avec lui.» (1 S 17.32).

*«Néhémie* répondit: Un homme comme moi, prendre la fuite! Et quel homme tel que moi pourrait entrer dans le temple et vivre?» (Ne 6.11).

*«Shadrac, Meshac et Abednego...* répliquèrent à Nebucadnetsar: Nous n’avons pas besoin de te répondre là-dessus. Voici, notre Dieu que nous servons peut nous déli­vrer de la fournaise ardente et il nous délivrera de ta main.» (Dn 3.16-17).

«Ayant été relâchés, *Pierre et Jean* allèrent vers les leurs. Lorsqu’ils les eurent enten­dus, ils élevèrent à Dieu la voix tous ensemble et dirent... Seigneur, vois leurs mena­ces, et donne à tes serviteurs d’annoncer ta Parole avec une pleine assurance.» (Ac 4.23, 29).

Mais il faut dire aussi que le courage, aujourd’hui nécessaire, est souvent celui d’une fidélité dans un combat d’autant plus doulou­reux qu’il nous oppose à des hommes se réclamant de Dieu. Sous l’étiquette de la religion, de l’idéalisme, du spiritualisme, sans gêne aucune, ceux-là corrigent, réforment, démythifient, adaptent l’Evan­gile à leurs idées. Il faut le courage de Paul pour s’opposer aux judaï- sants. Il faut le courage de Jean pour contrer les gnostiques et leur évangile antichristique. Il faut le courage de Jacques pour bouter hors de leur chapelle les spiritualistes que ne dérangent ni l’opulence ni la

103

misère ambiante. Il faut le courage de Pierre ou d’Ezéchiel pour dire aux chantres impénitents du progrès évolutionniste que le plâtre dont ils recouvrent les murailles fissurées ou les citernes crevassées n’empê­cheront pas leur ruine.

C’est à tout serviteur que s’adresse la parole de Dieu à Jérémie:

«Ceins tes reins, lève-toi, dis ce que je t’ordonnerai. Ne tremble pas en leur présence de peur que je ne te fasse trembler devant eux. Voici, je t’établis sur tout le pays comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d’airain... Je suis avec toi pour te délivrer.» (Jr 1.18-19).

**Désintéressé**

Jésus l’a dit clairement: «Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon»1. Il y a incompatibilité notoire entre l’Esprit du Seigneur et l’amour de l’argent. Nul serviteur de Dieu ne saurait donc être pécunièrement in­téressé sans en avoir mauvaise conscience, et sans en attrister l’Esprit saint. Je parle au conditionnel, parce que le présent nous apporte à quelques reprises la démonstration contraire, illustrée par l’adage connu : sous les pas de tout serviteur, en tout temps, se trouvent trois pelures glissantes: l’argent, la convoitise, l’orgueil.

A y réfléchir, on découvre que ces trois tentations ont pour antido­te le désintéressement, et non un refus ou une condamnation par trop facile de l’argent, de la femme (ou de l’homme convoité)2 et de l’amour de soi.

Le mal n’est pas dans ce que Dieu a créé mais dans le mauvais usa­ge que nous en faisons.

L’argent est compagnon et serviteur quand on le maintient à son humble place.

S’il est écrit de la femme qu’elle est un vis-à-vis rappelant à l’hom­me l’altérité de Dieu et l’émerveillement d’avoir à en faire la décou­verte, nous pouvons rendre grâce pour toute compagne de route.

Enfin il n’y a pas à dénigrer l’être que nous sommes, créé à l’image de Dieu, racheté par lui et promis à la plus haute destinée.

Cela dit, ne nous laissons pas duper par les mots. L’humilité, anti­dote de la suffisance, s’apparente quelquefois au caméléon connu

1/ Mt 6.24

2/ ou du poste, ou du titre convoités!

104

pour sa faculté à changer d’apparence afin de mieux se dissimuler.

Il est facile de faire le pauvre, de crier contre l’argent. On ne fait alors que détester publiquement ce dont on est peut-être inconsciem­ment l’esclave.

De la même manière, il est un dénigrement de la sexualité qui tient du refoulement. Vitupérer contre elle, c’est démontrer qu’elle nous obsède alors qu’en vue du mariage elle nous est donnée comme l’une des expressions les plus nobles de l’unité dans l’amour.

Le refus de l’orgueil se doit de chercher et de connaître ses vraies motivations. Par timidité, par paresse, par repli sur un «petit» soi- même qu’on défend et protège à tout prix, on peut paraître désinté­ressé et modeste, alors que l’étiquette convenable à ce portrait serait celui de la tiède médiocrité.

Je tiens la troisième béatitude pour une parfaite définition du désin­téressement: «Heureux les débonnaires»'. L’exégèse de ce terme peut prêter à discussion. Ce n’est pas trahir l’esprit de cette béatitude que de l’entendre ainsi traduite: Heureux ceux qui ne revendiquent pas!

Tel est le désintéressement: un état d’esprit et de cœur, fort bien ex­plicité par cette parole de Paul: «J’ai appris à être content de l’état où je me trouve, je sais vivre dans l’humiliation et je sais vivre dans l’abondance...»2.

Cet apprentissage est un choix volontaire, renouvelé en toute cir­constance, heureuse ou malheureuse. Nul étonnement lorsque se rem­plit la main tendue. Paul sait s’en réjouir et le manifeste sans fausse pudeur. Mais il ne s’étonne pas davantage d’avoir à connaître la di­sette. Il n’exhale aucune plainte. Il manifeste qu’il est heureux ainsi. Plus encore, il ne se laisse ni impressionner, ni aigrir, ni tenter, ni trou­bler par ceux qui feraient le choix contraire. Car le désintéressement ignore l’esprit de comparaison. Il vit l’instant présent, y découvre les qualités et avantages qu’il comporte, même s’il se trouve privé de tou­tes les possibilités et de tous les avantages que la revendication intéres­sée aurait pu lui procurer.

Cependant, être désintéressé ne signifie pas être dépouillé d’ambi­tions. Quand il s’agit de l’honneur et de la gloire de Dieu, quand son

1/ Mt 5.5 2/ Ph 4.11-12

105

œuvre pâtirait d’être un tant soit peu négligée ou même retardée, le prix payé pour l’accomplir ne connaît pas de demi-mesure. Et c’est une autre forme de désintéressement.

Disons-le pour que nul ne s’y trompe: Dieu se souvient de ce dont nous sommes faits. Par lui, même l’amour connaît une récompense: celle d’aimer davantage. C’est pourquoi la béatitude s’accompagne d’une promesse qui vaut, si on ose dire, son pesant de richesses: «Ils hériteront la terre.»1 Quand donc, dans un amour désintéressé, nous faisons tout ce que nous avons à faire «sans murmures ni hésita­tions»2, une récompense est annoncée. Sans équivoque possible, l’Ecriture la promet3. Etre désintéressé, c’est aussi agréer humble­ment qu’elle nous soit octroyée. Car s’il y a plus de joie à donner qu’à recevoir, l’accueil des dons requiert, avec l’humilité, un désintéresse­ment supplémentaire.

Cet affranchissement de l’amour de l’argent, ce choix nous dé­tournant de privilèges rassurants et agréables, ce refus de tirer profit de circonstances où la satisfaction de nos droits pourrait prévaloir, apparaissent dans maintes pages de l’Ecriture:

*Abraham,* à deux reprises, fit un tel choix. Parce que les bergers de Lot étaient revendicateurs et constamment allumaient des querelles au sujet du partage des biens, il dit à son neveu: «Sépare-toi de moi. Je garderai la part que tu ne voudras pas.» Au roi de Sodome qui, en reconnaissance de l’aide d’Abraham, lui offrait beaucoup de riches­ses, il répondit: «Rien pour moi! Qu’il ne soit pas dit de toi qui ne connais pas l’Eternel: j’ai enrichi Abraham...»4

*Moïse* eut la même attitude impressionnante. Il osa s’en prendre à Dieu qui lui proposait de juger Israël en le faisant périr et de refaire une nation issue de Moïse. L’honneur de Dieu lui parut plus impor­tant que l’honneur qu’il en tirerait, lui, devant les hommes5.

*Job* était si désintéressé que ce trait de caractère devint insupporta­ble à Satan. Avec perfidie, ce Mamon d’injustice et d’orgueil s’en prit à l’intégrité du serviteur fidèle. Il demanda à Dieu: «Est-ce d’une ma­nière désintéressée qu’il te craint... Touche à ce qui lui appartient et je suis sûr qu’il te maudit en face»6. L’enjeu d’un tel défi traverse sou­vent la route du serviteur du Seigneur.

1/ Mt 5.5 2/ Ph 2.14 3/ Mt 5.12; 2 Jn 8

4/ Gn 13.9-10; 14.23-24 5/ Ex 32.10; Nb 14.12 6/ Jb 1.9

106

On pourrait encore évoquer l’amitié désintéressée de Jonathan en­vers David1.

Mais cette brève évocation se doit de faire une place de choix à beaucoup de femmes de l’Ecriture qui attestèrent leur foi par leur to­tal désintéressement.

La *fille de Jephté* préféra périr que de laisser son père trahir le vœu insensé qu’il avait fait devant l’Eternel2.

*Ruth,* dans l’oubli total d’elle-même, choisit de rester aux côtés de sa belle-mère Naomi3.

*Anne* souffrait de voir son bonheur d’épouse sans fruits pour Is­raël. Elle attesta son désintéressement lorsqu’à la naissance de Sa­muel, elle n’eut qu’une pensée: s’en séparer pour le consacrer au Seigneur4.

*Esther,* par amour total et désintéressé pour son peuple en danger, renonça à sauvegarder la multiplicité de ses propres avantages et leur préféra au besoin le déshonneur et la mort5.

Il faudrait parler encore de cette femme dont le désintéressement fit dire à Jésus: «Elle a donné tout ce qu’elle avait pour vivre»6; et de Marie, mère de Jésus; et de l’autre Marie dont l’offrande en parfum provoqua la colère de Judas; de tels désintéressements l’offus­quaient7.

Etre désintéressé! Cette qualification particulière n’a pas seule­ment couleur de générosité, d’abstinence ou d’humilité, quand même les serviteurs de Dieu font leur propre bonheur et ceux de beaucoup d’autres en la recherchant. Car elle a une application qui en rehausse la valeur. En effet, pleinement vécue, elle permet à beaucoup d’hom­mes de Dieu de se réjouir de ce qu’ils sont et de ce qu’ils ont. Cons­cients de leur mesure et de leurs limites, ils accomplissent heureuse­ment leur humble tâche. Sans esprit de comparaison, sans envie et surtout sans jalousie, ils laissent les autres serviteurs être également eux-mêmes, dans la part que Dieu leur confie. C’est toute la maison du Seigneur qui en est bénie.

1/ 1 S 18.1; 20.42

4/ 1 S 2.11

7/ Jn 12.1-8

2/ Jg 11.36

5/ Est 4.16

3/ Rt 1.16-17

6/ Mc 12.44

107

**Joyeux**

Il n’est pas sans importance de remarquer que le mot «austère» - on l’opposerait facilement à celui de «joyeux» — n’apparaît qu’une seule fois dans toute l’Ecriture. Et encore Segond l’a-t-il traduit par «rigide». Paul décrit au roi Agrippa son itinéraire spirituel: «J’ai vécu en pharisien, selon la secte la plus austère de notre religion»1. Voudrait-on, par contraste, souligner combien la joie est une des ca­ractéristiques de l’Evangile qu’on ne saurait donner meilleur exem­ple. Il faut donc s’étonner que tant de servantes et de serviteurs de Dieu aient cru bon, même exemplaire, de ranger à l’enseigne d’un au­thentique témoignage évangélique leur caractère austère, solennel, compassé, empesé, morose...

Il y a certes beaucoup d’explications à cette méprise. Relevons briè­vement quelques-unes d’entre elles: une notion erronée de la sainteté; une éthique fruit de la morale et non de l’Evangile; une mort à soi- même confondue avec le stoïcisme; une orthodoxie qui se réclame du Christ mais sans réelle communion avec lui; une conversion non sui­vie de guérison de l’être entier, du caractère en particulier; une piété personnelle et communautaire sevrée d’une véritable vie dans l’Esprit saint.

Car la joie, on l’oublie souvent, est d’abord fruit de l’Esprit et non pas manifestation personnelle et communautaire liée à des circons­tances, à des conditions de vie ou à des événements particuliers. Cer­tes, ceux-ci peuvent contribuer à nous assombrir. Restons dans la réa­lité. Le même Paul qui exhorte l’Eglise de Thessalonique à être toujours joyeuse2 a aussi connu de grandes tristesses, du chagrin et même des angoisses. Mais pour autant, la joie reste une constante, même une note dominante de son esprit. C’est pourquoi il peut écri­re: «Regardés comme attristés et nous sommes toujours joyeux.»1

La question peut être posée de savoir si être joyeux est un trait na­turel du caractère ou un état d’esprit. Une réponse réfléchie nous fait dire: l’un et l’autre. Il est des êtres de caractère naturellement joyeux. Ceux qui ne le seraient pas auraient à se demander s’ils ont laissé l’Esprit les guérir de leur hérédité, de leur passé, de leur difficile édu­cation ou de leurs douloureuses circonstances; et encore, s’ils l’ont

1/ Ac 26.5 2/ 1 Th 5.16 3/ 2 Co 6.10

108

laissé leur communiquer ce trait de la joie appelé la bonne humeur. Joie et bonne humeur ont une place prépondérante dans notre témoi­gnage et sont nommés sitôt après l’amour qui est premier. Nous y sommes exhortés :

* Afin d’attester, devant tous ceux qu’aliène ce mqnde attristant, ce qui résulte d’une rencontre avec Dieu: «Il te demandait la vie, tu la lui as donnée. Tu le combles de joie devant ta face.»\*
* Afin de montrer que le service pour Dieu n’est pas une corvée mais un privilège en même temps qu’une action de reconnaissance. «Pour n’avoir pas, au milieu de l’abondance, servi l’Eternel ton Dieu avec joie et de bon cœur, tu serviras au milieu de la faim, de la soif»2.
* Afin d’apprendre à ceux qui l’ignorent et ne sauraient le croire sans cette démonstration, que toutes choses, même les épreuves, prennent un sens lorsque nous laissons Dieu en assumer le cours. «Je raconterai toutes tes merveilles, je ferai de toi le sujet de ma joie»3.
* Afin de révéler à tous qui est notre Dieu. «Le Dieu vivant est créateur du ciel, de la terre, de la mer et de tout ce qui s’y trouve; il ne cesse de rendre témoignage de ce qu’il est, en faisant du bien, en nous dispensant, du ciel, pluies et saisons fertiles, en nous donnant la nourriture avec abondance et en remplissant nos cœurs de joie...»4.
* Afin de «faire servir à votre joie tous les biens par lesquels l’Eternel votre Dieu vous aura bénis»5.
* Afin de rendre attentifs ceux qui jusqu’ici ont fermé leur oreille à la vérité: «J’ai recueilli tes paroles et je les ai dévorées. Tes paroles ont fait la joie et l’allégresse de mon cœur»6.
* Afin de donner à la fraternité en Christ sa vraie dimension: «Je n’ai pas de plus grande joie que d’apprendre que mes enfants mar­chent dans la vérité... Rendez ma joie parfaite, ayant un même amour, une même âme, une même pensée»7.
* Afin de détrôner publiquement Mamon et de rendre à Dieu l’honneur qui lui est dû: «Dieu aime celui qui donne avec joie... Vous avez accepté avec joie l’enlèvement de vos biens, sachant que vous avez des biens meilleurs et qui durent toujours.»8

1/ Ps 21.5-7

4/ Ac 14.16-17

7/ 3 Jn 4; Ph 2.2

2/ Dt 28.47

5/ Dt 12.7

8/ 2 Co 9.7; He 10.34

3/ Ps 9.2-3

6/ Jr 15.15-16

109

**Humble**

Ce trait de caractère devrait nous être commun et naturel puisqu’en son sens premier, l’humilité nous rappelle que nous sommes «d’hu­mus», simples terriens entièrement dépendants du Créateur. Jésus s’est dit humble. Raison supplémentaire pour un chrétien de lui res­sembler. Et pourtant...

Plus souvent que l’humilité, l’orgueil nous anime, nous oppose à Dieu, au prochain et à nous-même. Cet état de pécheur impénitent re­lève de cette infirmité que la Bible appelle la chair.

En conséquence, sur le chemin du Seigneur et, à plus forte raison, dans la vocation au ministère, l’exhortation à l’humilité est une cons­tante, un mot clef qui ouvre ou ferme à l’action de l’Esprit saint. Sans l’humilité, la communion avec le Christ «doux et humble de coeur»' est rendue difficile. Mais la communion avec le prochain ne l’est pas moins. C’est jusqu’à notre victorieux affrontement avec l’Ennemi qui s’en trouve entravé.

Une scène rapportée par les synoptiques en est l’illustration suggestive2. Dans la vallée où ils attendaient que leur Maître redes­cende de la montagne (celle de la transfiguration), les disciples étaient aux prises avec une situation difficile. En vain, ils tentaient de libérer un enfant démonisé. L’échec était humiliant, d’autant plus que Jésus, à son retour, par une seule parole d’autorité, obligea le démon à sortir et aussitôt rétablit l’enfant dans sa santé. La question s’imposait: «Pourquoi n’avons-nous pas pu chasser cet esprit?»

En spécifiant que l’autorité sur les démons est liée à la prière, voire au jeûne, Jésus rappelle une vérité élémentaire. Le ministère quel qu’il soit - et à plus forte raison celui de l’exorcisme - ne tient pas à un pouvoir dont nous diposerions, mais à une autorité du Seigneur s’exerçant premièrement dans notre propre vie, secondement - fruit de cette communion - dans une responsabilité qu’il nous confie mais en accord avec sa volonté *humblement* recherchée.

L’humilité est donc un état d’esprit, une volonté de demeurer dé­pendants du Seigneur par qui tout existe et tout s’accomplit.

1/ Mat 11.29 2/ Mc 9.1-29

110

Cela ne va pas de soi. A moins d’une prise de position considérant que la place de notre chair est à la croix et qu’elle doit y demeurer clouée, c’est à chaque instant que se vérifie la parole d’André Mur­ray: «Jésus est venu pour ramener sur la terre, l’humilité perdue»'. Jésus nous la rendrait-il, nous l’égarons souvent. Avec une affligeante facilité. Le contexte dont les Evangiles font suivre la libération de l’enfant démonisé, est là pour nous y rendre attentifs.

Déjà, devant l’échec des disciples, Jésus a prononcé une parole lourde de sens: «Race incrédule et pervertie... jusques à quand serai- je avec vous?» L’incrédulité, ici dénoncée, n’est pas de l’ordre du dou­te mais de la présomption. A cause d’elle, l’humilité inséparable de la foi s’égare. Littéralement, elle tombe de nos mains dès l’instant où nous croyons pouvoir agir sans l’accord et sans le support des mains du Seigneur.

Mais suffit-il que cette présomption soit jugée et remise à sa vraie place, clouée avec les mains du Seigneur en croix? Ecoutons la suite! Pour la troisième fois, Jésus annonce aux disciples la nécessité de sa mort expiatoire. Quelle est alors leur préoccupation? «Ils discutaient en chemin pour savoir lequel d’entre eux était le plus grand»2.

Patience renouvelée du Seigneur, cherchant à leur rendre l’humilité qu’ils égaraient: «Jésus appela un enfant, le plaça au milieu d’eux et dit: en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les pe­tits enfants, vous n’entrerez pas dans le royaume des cieux. C’est pourquoi, quiconque se rendra humble comme ce petit enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux»3.

Nous pensons volontiers que la chose va être entendue, et, cette fois, humblement accueillie. C’est ignorer que la suffisance connaît, en l’homme, d’autres repaires.

«Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en ton nom; et nous l’en avons empêché parce qu’il ne nous suit pas»4.

Eh! oui, le cléricalisme des bergers, l’esprit sectaire des brebis - l’envers de l’humilité - ont ici leur mémorable illustration. Et après Luther, il faut reconnaître avec regrets, sinon douleurs, que le clérica­lisme et le sectarisme, même résolument noyés dans le baptême,

1/ «L’humilité» Editions Delâtre, Privas 1935 p. 11.

2/ Mc 9.34 3/ Mt 18.2-4; Mc 9.35 4/ Mc 9.38

111

reprennent facilement souffle et se mêlent à nos ministères et à la vie de l’Eglise si l’on ne veille pas à leur en interdire l’accès. Un «scanda­le», dit Jésus.

Les ministres que nous sommes égarent leur humilité et celle de leurs ouailles lorsqu’ils confondent l’autorité du Seigneur et la leur; plus subtilement encore, lorsqu’ils l’étayent par l’autorité de leur dé­nomination — fut-elle universelle — confondue avec celle du Christ. Lui, en tout cas, s’en indigne. Et son avertissement en a la mesure.

«Si ta main est pour toi une occasion de chute, coupe-la; mieux vaut pour toi entrer manchot dans la vie que d’avoir les deux mains et d’aller dans la géhenne... Si ton pied est pour toi une occasion de chu­te, arrache-le... Tout homme sera salé de feu. Le sel est une bonne chose, mais si le sel perd sa saveur, avec quoi l’assaisonnerez-vous? Ayez du sel en vous-mêmes, et soyez en paix les uns avec les autres»'.

Bref commentaire: main, pied, œil sont des organes de commu­nion et de communication, d’humble service et de persévérant sou­tien. Mais ils peuvent être aussi des organes d’opposition, de refus, de séparation, de prétentieux savoir, d’orgueilleuse autonomie. «Moi j’fais tout seul» dit le bambin déjà imbu de lui-même. La mutilation recommandée nous réordonne dans la dépendance des autres, donc du Seigneur. Elle met fin à cette suffisance personnelle et ecclésiale nous opposant à l’autre, souvent confondu avec sa dénomination.

Application immédiate: Devenu unipode, je ne peux en tout cas plus donner des coups de pieds au prochain! Et l’ordre de marcher dans l’humilité n’est possible que dans la connaissance de mon infir­mité et la reconnaissance du soutien des autres...

Mais pour autant ne faut-il pas, à cette école de l’humilité, nous tromper de maître et, subtilement, rendre à la chair ce que nous pen­sions lui ôter.

Il y a la prière connue de l’homme assuré d’être parvenu à la maî­trise des tentations: «O Dieu, ma satisfaction n’a d’égale que l’humi­lité à laquelle je suis parvenu... !»

Il y a cette tactique du diable illustrée par C.S. Lewis. Il fait dire à son interlocuteur, maître en «fausse» humilité: «Il faut cacher à ton

1/ Mc 9.43-51

112

élève la fin véritable de l’humilité. Qu’il ne l’envisage pas comme l’oubli du «moi», mais comme une opinion — défavorable bien en­tendu — sur son caractère et sur ses dons... Accrédite en lui l’idée que l’humilité consiste à essayer de croire que ses dons, en réalité, ont moins de valeur qu’il ne leur en attribue. Mais là n’est pas encore l’es­sentiel. La grande chose est de lui faire attacher de l’importance à une opinion, non parce qu’elle serait vraie, mais pour une autre raison; tu introduis ainsi un élément de duplicité et de bluff au cœur même de ce qui menace de devenir une vertu. Des milliers d’hommes ont été amenés, par cette méthode, à croire que l’humilité, pour une jolie femme par exemple, consiste à se croire laide, et pour un homme in­telligent, à être persuadé de sa bêtise. Comme ils essaient de prendre au sérieux ces absurdités manifestes, ils n’y parviennent jamais tout à fait et nous donnent l’occasion de maintenir leur esprit dans un cercle fermé, à la recherche de l’impossible...»’.

C.S. Lewis était lucide observateur. Sous couvert d’humilité, ces «absurdités» ont été, plus souvent qu’à leur tour, prônées, voire culti­vées dans la chrétienté. Elles habillent les Tartuffes, mais non les humbles.

En contrepartie - et il faut l’affirmer résolument - l’humilité est la richesse de tout ministère lorsqu’elle est vécue selon ce qu’en dit P. Charles2: «Sauvez-moi, mon Dieu de me gaspiller sottement; sauvez-moi de me ménager comme un avare et de restreindre mes dé­penses de vertu. Et pour que je puisse donner sans cesse au maxi­mum... soyez ma richesse et comblez mes déficits, et que votre puis­sance et votre inspiration passent subtilement en moi... Vous n’admettez pas qu’on soit moins généreux aujourd’hui qu’hier, et à la troisième veille moins qu’au crépuscule tombant. Vos exigences sont toujours identiques; je n’ai pas d’excuse quand je décide de vous aimer moins, de moins servir mes frères et de porter en défalcation de ma dette actuelle tout ce que je vous ai déjà payé... Je vous aime parce que vous ne tolérez pas que je diminue et parce que vous exigez que mon âme ne connaisse pas de déclin. »

1/ «Tactique du diable» Delachaux & Niestlé p. 68 et 130

2/ «La prière de toutes les heures» Desclée de Brouwer & Cie p. 343.

113

**Avoir le sens de l’humour**

Ce sens a une proche parenté avec l’humilité. Il en a les mêmes raci­nes... et la même fragilité: Il se perd vite... et, à notre connaissance, ne se réclame jamais au «Bureau des objets trouvés». Il est vrai que si l’humour égaré ou perdu était à chaque fois rapporté aux Offices communaux, il faudrait agrandir de tels locaux... et en faire de gran­des surfaces !

Il appartient à l’Eglise, à ses ministres en tout cas, d’aménager en leur vie et dans celle de leur communauté, une place de choix à ce sens profondément humain et divin. N’en déplaise aux gens imper­turbablement sérieux, Dieu ne manque pas d’humour et nous le fait savoir.

Certes, le terme même est formellement absent de toute Concor­dance biblique. Cependant, sa substance est présente en beaucoup de pages de l’Ecriture. Elle marque de sa chaude couleur tel dialogue en­tre Dieu et ses serviteurs. Elle apporte un rais de lumière dans des scè­nes par ailleurs solennelles.

Que de plages d’humour dans cette partition aux lignes dramati­ques et serrées qu’est l’histoire de Jonas.

Au terme des sentencieux propos des amis de Job, quel humour apaisant dans les questions de Dieu à son serviteur bousculé et juste­ment protestataire !1

Un rire discret accompagne la mise en scène de la rencontre de Da­vid et Saül dans la caverne d’En-Guédi2.

Ce même sourire entendu apparaît dans le propos des serviteurs s’adressant à leur maître Naaman, courroucé d’avoir à se tremper sept fois dans le Jourdain3.

Quel sens du comique dans le geste et les paroles d’Elisée amenant les Syriens aveuglés à Samarie et recommandant au roi d’Israël de leur offrir un banquet4.

Faut-il rappeler le rire de Dieu, dans le psaume 2? L’humour un peu acide des prophètes décrivant les idoles et ceux qui les fabriquent?

1/ Jb 38; 39; 40.1-9 2/ 1 S 24 3/ 2 R 5.13

4/ 2 R 6.18-22

114

Ou décriant les turpitudes des grands et de leurs «génisses», vautrés dans le plaisir alors que le peuple est opprimé?1

L’humour a les propriétés du sel. Il est décapant à la manière du li­vre des Proverbes, ou de celui de l’Ecclésiaste dont Alphonse Maillot dit avec raison que sans l’humour qui l’accompagne, ce message cor­rosif «ne passerait pas la rampe» 2.

Cet humour est-il absent des Evangiles? Le prétendre serait ignorer la vertu démystifiante des paraboles dont un aspect au moins, à cha­que fois, vise à dessiller les yeux des hommes et à leur révéler leurs il­lusions sur eux-mêmes, sur leur avoir et sur leur pouvoir. Le rire est un aspect du bon sens, et non le moindre.

Quand un humoriste déclare «heureux» l’homme qui sait rire de lui-même, et lui assure «qu’il n’a pas fini de se réjouir», il s’avère plus intelligent, plus sensible à la sagesse du Christ que nombre d’ensei­gnants qui la défigurent en la rendant aussi sérieuse qu’ennuyeuse.

A ses heures, Jésus a percé bien des baudruches par le trait acéré de ses interpellations ou de ses questions! Ainsi, celle adressée au riche parvenu: «Cette nuit même, ton âme te sera redemandée et ce que tu as amassé, à qui cela reviendra-t-il?»3 Aux pharisiens: «Vous net­toyez le dehors de la coupe et du plat, et votre intérieur est plein de ra­pine et de méchanceté. Insensés, Celui qui a fait le dehors n’a-t-il pas fait aussi le dedans?»4

Quelle ineptie est à dessein prêtée au serviteur paresseux qui, pour se justifier, reproche au maître de «moissonner là où il n’a pas semé et d’amasser là où il n’a pas vanné» !5

Quelle description mordante Jésus ne fait-il pas des docteurs de la loi gonflés d’importance et faussement dévots, «filtreurs de mouche­rons et avaleurs de chameaux»?6

Les disciples ont retenu ces leçons d’humour. Leur question au sanhédrin en est la pertinente démonstration. Devant l’interdiction qui leur est faite de parler au nom de Jésus, ils embarrassent leurs contradicteurs par ce trait d’esprit: «Jugez s’il est juste devant Dieu, de vous obéir plutôt qu’à Dieu; car nous ne pouvons pas ne pas par­ler de ce que nous avons vu et entendu »7.

1/ Es 40.18-20; Jr 10.3-5; Am 4; Ez 16. 2/ «La contestation» Cahiers du Réveil, Lyon 1971

3/ Le 12.20 4/ Le 11.39-40 5/ Mt 25.24

6/ Mt 23.24 7/ Ac 4.19-20

115

Paul fait de même lorsqu’il atteste devant le tribun romain la sotti­se de ses accusateurs et, à cette fin, entraîne ces derniers dans un dé­bat sur la résurrection, sachant d’avance le ridicule dont ils se couvri­ront publiquement \*.

L’apôtre Jacques a dit de l’Ecriture qu’elle était un miroir2. Tout ministre du Seigneur doit donc y retrouver son vrai visage, et à l’école du Christ, apprendre d’abord à sourire plutôt qu’à grimacer, à rire de lui-même et de bon cœur plutôt qu’à figer ses traits en un faciès doc­toral et pastoral aussi sérieux et tendu qu’un capot de voiture... ou un stère de fagots barbus !

En bonne théologie, on sait que la création déjà révèle certains traits du Créateur et ce que nous sommes à ses yeux. Il arrive qu’elle soit assombrie sous de noirs nuages, un peu triste aux jours de pluie et de brouillard. Mais la note dominante reste celle des jours éclairés, riants, ensoleillés. Celle aussi d’une fantaisie de formes et de couleurs qui apporte bonheur et contentement. Outre ses perspectives d’infini, la création offre nombre de contrastes, voire de contradictions. Elle nous rappelle notre prédestination, mais aussi les limites de nos peti­tes personnes, la mesure de nos faiblesses, l’imperfection et la fragilité de nos savoirs, de nos prévisions... seraient-elles seulement météorolo­giques! L’humour s’accorde fort bien avec ce sens du précaire, du re­latif, du limité, vraie mesure de ce que nous sommes... et de ce que nous savons et pouvons faire.

Tout cela parce que, par la nature déjà, Dieu voudrait que nous ap­préciions le sens de la mesure et ne perdions jamais celui de l’humour envers nous-même, envers la vie et ce qu’elle nous réserve. Parce que demain ne ressemble jamais entièrement à aujourd’hui. Quand la pluie nous surprend ou le froid nous gèle les pieds, nous sommes instruits que, sans nous vexer et encore moins nous fâcher, nous pouvons rece­voir de face, de biais ou par derrière, les vannes que nous envoie le pro­chain; et ne rien perdre non plus de notre chaude cordialité devant le souffle glacial de ses propos parfois agressifs ou malveillants, risquant de paralyser notre marche. Rien n’est plus réchauffant qu’un silence serein, attentif à ce que même un ennemi pourrait avoir à nous dire

1/ Ac 23.6-10 2/ Jq 1.24

116

L’humour, c’est aussi le sens de F à-propos. Il est écrit: «Joie pour un homme dans ses réparties. Un mot dit à propos, comme c’est bon. » ‘

Puisque de l’abondance du cœur la bouche parle, qu’en nos cœurs de chrétiens et de serviteurs l’humour soit!

**Doux**

Avouons qu’aujourd’hui, ce trait de la personne est à la fois peu re­cherché et peu attendu. Le monde dans lequel nous vivons sécrète en tout domaine une telle violence qu’on imagine mal la part que pour­rait y prendre la douceur. Il est significatif du reste que toute œuvre humaine se veut si possible d’acier ou de béton, mieux encore, de bé­ton armé. Et parce que cela pourrait ne pas suffire à assurer la protec­tion ou la solidité ou la durée espérées, on y ajoute du blindage, du barbelé, une chape garnie de tessons.

Au cœur de cette agressivité de l’existence et de la violence dans la­quelle elle nous entraîne, pouvons-nous vivre la douceur et la mani­fester?

Il faut d’abord nous entendre sur la vraie nature de la douceur. Car selon son sens commun, abusivement elle évoque ce qui est sucré, pour ne pas dire aussitôt mièvre. Sur cette lancée, les rebuffades qu’elle reçoit, en dépit ou à cause de ses bonnes intentions, l’amène tôt ou tard à choisir une autre tournure: l’aigre-doux!

Disons-le sans plus: ni la sucrerie, ni l’aigre-doux, et encore moins la mièvrerie ne sauraient tenir lieu de la douceur requise du chrétien. A preuve? Jésus a dit: «Prenez mon joug sur vous et recevez mes ins­tructions, car je suis doux et humble de cœur»2. Peut-on imaginer un Jésus mièvre ou douceâtre, pis encore, un Jésus aigre-doux?

E humilité, ici, accompagne la douceur. Par l’illustration que Jésus nous en donne, nous comprenons qu’elle est une force d’une puissan­ce exceptionnelle puisqu’elle ignore la violence, s’y oppose même vic­torieusement. De fait, sous le joug de Jésus-Christ, dans la soumis­sion consentie à son autorité, cette douceur est plus forte que toutes les autres forces conjuguées. En voulez-vous une preuve? Il y a des

1/ Pr 15.23 2/ Mt 11.29

117

paroles fortes, convaincantes, bouleversantes par leurs conséquences. Quand, par exemple, Jésus dit: «Lazare, sors»1 et qu’à l’instant la mort lâche prise, la puissance de sa parole est évidente. Cet accom­plissement, certes extraordinaire, confirme une parole prononcée d’une voix forte. Or, il est de nombreuses circonstances où la douceur de la parole ajoute à cette puissance d’action.

De quel haut-fait Moïse fut-il à la fois le témoin mais aussi l’instru­ment? Eh bien! certaines traductions disent de lui: «Moïse était un homme doux (Segond traduit «patient») plus qu’aucun homme sur la face de la terre. »2 Une voix aux intonations pleines de tendresse et d’affection contenue remit Elie en chemin, à l’heure de son profond découragement: «Il y eut un murmure doux et léger. Et une voix se fit entendre: Que fais-tu ici, Elie?»3

Quelle action plus puissante et durable que la parole des Psaumes. Au travers des siècles n’a-t-elle pas consolé, fortifié, éclairé, réjoui, jusque dans les circonstances les plus adverses, des milliers et des mil­liers d’hommes et de femmes. Le roi David était leur auteur. Voici comment il se présente à nous:

«Parole de David, fils d’Isaï,

Parole de l’homme haut placé,

de l’oint du Dieu de Jacob,

du doux chantre d’Israël.» (2 S 23.1).

Cette douceur-là n’a-t-elle pas accompli de plus grands exploits que toute la violence guerrière à laquelle David fut mêlé? Nul étonne­ment si elle est souhaitée dans les propos, le comportement, les inter­ventions du serviteur de Dieu. Parce qu’elle est un des fruits de l’Es- prit, elle est rappelée souvent par l’enseignement apostolique.

«Marchez d’une manière digne de la vocation qui vous a été adressée, en toute humilité et douceur....» (Ep 4.2).

«Que votre douceur soit connue de tous les hommes....» (Ph 4.5).

«Comme des élus de Dieu, revêtez-vous... d’humilité, de douceur, de patience...» (Col 3.12).

1/ Jn 11.43 2/ Nb 12.3 3/ 1 R 19.13-14

118

«Toi, homme de Dieu, recherche... la patience, la douceur....» (1 Tm 6.11).

«Le serviteur du Seigneur... doit être doué de patience; il doit redresser avec dou­ceur les adversaires....»'(2 Tm 2.25).

«Reprends, censure, exhorte, avec toute douceur et en instruisant....» (2 Tm 4.2).

«Rappelle-leur d’être... pleins de douceur envers tous les hommes....» (Tt 3.2).

«Soyez toujours prêts à vous défendre, avec douceur et respect, devant quicon­que....» (1 P 3.15).

Soulignons qu’une promesse est faite à l’homme doux: «La dou­ceur des lèvres augmente le savoir»\*. Comme le glaive de la Parole, elle est à double tranchant. Celui qui parle et celui qui écoute voient grandir leurs connaissances.

Il faut dire enfin que la douceur de la parole peut confiner parfois au silence ou au simple regard. Dans la cour de Caïphe, après le triple reniement, le regard du Christ, lourd de douceur et de silence, boule­versa Pierre et le conduisit à la repentance2.

**Un modèle**

Ne vous étonnez pas que nous fassions de ce douzième trait la piè­ce maîtresse de cet ensemble propre à charpenter le caractère de tout homme de Dieu, du serviteur plus que tout autre.

L’importance que nous lui attribuons est intentionnelle. Imaginez donc qu’un ancien ou un pasteur, dans sa recherche de la sanctifica­tion, ait grandi jusqu’à laisser paraître en sa stature intérieure les onze aspects mis en lumière dans les pages précédentes. Quelle tentation serait alors constamment à fleur de son esprit? L’éminence de sa per­sonnalité risquerait de l’élever au-dessus de ses frères. Cette domina­tion, même involontaire, telle la mouche morte de l’Ecclésiaste, ferait fermenter l’huile du parfumeur; ce grain de folie «l’emporterait sur la sagesse et sur la gloire.»3

Laissons au Seigneur l’autorité qu’il a reçue et qu’il exerce dans l’Eglise. Nous ne sommes jamais appelés à être «les seigneurs» de nos communautés. Par contre, nous sommes ouvertement conviés à être des modèles et à refléter chacun des traits de caractères évoqués

1/ Pr 16.21 2/ Le 22.61 3/ Ec 10.1

119

ci-dessus. Et pour cela, il faut être à côté des autres, avec les autres, au milieu des autres, à la hauteur du plus petit d’entre les autres. Jamais au-dessus. Jamais écrasant. Jamais bousculant. Jamais éblouissant. Jamais humiliant. Jamais décourageant.

Charité et compassion sont assurément les deux qualités attendues de ces modèles. Car Dieu est amour. La compassion est sa démarche première quand il veut convaincre de cet amour l’homme pécheur.

Etre modèle, ce n’est pas imiter le Seigneur (nous en serions bien in­capables). C’est, à son école, laisser son Esprit nous animer et ainsi rendre effective notre volonté d’aimer et de compatir. Sans en connaî­tre la référence, j’ai retenu une parole de Watchmann Nee: «La grâce de Dieu, c’est qu’il accomplit lui-même par la force de son amour ce que je ne puis accomplir moi-même par la force de ma volonté».

Encore faut-il admettre que même sous l’inspiration de l’Esprit, cet amour compatissant ne connaît pas toujours une application faci­le. La banalisation de la charité est telle, aujourd’hui, qu’on est par­fois en droit de se demander si l’on s’en réclame afin de permettre au méchant, non pas de se repentir, mais de rester fidèle à lui-même! Notre compassion entendue comme une compréhension de sa situa­tion ou de son état, un refus de porter un quelconque jugement, finis­sent par tolérer le mal et l’endurcissement de ceux qui le commettent.

Devant notre quête d’une charité et d’une compassion «modèle», il faut nous souvenir de la page éclairante et convaincante écrite par l’apôtre Paul. En voici quelques lignes:

«Connaissant la crainte du Seigneur, nous cherchons à convaincre les hommes... L’amour du Christ nous presse parce que nous estimons que si un seul est mort pour tous, tous sont donc morts et qu’il est mort pour tous afin que ceux qui existent ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour celui qui est mort pour eux... Aussi, dès maintenant, nous ne connaissons personne selon la chair... Si quelqu’un est en Christ, il est une nouvelle créature... N’imputant point aux hommes leurs offenses, Dieu a mis en nous la parole de réconciliation. Nous faisons donc fonction d’am­bassadeurs pour Christ comme si Dieu exhortait par nous. Nous vous en supplions au nom du Christ: Soyez réconciliés avec Dieu» (2 Co 5.11-21).

Il est significatif que cette vive charité pousse l’apôtre à rappeler *la crainte* que nous devons garder devant le Seigneur. Elle a pour seul

120

motif la sainteté de Dieu que risque précisément d’effacer, pour le moins de voiler en partie, une notion *humaine* de la charité. Depuis Golgotha, nous savons le pouvoir de corruption et de destruction, et l’étendue du mal. L’horreur que Dieu en éprouve est à la mesure de son amour pour toute la création et toutes les créatures.

Cela explicite la détermination de Paul — elle doit devenir la nôtre - de ne plus s’arrêter à une considération charnelle de la réalité. Car c’est une vue charnelle des hommes et des situations qui, souvent à no­tre insu, nous rend charitables et compatissants de la mauvaise maniè­re. Non pas que nous devions devenir intolérants. Mais la patience et la persévérance à garder dans nos rapports avec autrui ne sauraient ja­mais être confondues avec un acquiescement — même silencieux — devant le mal que les gens commettent ou se font à eux-mêmes.

De toutes manières, nos interventions restent limitées, parce que nous ne sommes que des hommes et parce que notre liberté s’arrête là où commence celle d’autrui... Cependant l’Evangile nous rend atten­tifs au fait qu’il y a une heure de Dieu dans la vie de tout être. Jésus en tenait compte. L’apôtre également1. Etre modèle, c’est être animé de cette charité et de cette compassion qui s’emploient à nous tenir proches de chacun, à saisir les occasions «comme si Dieu exhortait par nous»2 et, au moment favorable perçu dans la communion de l’Esprit, à nous faire «suppliants», parce qu’à garder le silence nous manquerions à notre responsabilité d’ambassadeurs et de réconcilia­teurs. Mais peut aussi survenir l’heure décisive où, par réelle compas­sion, comme l’enseigne le Christ et comme l’ont pratiqué Paul et Barnabas, nous ayons à «secouer la poussière de nos pieds»3, ce qui n’est jamais un geste de mépris mais demeure le dernier recours pos­sible auprès de ceux qui se réclameraient de notre compréhension charitable pour s’aveugler eux-mêmes et se perdre.

Les hommes ne doivent pas être les seuls bénéficiaires de notre atti­tude modèle. La communauté ecclésiale, elle aussi, doit en recevoir du bien. Si nous nous souvenons de la parole biblique comparant la fa­mille ou le peuple de l’Eglise à «un plant» même «vigoureux»4, il faut admettre que là encore, et trop souvent, sous prétexte de charité

1/ Mt 9.2; Ac 14.9 2/ 2 Co 5.20 3/ Mc 6.11; Ac 13.51; 18.6

4/ Jr 2.21; Ps 144.12

121

et de compassion, on laisse se développer et se perpétuer dans l’Egli- se, des comportements, des traditions, voire des œuvres nées lors d’une heureuse occasion, mais qu’un sécateur autorisé aurait dû, par la suite, rabattre sinon émonder. C’est par fausse charité et par fausse compassion que se maintiennent communautairement des attitudes et s’installent des traditions qui n’ont plus qu’un lointain rapport avec la volonté de Dieu ou même n’en sont plus que la caricature

Etre un modèle de charité et de compassion. Cette redoutable vo­cation et cette responsabilité sont-elles vraiment à notre mesure?

Ici encore, Dieu a prévu, et, en nous l’ordonnant, a pourvu. En nous donnant:

«Celui qui est au milieu de nous et dans le monde entier... Celui qui est l’image du Dieu invisible... Celui par qui et pour qui tout est créé... Celui qui est avant toutes choses et en qui toutes choses subsistent» (Col 1.6, 15-17).

A cause de Lui, mais à cause de Lui seulement, Paul peut déclarer: «Nous avons voulu vous donner en nous-mêmes un modèle à imi­ter»1.

Il peut écrire à Timothée: «Sois un modèle pour les fidèles, en pa­role, en conduite, en charité, en foi, en pureté»2.

Et Pierre peut dire aux anciens: «Paissez le troupeau de Dieu qui est sous votre garde... en étant les modèles du troupeau.»3

Ses qualifications

Sous ses douze aspects, cette description de l’homme de Dieu selon F Ecriture est impressionnante et, à la limite, décourageante. Quel ser­viteur, en effet, oserait même envisager d’atteindre à cette mesure? Est-il nécessaire de le redire? Elle est celle du Seigneur. Or, lui nous offre d’en équiper notre personne et notre ministère. Encore faut-il que nous prêtions une attention persévérante aux trois dispositions rendant effectives les aptitudes dont il veut nous revêtir.

1/ 2 Th 3.9 2/ 1 Tm 4.12 3/ 1 P 5.3

122

**Etre un homme de prière**

1. On rapporte un mot de Luther dont il faut retenir la valeur cer­taine. Il aurait dit: «Plus j’ai de travail, plus je prie». Intelligents pro­pos, de sens éclairé et de résultat concluant. L’activisme est le piège numéro un de tout serviteur zélé. Comment choisir entre toutes les possibilités quotidiennes et immédiatement à notre portée? La prière, expression d’une communion dans l’Esprit, permet au serviteur de rencontrer le Seigneur et de recevoir de lui précisions, ordres d’action, force et qualifications pour mener à bien sa tâche.

Quand le travail se fait abondant et pressant, quand la tentation se­rait de faire vite mais superficiellement, la prière requérant la pensée et les directives du Seigneur conduit à un labeur efficace qui «frappe mais non comme battant l’air»\*.

1. Il y a la prière contemplative dont Paul souligne l’effet sancti­fiant: «Nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur l’Esprit»2. N’est-ce pas dans cette perspective que Jésus se retirait à l’écart pour prier?3
2. Par une parole significative, Samuel a fait connaître son testa­ment spirituel d’homme de Dieu: «Loin de moi de pécher contre F Etemel, de cesser de prier pour vous.»4 L’Evangile confirme cette puissance d’action de la prière par l’événement arrivé lors du baptê­me du Christ: «Pendant qu’il priait, le ciel s’ouvrit»5. Tout gradé en théologie se souviendra aussi de ce commentaire de Jean-Baptiste: «Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel»6. La fumure et le labour des études restent science vaine s’ils ne s’accom­pagnent pas de cet ensemencement d’En-haut rendu possible par la prière d’intercession: «Vous me prierez et je vous exaucerai»7.
3. Quand le onzième chapitre des Hébreux rappelle les noms et les hauts-faits de nos ancêtres dans la foi, Abel vient en tête. Si cela tient à son rang dans le déroulement de l’histoire du salut, cela tient égale­ment à cet aspect capital de son témoignage: son offrande «plus excel­lente que celle de Caïn fut agréée de Dieu»8. Cette offrande, en effet,

1/ 1 Co 9.26

4/ 1 S 12.23

7/ Es 58.9; Jr 29.12

2/ 2 Co 3.18

5/ Le 3.21

8/ He 11.4

3/ Mc 6.46

6/ Jn 3.27

123

le distingue de son frère. Elle manifeste sa foi alors que celle de Caïn signe son incrédulité. Elle établit que sur le terrain de ce que nous sommes par nature, il n’y a nulle communion possible entre Dieu et nous, en dépit des Caïn qui, par le travail de leurs mains, pensent ga­gner la faveur de Dieu. Le sacrifice offert par Abel manifestait la grâ­ce dont il vivait et dont nous vivons aussi. Un autre, l’agneau, le Christ, en paie le prix. Ce qui fera dire à l’auteur de l’épître aux Hé­breux: «Par le Christ, offrons sans cesse à Dieu un sacrifice de louange... des lèvres qui confessent son nom»1. Cela explique aussi ce geste étonnant dans la vie d’Abraham: A chaque étape de son pèleri­nage dans l’obéissance à Dieu, il bâtissait un autel2. Là même où il ne faisait que passer, il laissait cette trace visible.

Telle une louange à Dieu, elle était le signe de sa communion re­nouvelée :

*Je passe, Seigneur, mais tu demeures et je te rends grâce de ce que moi, pécheur, je subsiste à cause de ta fidélité.*

Telle une action de grâce, elle était le signe de sa certitude:

*Là où je suis, Seigneur, tout t’appartient. Même sans rien à moi, même dépouillé de tout, ici je suis chez toi. A l’avance et par la foi, je te bénis de ce qu’un jour, selon ta promesse, je serai propriétaire de ce lieu et de cette vie où je fus étranger.*

Tel un cantique spirituel à l’honneur de Dieu, elle laissait sur place, même après le départ d’Abraham, ce témoignage dont les échos étaient répétés bien au-delà de l’endroit où il s’était manifesté.

Ainsi peut-on entendre l’exhortation apostolique: «Priez sans ces­se. Rendez grâces en toutes choses, car c’est à votre égard la volonté de Dieu en Jésus-Christ»3.

1. Il est une remarque qui touche parfois au sarcasme, en rapport précisément avec cette incessante louange que Dieu attend de son Eglise:

*- Votre Dieu a-t-il tellement besoin d’être encensé qu’il exige de vous cette incessante proclamation de ce qu'il est, de ce qu'il fait et de ce*

1/ He 13.15 2/ Gn 12.7,9; 13.4-8 3/ 1 Th 5.17-18

124

*qu’il prépare... ? A-t-il besoin de soigner sa popularité, de se mettre en vedette pour que, de cette manière, nuit et jour, sur la terre, il cherche des adorateurs?*

A la décharge de ces moqueurs, disons que l’embarras de beaucoup de chrétiens devant de tels sarcasmes traduit d’abord une ignorance, pardonnable chez les incrédules, étonnante chez les croyants. Que la louange, expression de notre amour et de notre gratitude, réjouisse le Seigneur, cela se comprend sans autre explication. Mais une célébra­tion à la louange de Dieu vise d’autres fins. Aucun serviteur convena­blement instruit ne saurait les ignorer et les perdre de vue. Tout minis­tère fidèle se heurte à des droits, à des positions et à des prétentions que Satan, usurpateur, prétend maintenir à tout prix. C’est pourquoi, Paul écrivant aux Ephésiens, entre autres appellations, désigne l’Eglise comme une armée au combat. Ce n’est pas aux hommes qu’elle en a puisqu’ils sont tous, même ses pires ennemis, au nombre de ceux qu’elle doit aimer. Ce sont les Puissances angéliques hostiles qu’elle doit affronter victorieusement. Et les armes nécessaires à cette guerre- là sont à la hauteur et à la mesure de l’Adversaire à mettre en échec1.

Si Jéricho s’effondre alors que, pour la septième fois et depuis sept jours, le peuple chantant en fait le tour, c’est que cette louange de Dieu reconnu comme le seul Souverain détrône l’Adversaire et réta­blit sur cette terre les droits du Seigneur2.

Jésus a dit: «Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l’avez reçu et vous le verrez s’accomplir»3. Cette assurance était déjà celle des croyants de l’Ancienne alliance qui en firent constam­ment l’expérience. Pour exemples: Moïse dans son combat contre Pharaon;4 Josaphat dans sa résistance à la multitude des fils d’Amon et de Moab;5 Esdras dans sa marche périlleuse le ramenant de Baby- lone à Jérusalem;6 Daniel dans son témoignage de déporté à la cour de Nébucadnetsar, puis d’homme politique sous les règnes de Darius et de Cyrus7.

Ce même combat victorieux, l’Eglise naissante l’a connu8. Plus que jamais, il demeure le sien dans un monde où l’Antichrist et les

1/ Ep 6.10-17

4/ Ex 14.14

7/ Dn 1.10, 17; 6.22, 28.

2/ Jos6.20

5/ 2 Ch 20.20-25

8/ Ac 4.23-31

3/ Mc 11.24

6/ Esd 8.31

125

deux bêtes de l’Apocalypse, émissaires des Dominations et Princi­pautés célestes, savent que leur temps est court. Elles refusent de re­connaître la défaite irrémédiable qu’elles ont subie à la croix1. Dans ce contexte-là, tout chrétien, à plus forte raison tout ministre de l’Evangile est un homme de prière.

**Etre un homme de la Bible**

L’expression pourrait me faire suspecter de je ne sais quelle biblio- lâtrie. Cela n’est pas pour m’effrayer. Ceux pour lesquels j’écris sa­vent que je n’adore pas «le livre», mais le Dieu, Père, Fils et Saint- Esprit qu’il fait connaître. Cependant, par la Bible, Dieu révèle le sens de l’histoire, de la sagesse, de la prophétie, des instructions, des com­mandements, des promesses, des consolations, des jugements, en bref, de toute la vie passée, présente et éternelle à laquelle il prédestine tout homme en Christ2.

Sans scrupule et sans accommodement, je confesse donc, avec l’Eglise fidèle, que toute l’Ecriture est divinement inspirée; et je préci­se d’emblée que si l’Ecriture est «utile pour enseigner, pour convain­cre, pour corriger, pour instruire dans la justice», c’est en particulier afin que l’homme de Dieu soit «accompli et propre à toute bonne œuvre»3.

Il y a donc un rapport direct et nécessaire entre la Parole de l’Ecri­ture et le serviteur, quel que soit son titre ou son ministère.

Dans les remarques qui suivent, fidèle à mon dessein d’enseigner une théologie *pratique,* je limite mon propos à quelques aspects ma­jeurs de cette conjonction Parole - serviteur.

**Né de la Parole**

Qu’il me soit permis d’apporter un témoignage personnel.

J’avais entre 15 et 16 ans à l’heure de ma vocation pastorale. Elle me surprit, moi le premier. Au niveau d’une préparation à ma vie d’homme, mes parents avaient prévu beaucoup de possibilités, sauf celle d’une formation universitaire et ecclésiastique. La conviction d’un appel l’emporta sur toute autre considération et motiva l’effort

1/ Ep 3.10; Col 2.15 2/ Ep 1.3-14 3/ 2 Tm 3.16

126

intellectuel que signifiait, pour un garçon ayant achevé sa scolarité à l’Ecole primaire supérieure, l’accès au baccalauréat ès lettres, puis à la Faculté préparant à la licence en théologie. A la veille de ma vingt- cinquième année, j’étais agrégé au corps pastoral de l’Eglise évangéli­que réformée du canton de Vaud et consacré, le 4 novembre 1939, pasteur de cette Eglise.

J’avais été médiocre étudiant, décevant même pour ceux qui m’ins­truisaient. L’enseignement mettait l’accent sur une vaste connaissan­ce à acquérir en histoire de l’Eglise, en histoire du canon de l’Ecriture, en histoire des dogmes, en histoire de la philosophie. L’exégèse était sérieuse, savante; je l’avoue, desséchante. Elle m’apprenait à analyser un texte, à le disséquer, à en supputer le sens possible selon le mode rationnel appelé aujourd’hui historico-critique. Quant à la dogmati­que, elle était surtout comparative, visait à nous instruire d’un *credo* accordé à l’Ecriture selon les normes d’une saine intelligence. Elle y perdit beaucoup de certitudes tenues pour subjectives. Elles l’étaient évidemment, faute d’un autre enseignement. La seule chose qui resta intacte fut ma conviction inébranlable d’une vocation au ministère.

Qui étonnerai-je si je dis qu’après six ans de pastorat, heureux et sérieux sous beaucoup d’aspects, je m’acheminais vers une crise grandissante, liée à des questions fondamentales qui ne toléraient plus de rester sans réponse.

Le dialogue avec moi-même ne me laissait guère de répit :

- Tu ne vis pas ce que tu prêches. Tu l’exposes avec la conviction que Dieu existe. Tu crois que Jésus est paru dans ce monde et que son en­seignement est la vérité à nulle autre pareille. Tu l’annonces et la tiens toi-même pour vraie. Mais en dépit de tes efforts et de tes résolutions, de tes prières ou même de tes supplications, ta religion reste au niveau d’un idéal contesté par tes contradictions de fait ou de raison. Tu es pasteur, idéaliste et pharisien...

- En dépit de ton zèle à rencontrer les gens, à les exhorter, à devenir ce que Dieu voudrait qu’ils soient - aimants, fraternels, pacifiques, honnêtes, vertueux, compatissants, généreux, priants, et j’en passe - qui parmi eux manifeste un redressement dans sa vie personnelle,

127

dans ses relations avec autrui? Toi qui expliques et démontres ce que Dieu dit et ce que Dieu veut, es-tu toi-même différent de ce que tu as toujours été? Tu as un titre, une responsabilité. Tu l’honores de ton mieux: mais, au vu de cette part donnée à l’exhortation, qu’as-tu de plus qu’un fonctionnaire ecclésiastique préposé aux baptêmes, aux mariages et aux enterrements, préposé au secours des pauvres, des malades et des affligés?

A ton tour tu fais de l’exégèse et de la dogmatique, de l’histoire, de la catéchèse, de la morale et de l’homilétique. Es-tu plus original que tes professeurs? Plus édifiant? Barth est à l’honneur. Il réfute Brun- ner. Tu découvres Godet. Pour un peu, tu te passionnerais enfin pour la théologie. Mais les idées de Barth, de Godet, de Leenhardt, de Le­maître, même remâchées au niveau des paroissiens et renouvelantes pour toi, le sont-elles pour eux? Elles modifient la présentation, par­fois le contenu du message. Ceux qui écoutent sont-ils plus fervents? Viennent-ils plus nombreux? Es-tu là pour qu’ils te trouvent intéres­sant, original, documenté, en apparence savant, informé, riche de ci­tations? Tu es faiseur de discours ou de sermons adaptés à toutes les situations. Tu fais beaucoup de visites et tu cherches à engager le dia­logue. A certaines heures te voilà contestateur de la majorité silen­cieuse qui, sous des dehors agréables, reste figée en son inamovible condition: l’indifférence. Pour un peu, tu t’irriterais à leur sujet. Ne pensent-ils pas, sans l’exprimer:

- Ce que tu dis ne fait de mal à personne. Tant mieux pour ceux à qui cela fait du bien. Continue. N’es-tu pas payé pour cela?

De quoi te fermer la bouche ! A moins que cela contribue à te ren­dre intolérant, ou amer, ou résigné.

Pire ! Tu en prends ton parti sous le prétexte fallacieux que tu es là, non pour récolter, mais pour semer. Mais sèmes-tu vraiment? Tu l’admets sans en être assuré. Et malgré toi, la paroisse se restreint à une minorité. Le risque de juger ne te fait pas conclure que la majori­té indifférente est incrédule. Tu continues la route avec tous, c’est-à- dire avec une église invisible, dont un reste est présent au culte, parfois à des réunions en semaine.

128

Il faut racheter le temps. Tu t’intéresses à ce qui est à ta portée: la théologie, la musique, la littérature, les projections lumineuses, le jar­din du presbytère, les «commissions» dans lesquelles l’Eglise te con­fie des tâches. Tu finis même par être un homme très occupé.

- Quand tu lis ta Bible, une certitude grandissante s’impose à toi. Ce que ton intelligence connaît, comprend, explique, tu le crois; mais sans certitude réelle. Le Christ est-il avec toi tous les jours, vraiment? Le connais-tu comme Paul le connaissait? Quels signes, quels mira­cles «confirment» ce que tu prêches?\*

«Celui qui est en Christ est une nouvelle créature»2. Pourrais-tu en témoigner?

«Repentez-vous, vous recevrez le don du Saint-Esprit... Avez-vous reçu le Saint-Esprit quand vous avez cru?»3 Quand les disciples par­laient de cela, ils avaient vécu un événement. Et pas les disciples seule­ment. Sur ton chemin, des hommes, des femmes, rencontrés provi­dentiellement, témoignent, professent que le Christ les a interpellés, qu’ils ont reçu son Saint-Esprit. Ils vivent une tout autre foi que la tienne. L’amour, la joie, la paix les habitent. Cela s’entend. Cela se voit. Cela s’éprouve à leur contact ou dans leur Eglise. Cesse donc de te le cacher à toi-même et aux autres: il te manque l’essentiel.

\* \* \*

J’ai donc crié à Dieu, avec l’aveu implicite qu’en aucun cas je ne continuerais sur ce chemin de doute, de tiédeur, et de stérilité.

Il entendit.

Par des femmes et des hommes de Dieu, par l’un d’eux particuliè­rement, je saisis qu’il me fallait comme Nicodème «naître de nou­veau... naître d’En-haut»4.

Dans la repentance et dans la foi, je laissai le Christ me dépouiller de mon vieil homme et me revêtir de l’homme nouveau que Dieu m’appelait à devenir.

Parmi beaucoup d’autres, deux textes jouèrent un rôle décisif du­rant les heures et les jours inoubliables de cette révolution intérieure.

1/ Mc 16.20 2/ 2 Co 5.17 3/ Ac 2.38; 192

4/ Jn 3.3

129

Dans mon profond désarroi, j’adressai au Seigneur une question pré­cise: «Si tu m’as appelé au ministère, pourquoi ai-je à vivre cette fail­lite intérieure?»

Une parole me fut révélée: «Celui qui est descendu, c’est le même que celui qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses. Il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autre comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints en vue du ministère et de l’édification du corps de Christ, jusqu’à ce que nous soyons tous parvenus à l’unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu... Voi­ci donc ce que je dis et ce que je déclare devant le Seigneur, c’est que vous ne devez plus marcher comme des païens qui marchent dans la vanité de leurs pensées. Ils ont l’intelligence obscurcie, ils sont étran­gers à la vie de Dieu, à cause de l’ignorance qui est en eux, à cause de l’endurcissement de leur cœur... Mais vous, ce n’est pas ainsi que vous avez appris Christ, si du moins vous l’avez entendu, et si, conformé­ment à la vérité qui est en Jésus, c’est en lui que vous avez été instruits à vous dépouiller, eu égard à votre vie passée, du vieil homme qui se corrompt par les convoitises trompeuses, à être renouvelés dans l’es­prit de votre intelligence, et à revêtir l’homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté que produit la vérité»1.

Jusqu’ici j’avais fait de l’Ecriture une parole à étudier, à analyser, de manière à en tirer les éléments que je pouvais raisonnablement re­tenir comme valables.

Pour la première fois de ma vie, cette parole me parvenait comme une parole que Dieu m’adressait directement. En l’écoutant, j’écou­tais Dieu lui-même. J’étais en sa présence. En réponse à ma question, avec autorité et avec clarté, il confirmait ma vocation au ministère, il me révélait ce que j’étais à ses yeux: «un païen à l’intelligence obscur­cie, marchant selon la vanité de ses propres pensées, étranger à la vie de Dieu... par ignorance et endurcissement». Mais, dans ce même moment, il me révélait avec compassion ce qu’il ferait de moi si, l’ayant entendu... je me dépouillais..., je le laissais me régénérer dans l’esprit de mon intelligence, puis me revêtir.

1/ Ep 4.11-12, 17-24

130

- Oui, Seigneur, je le veux!

A cet instant même, saisi par l’Esprit, je prononçai la parole même du Seigneur: «Père, je remets mon esprit entre tes mains...»1.

Je connus aussitôt le sens profond de cette parole du crucifié: je mourrais avec Christ; par lui j’étais engendré à une vie nouvelle, la vie même du Ressuscité. Je n’étais plus seulement une créature de Dieu; j’étais son enfant. Le Saint-Esprit qui me visitait et me remplissait rendait témoignage à mon esprit que j’étais enfant de Dieu. J’étais en Christ une nouvelle créature.

Rien n’avait changé. J’étais toujours moi-même, mais tout avait changé. Tout mon cheminement passé, toutes mes erreurs, tous mes égarements, toute cette crise spirituelle, tout cela reconnu et confessé était assumé par le Christ mon Sauveur. J’étais un homme grâcié, pardonné, régénéré, marchant en nouveauté de vie. Ma faillite avait été rachetée par le Seigneur. En vérité, sa Parole m’avait fait naître de nouveau. Toute ma personne, avec son originalité naturelle, était ap­pelée dorénavant à se laisser dépouiller de la chair qui l’asservissait et à revêtir l’être nouveau constitué à partir du Christ. Il est le cep, je de­venais le sarment. Il est l’arbre de vie. De fleur mortelle, je devenais fruit animé de vie.

**Nourri de la Parole**

Comme un enfant qui vient de naître - on pourrait dire aussi dès l’instant de son engendrement - le nouveau-né est déjà ce qu’il sera. Etre né de la Parole du Seigneur, c’est être assuré «que nous parvien­drons à l’état d’hommes faits, à la mesure parfaite de la stature du Christ»2. Si nous le voulons! Certes, Christ nous affranchit. La liber­té est réellement notre nouvelle condition. L’Esprit qui nous anime et nous fait aimer le Seigneur crée en nous des besoins nouveaux. Le plus probant est la faim et la soif de la Parole. Cependant, la vie dans l’Esprit saint fait de nous des responsables et non des robots. Dieu ne nous donne pas le sein. «Si quelqu’un a soif, qu’il vienne et qu’il boi­ve...3 L’homme ne vit pas de pain seulement mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu»4.

1/ Le 23.46 2/ Ep 4.13 3/ Jn 7.37

4/ Mt 4.4

131

Ma responsabilité d’homme né de nouveau, c’est de m’alimenter de la Parole du Seigneur. Non pas d’abord pour en faire des sermons. Non pas pour conforter ma théologie. Pour me nourrir tout simple­ment. Et Pierre l’a dit avec un rare bonheur:

«Ayant purifié vos âmes en obéissant à la vérité pour avoir un amour fraternel sin­cère, aimez-vous ardemment les uns les autres, de tout votre cœur, puisque vous avez été régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incor­ruptible, par la parole vivante et permanente de Dieu.

Car toute chair est comme l’herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l’herbe. L’herbe sèche, et la fleur tombe; mais la parole du Seigneur demeure éternellement Et cette parole est celle qui vous a été annoncée par l’Evangile.

Rejetant donc toute malice et toute ruse, la dissimulation, l’envie, et toute médisance, désirez, comme des enfants nouveaux-nés, le lait spirituel et pur afin que par lui vous croissiez pour le salut, si vous avez goûté que le Seigneur est bon» (1 P 1.22 - 2.3).

Cette parole qui engendre par l’Esprit fait également croître. Elle développe en nous une intelligence nouvelle. Par l’Ecriture, nous rece­vons connaissance du dessein de Dieu, pour le temps présent et la vie à venir.

Quand l’apôtre dit de la Parole qu’elle édifie, cela concerne F Egli­se dans son ensemble, également ceux qui la constituent, et parmi eux les serviteurs d’abord.

A l’heure de notre conversion, nous sommes comme une pierre ex­traite de la carrière. Dieu s’emploie dès lors à nous tailler, à nous po­lir, à nous éduquer, à nous corriger, à développer notre personnalité, à enrichir notre connaissance. Sous le magistère de l’Esprit, la Parole régit une croissance harmonieuse, façonne notre caractère de disciple au jugement exercé et veille à notre maturité «d’hommes faits». Si cette exigence conditionne la vie de tout chrétien, à combien plus for­te raison concerne-t-elle tous ceux qui répondent à une vocation de service. Pour exemple:

*Josué:* «Je serai avec toi comme j’ai été avec Moïse... Que ce livre de la loi ne s’éloi­gne point de ta bouche; médite-le jour et nuit pour agir fidèlement selon tout ce qui y est écrit. C’est alors que tu réussiras...» (Jos 1.8).

132

*Esaïe:* «Ecoutez-moi et vous mangerez ce qui est bon. Ecoutez et votre âme vivra.» (Es 55.3).

*Ezéchiel:* «Il me dit: Fils de l’homme, mange ce rouleau... nourris ton ventre et rem­plis tes entrailles de ce rouleau que je te donne....» (Ez 3.1-3).

N’est-ce pas Jésus lui-même qui nous dit:

«Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m’a envoyé et d’accomplir son œuvre.» (Jn 4.34).

**Docteur de la Parole**

Il suffit d’évoquer quelques-unes des illustrations que F Ecriture nous propose à l’appui d’une présentation d’elle-même pour que soit soulignée son importance.

«Ta Parole est une **lampe** à mes pieds, une **lumière** sur mon sen­tier.»1 «La **semence,** c’est la Parole de Dieu»2. Là où elle communi­que la vie, elle pourvoit à la subsistance et à la croissance de l’homme régénéré. Elle devient pour lui **lait, pain, nourriture solide.**

Dans la bouche du prophète, elle devient feu purificateur, réchauf­fant et éclairant3.

Elle est aussi **marteau** capable de briser tout ce qui résisterait à son action4.

Elle est **miroir** révélateur de ce que nous sommes en vérité, révéla­teur de ce qu’il plaît à Dieu de nous faire connaître5.

Elle est **onguent** apportant la guérison6.

Elle est l’épée qui fait reculer F Ennemi et en triomphe finalement7.

Chacune de ces illustrations rappelle le rôle important de la Parole dans les différents aspects de notre vie personnelle, relationnelle, communautaire.

C’est la prédication de la Parole qui amène tout homme à la con­naissance de Dieu et de sa prédestination. C’est elle encore qui l’ap­pelle à la repentance et à la foi.

Il n’est pas inutile de le préciser: Dieu requiert tout notre entende­ment mais nous en dit les limites et les faiblesses. Nos facultés de

1/ Ps 119.105 2/ Le 8.11 3/ Dt 33,2; Jr 5.14; 20.9

4/ Jr 23.29 5/ Jq 1.24; Jn 16.13-14 6/ Ps 107.20

7/ Mt 4.10; Ep 6.17

133

perception spirituelle ont été abîmées par le péché. La raison ne re­trouve donc son rôle éminent qu’éclairée par la Parole sous le souffle de l’Esprit. Une foi aveugle serait une pauvre foi. Convictions et cer­titudes de la foi ne négligent pas l’accord de la raison mais sollicitent sa vigueur et son plein usage dans notre vocation à aimer Dieu de toute notre pensée: «Je leur ai donné l’intelligence pour connaître le véritable en la personne de Jésus-Christ Fils de Dieu»1. Cette con­naissance a pour cadre l’humilité. Dans l’écoute de Dieu, la raison confère l’autorité première à la Parole scripturaire, confessant que «la folie de Dieu est plus sage que les hommes»; confessant aussi qu’aujourd’hui «nous ne connaissons qu’en partie» 2.

D’où les nombreuses exhortations à l’adresse de tout ministre de la Parole :

«Fils de l’homme, je t’établis comme sentinelle sur la maison d’Israël: tu écouteras la Parole qui sort de ma bouche» (Ez 3.17).

«Celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu» (Jn 3.34).

«Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu.» (Jn 8.47).

«Je leur ai donné les paroles que tu m’as données.» (Jn 17.8).

«Donne à tes serviteurs d’annoncer ta parole avec une pleine assurance.» (Ac 4.29)

«Prêche la Parole, insiste en toute occasion favorable ou non, exhorte, avec toute douceur et en instruisant. Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront pas la saine doctrine, mais ayant la démangeaison d’entendre des choses agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres désirs, détourneront l’oreille de la vérité et se tourneront vers les fables.» (2 Tm 2.2-4).

«Malheur aux pasteurs qui détruisent et dispersent le troupeau de mon pâturage... qui disent les visions de leur cœur et non ce qui vient de la bouche de l’Eternel... J’en veux aux prophètes qui prennent leur propre parole et la donnent pour ma pa­role.» (Jr 23.1, 16, 31).

«De la bouche de l’Eternel sortent la connaissance et l’intelligence.» (Pr 2.6).

Cela explique que le ministère pastoral soit conjoint à celui de docteur3.

1/ 1 Jn 5.20

2/ 1 Co 1.23-25; 13.12 3/ Ep4.11

134

**Porteur de la Parole**

On connaît l’adage: «Ce que tu es parle si fort que je n’entends ni ne crois ce que tu dis».

Cruel démenti à la vocation de disciples appelés à être le sel de la terre et la lumière du monde1. L’Ecriture a des paroles acérées à l’adresse des faux-docteurs, des faux prophètes et autres falsificateurs de la Parole2.

«Ces gens-là sont des fontaines sans eau, des nuées que chasse un tourbillon; l’obs­curité des ténèbres leur est réservée. Avec des discours enflés de vanité... ils promet­tent la liberté quand ils sont eux-mêmes esclaves de la corruption.» (2 P 2.17-19).

On peut aussi rappeler que les propos les plus sévères de Jésus étaient à l’adresse des scribes et des pharisiens: «Assis dans la chaire de Moïse..., ils disent et ne font pas...»3.

C’est pourquoi l’exhortation apostolique prend ici tout son poids:

«Soyez des enfants de Dieu irrépréhensibles au milieu d’une génération perverse et corrompue parmi laquelle vous brillez comme des flambeaux dans le monde, por­tant la parole de vie.» (Ph 2.15-16).

Cela serait redoutable si nous ne savions pas qu’à partir de notre nouvelle naissance, nous sommes ce que nous serons. Encore faut-il le devenir ! Si la Parole est l’élément constructeur de nos vies, la discipline des quatre persévérances dans la foi en est la substance ou le ciment :

«Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain et dans les prières.» (Ac 2.42).

La communauté chrétienne - celle du couple, de la famille, de l’église locale - est le lieu de notre édification et de l’exercice cons­tant de cette discipline confortant et manifestant la réalité vivante de la Parole dont nous nous réclamons.

Il est évident que cette discipline comporte d’autres aspects que la persévérance.

Il y a cette sévère exigence évangélique: «Que votre oui soit oui, vo­tre non, non. Ce qu’on y ajoute vient du Malin»4. L’apôtre Jacques

1/ Mt 5.13-16 2/ 2 Co 2.17 3/ Mt 23.2-3

4/ Mt 5.37

135

le dit semblablement, en nous rappelant que l’inobservance de ce commandement nous fait tomber sous le jugement:

«Mettez en pratique la Parole et ne vous bornez pas à l’écouter en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements... Celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite n’étant pas un auditeur oublieux mais se mettant à l’œuvre, celui-là sera heureux dans son activité....» (Jq 1.22-25).

«Lequel d’entre vous est sage et intelligent? Qu’il montre ses œuvres par une bonne conduite avec la douceur de la sagesse....» (Jq 3.13).

«Si quelqu’un ne bronche point en paroles, c’est un homme parfait....» (Jq 3.2).

«La sagesse d’en-haut est premièrement pure, ensuite pacifique, modérée, conci­liante, pleine de miséricorde et de bons fruits, exempte de duplicité, d’hypocrisie....» (Jq 3.17).

«Sanctifiez dans vos cœurs Christ le Seigneur, étant toujours prêts à vous défendre avec douceur et respect devant quiconque vous demande raison de l’espérance qui est en vous, et ayant une bonne conscience afin... que ceux qui décrient votre bonne conduite en Christ soient couverts de confusion.» (1 P 3.15-16).

Cette fidélité à la Parole de Dieu n’est pas à confondre avec du bi- blicisme littéraliste, sectaire ou moralisant. Un tel reproche peut nous interroger salutairement mais ne saurait pour autant troubler notre totale confiance dans la vérité de la Parole du Seigneur. Au reste, qu’aurions-nous à craindre d’une foi ferme se réclamant de ce que dit l’Ecriture jusqu’en son trait de lettre et en son iota? Ne nous est-il pas assuré que «toute parole de Dieu est éprouvée»1?

Ne nous est-il pas recommandé de n’«ajouter rien à ses paroles de peur que Dieu ne nous reprenne et nous trouve menteurs.»2?

La garantie de n’être jamais trompés par la parole qui nous est confiée et l’encouragement à la vivre en même temps que nous l’an­nonçons, nous sont donnés par Dieu lui-même:

«Ainsi en est-il de ma parole qui sort de ma bouche: elle ne retourne pas à moi sans effet, sans avoir exécuté ma volonté et accompli mes desseins.» (Es 55.11).

Etre porteur de la parole de vie, c’est donc laisser cette parole nous communiquer par l’Esprit ce qu’elle promet et ce qu’elle ordonne,

1/ Ps 18.31; Pr 30.5. 2/ Pr 30.6

136

notre personne, notre couple, notre foyer étant la confirmation de ce qu’elle annonce aux hommes.

Paul se donnait en exemple: «Soyez tous mes imitateurs, frères, et portez les regards sur ceux qui marchent selon le modèle que vous avez en nous. »1

Il n’en attendait pas moins de Timothée, son enfant bien-aimé: «Sois un modèle pour les fidèles, en parole, en conduite, en charité, en foi, en pureté»2 et de Tite, cet autre fils spirituel: «Montre-toi toi- même à tous égards un modèle de bonnes œuvres, donnant un ensei­gnement pur, digne, une parole saine, irréprochable, afin que l’adver­saire soit confus, n’ayant aucun mal à dire de nous»3.

Et Pierre l’enseignait aux anciens: «Soyez les modèles du trou­peau.»4

**Equipé de la Parole**

Cet équipement est d’abord celui d’un pèlerin. Le verbe *marcher* revient plus de deux cents fois dans l’Ecriture. Et les verbes *suivre, al­ler, courir, monter, arriver, partir,* tripleraient ce chiffre. Faut-il s’en étonner quand on sait que le chrétien est «étranger et voyageur» et qu’être disciple c’est «suivre le Seigneur»? Cette marche nécessite un équipement adéquat. Carte, lampe, bâton, chaussures, vêtement, cor­respondent, dans l’Ecriture, à des connaissances précises dont l’igno­rance, ou l’oubli, ou le refus, explique beaucoup d’errements. Lors­que les bergers égarent les troupeaux, les entraînent dans des chemins de dissolution ou sur les voies de Balaam et de Caïn5, lorsqu’ils ne précèdent pas les brebis et ne se maintiennent pas eux-mêmes sur «les sentiers de la vie»6 quelles défaillances aux terribles conséquences!

«Mon peuple était un troupeau de brebis perdues, leurs bergers les égaraient... Elles erraient, étaient dévorées.» (Jr 50.6-7).

«Mon peuple ceux qui te conduisent t’égarent. Ils corrompent la voie dans laquelle tu marches... L’Eternel entre en jugement avec les anciens de son peuple et avec les chefs.» (Es 3.12-14).

«Les lèvres du sacrificateur doivent garder la science... Je vous rendrai méprisables et vils aux yeux de tout le peuple, parce que vous n’avez pas gardé mes voies....» (Ml 2.7-9).

1/ Ph 3.17 2/ 1 Tm 4.12 3/ Il 2.6-8

4/ 1 P 5.4 5/ 2 P 2.15; Ju 11 6/ Ac 2.28

137

«Malheur à vous, conducteurs aveugles.» (Mt 23.16).

A l’inverse, quelle bénédiction lorsque les bergers et les conduc­teurs sont trouvés fidèles:

«Je vous donnerai des bergers selon mon cœur, et ils vous paîtront avec intelligence et avec sagesse.» (Jr 3.15).

«Il choisit David... il le tira des bergeries... pour faire paître son peuple... Il les diri­gea avec un cœur intègre et les conduisit avec intelligence.» (Ps 78.71-72).

C’est dans ce contexte et cette perspective qu’il est écrit:

«Obéissez à vos conducteurs et ayez pour eux de la déférence, car ils veillent sur vos âmes comme devant en rendre compte.» (He 13.17).

\* \* \*

Mais l’équipement est aussi et surtout celui d’un soldat. Le mot de Paul aux Corinthiens se vérifie en tout lieu et en tout temps:

«Depuis notre arrivée en Macédoine, notre chair n’eut aucun repos: ...luttes au- dehors, craintes au-dedans.» (2 Co 7.5)

Plus encore, la révélation dont Esaïe fut l’interprête1 a conduit Paul à nous mobiliser pour le combat et à nous indiquer les pièces in­dispensables de notre armement. Deux d’entre elles sont en rapport direct avec l’Ecriture.

La première - «Ayez à vos reins la ceinture de la vérité» - cir­conscrit le terrain sur lequel nous avons à nous «tenir fermes». A l’intérieur de cette enceinte ou sur le rempart qu’elle dresse, nous sommes assurés, et de la victoire, et d’une parfait sécurité.

La seconde est à la mesure de l’Adversaire: «Prenez l’épée de l’Es­prit qu’est la Parole de Dieu». Son utilisation ne se conçoit pas en de­hors du contexte que Paul décrit. L’Ennemi désigné n’est pas l’homme lui-même, mais son séducteur devenu son dominateur. Il comporte autant de noms qu’il y a d’aspects à l’étendue de son action:

1/ Es 11.1-16; 59.15-19

138

«Nous n’avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde des ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes.» (Ep 6.11-17).

Il suffit d’évoquer le face à face redoutable de Jésus avec Satan pour que soit mise en valeur l’importance stratégique du combat dans lequel une seule parole, inspirée par l’Esprit, fait reculer l’Ad­versaire et finalement lui enlève toute force. Le «Non, car il est écrit» est ce geste assuré qui, d’une main ferme, se saisit de la parole adé­quate, désarme le tentateur, en le dévoilant ou en lui fermant la bou­che. Car il ne suffit pas d’être à l’abri d’un rempart. Nous serions même rendus inoffensifs ou méprisables si nous nous contentions de cette égoïste sécurité. L’équipement qui nous est offert nous appelle à des conquêtes qui visent au rétablissement des droits de Dieu sur tout homme et sur tout lieu que Jésus s’est acquis au prix de son sang, conformément à la gloire qui en résulte:

«Fille de Sion, lève-toi et foule!» (Mi 4.13).

«Le Seigneur travaillait avec eux et confirmait la parole par les miracles qui l’ac­compagnaient.» (Mc 16.20).

«Le Seigneur m’a donné une langue de disciple pour que je sache soutenir par la parole celui qui est abattu.» (Es 50.4).

«Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.» (Mt 18.18).

«11 en établit douze pour les avoir avec lui et pour les envoyer prêcher avec le pou­voir de chasser les démons» (Mt 10.1; Mc 3.14).

**Sanctifié par l’Esprit**

Il y aurait plusieurs commentaires possibles de cette exigence élé­mentaire. On pourrait citer les textes révélant que cette sanctification de P Esprit motive notre vocation et doit en rester la note dominante1. Avec l’auteur de l’épître aux Hébreux, on pourrait mettre en lumière une fraternité chrétienne enracinée en «Celui qui sanctifie» et une croissance vers la perfection attestée par cette sanctification2.

1/1 Th 4.3, 7 2/ He 2.11; 10.14-16

139

Cependant, la paraphrase la plus appropriée à notre réflexion se trouve sous la plume de Paul écrivant à Timothée:

«Efforce-toi de te présenter comme un homme éprouvé, un ouvrier qui n’a point à rougir... un vase d’honneur sanctifié, utile à son maître, propre à toute bonne œu­vre.» (2 Tm 2.15-21).

Par suite d’une déformation et d’un usage falsifié de ce mot, le fait d’être un *saint* et de vivre dans la *sainteté* est fort mal entendu du plus grand nombre. Notre intérêt, ici, n’est pas d’en rechercher les causes, mais de donner à cette *sanctification* un contenu et une expression en accord avec l’Ecriture.

Un saint n’est pas un «surhomme», un champion de performance spirituelle à classer parmi les méritants du ciel, les modèles de vertu, les «médiateurs» à la porte du royaume ou les «patrons célestes» à invoquer comme protecteurs et bienfaiteurs en tous genres.

Comme prévenu de ces fâcheuses altérations, Paul, d’un trait de plume, leur oppose les mots les plus simples mais les plus évocateurs de la plus stricte vérité.

Il dit d’abord que c’est «un homme»!1 Et pour qu’on ne se mé­prenne point sur les qualifications attendues de ce «sanctifié», il le présente sous deux aspects assurés.

D’abord, un homme qui a donné des preuves appréciées de son hu­manité, de son tact, de son bon sens, de son équilibre, de sa droiture, de son humour, de son authenticité, de sa simplicité. Non, il n’est pas dit qu’il a la tête penchée, les yeux mi-clos, la voix cérémonieuse, un ton affecté, une éloquence avec des «ah» pleins de circonflexes, des «eh» pleins d’accents graves. Non, il est un homme dont le vocabu­laire, le regard, le geste, le maintien, la rectitude, la sensibilité, l’éduca­tion, attestent qu’il est à même de parler aux hommes, de les com­prendre, de les rejoindre, puisqu’il est d’abord l’un d’eux, à tous égards et en vérité

Ensuite, il est un «ouvrier». Il est significatif que ce mot ait été choisi par Paul pour désigner un «sanctifié». A connaître le clergé d’aujourd’hui, bien d’autres mots que celui-là seraient venus sous

1/ 2Tm2.15

140

notre plume: un universitaire, un clerc, un puits de science, un spécia­liste, un orateur, une tête, un représentant, un meneur, et j’en passe. Non! ce n’est pas à ces aspects de la sanctification que Paul convie Timothée. Il lui demande d’être, au plein sens du terme, un ouvrier1, sans complexe et sans honte, devant cette humble appellation; quel­qu’un capable de réfléchir avec intelligence certes, mais en même temps capable de pratiquer ce qu’il dit, de démontrer concrètement ce qu’il annonce. Un diplôme d’université, une connaissance d’éru­dit, un don d’orateur, peuvent trouver leur place et leur usage dans la caisse à outils de cet artisan; mais leur utilité n’est réelle que dans l’application de ce savoir.

L’habit et les titres correspondant à des diplômes ne remplaceront jamais cette sainteté première. Dans la dépendance du Christ et à son école, quel que soit notre titre ecclésiastique, elle fait de nous d’abord des hommes ou des femmes riches d’authentique humanité.

Mais la sanctification de l’Esprit se caractérise aussi par deux au­tres manifestations:

La première, appelée la «plénitude», a conduit Paul à cette singu­lière exhortation: «Ne vous enivrez pas de vin, c’est de la débauche. Soyez au contraire remplis de l’Esprit »2. L’opposition des deux ter­mes est là pour souligner leur similitude en même temps que leur ab­solue différence. L’ivresse se traduit par une caricature de la joie, de la générosité, de la liberté, de l’audace, de l’affectivité conciliante, de la fraternité. Mais ces contrefaçons s’écroulent à la mesure de la persis­tance du buveur à s’enivrer.

Par ailleurs, s’il y a caricature, c’est que la réalité existe, puisée, elle, à bonne source. La sanctification est l’œuvre de l’Esprit. Elle se tra­duit par les termes mêmes de l’ivresse, mais cette fois en vérité. A la mesure de sa persévérance, elle remplit celui qui s’applique à la rechercher3. De quel serviteur ou servante de Dieu n’est-il pas attendu qu’il porte en lui, et apporte avec lui, paix, joie, charité, douceur, compassion, compréhension, sagesse, maîtrise de soi?4

La seconde s’applique à cette vertu prônée aujourd’hui par tous ceux qu’inquiète à juste titre la solitude de l’homme: le sens de la

1/ 2 Tm 2.15 2/ Ep 5.18 3/ He 12.14

4/ Ga 5.22

141

communication. On s’étonne, il est vrai, que les innombrables techni­ques appelées à favoriser les relations entre humains n’aboutissent guère aux résultats escomptés. Cet étonnement procède d’un oubli flagrant, rappelé par une parole connue: «Ce qui est né de la chair est chair... la chair ne sert de rien, c’est l’Esprit qui vivifie.»1

Les techniques de télécommunication même les plus perfection­nées restent sans effet si le courant qui les anime vient à s’éteindre La parole que l’on veut communiquer ne sera pas entendue si vient à nous manquer le souffle qui la rend audible. Concernant la Parole de Dieu, le souffle c’est l’Esprit.

Trois ans à l’école du Christ, trois ans de démonstration de la divi­nité du Seigneur, ne suffisaient point à qualifier les disciples de Jésus. «Vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins jusqu’aux extrémités du monde»2.

L’information de Paul aux Corinthiens concerne tout ministre du Seigneur: «Lorsque je suis venu chez vous, ce n’est pas avec le presti­ge de la parole ou de la sagesse que je vous ai annoncé le mystère de Dieu... Ma parole et ma prédication étaient une démonstration de la Puissance de l’Esprit...»3.

Pour conclure, nous soulignerons l’importance de cette sanctifica­tion par l’Esprit en rappelant la première page de l’Ecriture sainte

On le sait, au chapitre 1 de la Genèse est révélée l’action créatrice de Dieu. De jour en jour retentit ce verdict rassurant: «Dieu vit que cela était bien». Au soir du sixième jour, «Dieu vit que cela était très bien». Cette appréciation d’excellence est suivie d’une action qui constitue l’essentiel du septième jour: «Dieu acheva (autre traduc­tion: Dieu s’employa à parfaire) son œuvre au septième jour, parce qu’en ce jour il se reposa de son œuvre et ainsi la sanctifia.»

Nous apprenons que l’œuvre très bonne, sortie des mains du Créa­teur, n’est réellement parfaite que s’il la sanctifie. Dieu est donc le Sanctificateur comme il est le Créateur. C’est la présence de Dieu en son œuvre qui la rend sainte. D’où ces rappels de l’Ecriture:

1/ Jn 3.6; 6.63 2/ Ac 1.8 3/ 1 Co 2.1,4

142

«Je suis l’Eternel qui vous sanctifie.» (Ex 31.13).

«Je serai sanctifié par vous aux yeux des nations.» (Ez 20.41).

«Puisque celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite, selon qu’il est écrit: Vous serez saints car je suis saint.» (1 P 1.15).

«Sanctifiez dans vos cœurs le Christ le Seigneur.» (1 P 3.15).

«Que celui qui est saint se sanctifie encore.» (Ap 22.11).

Cette recherche de la sainteté est inséparable de l’écoute de la Paro­le et de sa mise en pratique1. Elle est de la responsabilité de tout chré­tien, bien sûr du serviteur premièrement. Elle est personnelle et com­munautaire, puisque l’œuvre première de tout ministère institué par le Christ a pour fin «le perfectionnement et la croissance des saints jusqu’à la mesure de la stature parfaite du Christ.»2

Si Dieu cesse d’agir au septième jour, c’est que son amour préve­nant veut qu’à notre tour, sous l’inspiration de l’Esprit, nous ayons avec les choses et les êtres d’autres rapports que ceux du travail, de l’économie, de la production de six jours.

Dans la liberté et la responsabilité que le Seigneur nous laisse, nous avons à établir avec la création et les créatures des rapports de frater­nité, d’équité, de partage, d’affection fraternelle, de générosité, de soutien. L’Esprit saint est communicateur; à cette fin il nous équipe de dons, il produit des fruits, il nous veut vivants et saints dans un monde de corruption mortelle.

«Etant affranchis du péché et devenus serviteurs de Dieu, vous avez pour fruits la sainteté et pour fin la vie éternelle.» (Rm 6.22).

C’est le sens même de la salutation apostolique:

«Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l’amour de Dieu, et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous.» (2 Co 13.13).

1/ Ac 5.32; 10.44

2/ Ep 4.12-14

143

CHAPITRE 5

Le service chrétien

**L’esprit de service**

Des mots précis viennent à la pensée quand il s’agit d’exposer la di­versité et les étonnantes possibilités du ministère, dans l’Eglise, pour l’Eglise, et en accord avec elle: charges, office, aide, appui, travail, fonction, et bien d’autres encore. Toutefois cette énumération place le ministère sous un éclairage de devoirs, de contraintes, d’obligations, réelles souvent, mais secondaires par rapport à ce que Dieu peut at­tendre de notre part, en retour de ce qu’il est et de ce qu’il fait pour nous.

Trois événements doivent être rappelés qui donnent au service son juste éclairage en même temps qu’ils l’inscrivent dans sa vraie pers­pective.

1. Dans son incarnation, Jésus, par amour pour Dieu et par amour pour nous, a volontairement renoncé à sa condition divine et choisi notre condition d’homme1.
2. A la montagne de la transfiguration2, Jésus, soudain élevé à la gloire, aurait pu, suprême tentation, retrouver cette gloire comme un

1/ Ph 2.6-7 2/ Mc 9.2-10

145

privilège qui lui revenait de droit et nous laisser goûter aux consé­quences dernières de notre impiété. Par amour pour Dieu le Créateur, par amour pour nous, créatures révoltées, il choisit le service qui le mènera à la croix, au suprême abandon, à la mort expiatoire afin de nous arracher à la perdition éternelle, inexorable aboutissement de l’humanité hostile à la grâce. Cet amour sans mesure est une autre face du service que le Seigneur attend de nous, dans l’amour de sa création et de ses créatures '.

1. A la veille de son arrestation, conscient de la trahison de Judas et du drame qui se préparait, Jésus eut ce geste ultime: comme l’esclave d’une maison, il lava les pieds de ses disciples, ceux de Judas égale­ment. C’était l’expression prophétique de l’abaissement qu’il allait connaître. Il se rangeait parmi les plus humbles et acceptait d’être «le serviteur de tous», même de ses ennemis. Il traduisait ainsi sa fidélité au Père qui aime indistinctement «les siens», qui fait lever son soleil et fait pleuvoir sur les justes et les injustes, qui nous ordonne de par­donner non pas sept fois mais soixante-dix fois sept fois, qui bénit alors que nous maudissons. En prenant la place du dernier des servi­teurs, Jésus dit: «Je vous ai donné un exemple afin que vous fassiez comme je vous ai fait. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n’est pas plus grand que son Seigneur, ni l’apôtre plus grand que celui qui l’a envoyé. Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez»2.

Sous l’égide du Christ, dans le secours de son Esprit, notre service sera cordelé avec ces trois fils volontairement choisis et constamment tressés: l’humilité, l’amour et l’unité. Nous sommes conscients qu’ils peuvent être facilement rompus. L’Ennemi dispose de mille moyens de le faire. Mais il serait trop simple de lui en attribuer la responsabilité. Nous sommes responsables de toute détérioration de notre esprit de service. Le risque est constant de laisser notre tempérament ou notre caractère, ou tout simplement notre mauvais vouloir, l’emporter sur toute autre considération. A cet égard, et sans dire que cette liste soit exhaustive, sept figures de l’Ancien Testament nous avertissent des écueils sur lesquels s’effiloche et sombre souvent l’esprit de service.

1/ Mc 10.43-45 2/ Jn 13.15

146

Balaam1

Il connaissait la volonté de Dieu. Il n’avait aucune raison de cher­cher à nouveau une réponse qui lui avait été clairement donnée. La complaisance envers lui-même et envers les ennemis d’Israël a sup­planté son service de Dieu et des hommes. La raison première de sa défaillance était la convoitise des richesses qu’il désirait obtenir.

Une déférence à l’égard de Mamon, le consentement à des rela­tions sociales flatteuses et souvent compromettantes, un intérêt plus grand pour les avantages du ministère que pour le service désintéressé qu’il exige, voilà ce qui peut gravement ternir la réputation des servi­teurs. Pire encore! Ils sont souvent les seuls à ne pas en être cons­cients. Leurs paroissiens, eux, sont lucides, mais sauf rares exceptions se taisent. Au reste, comment interviendraient-ils? Ils savent qu’à jouer le rôle de l’ânesse, ils ne seront pas félicités mais recevront triple coups de bâtons !

Tout serviteur devrait relire occasionnellement 2 Pierre, Jude et le chapitre 2 de l’Apocalypse. On y trouve de sévères paroles à l’adresse de Balaam. Ce que nous appelons de la complaisance est dénoncé par l’Ecriture comme une «démence» sur un chemin de perdition. L’histoire d’Acan, celle d’Ananias et de Saphira, le confirment 2.

SaüP

Il avait bien commencé. L’Esprit saint l’habitait. A ses côtés, Sa­muel était un appui certain. Et pourtant ! Il oppose à l’Esprit de Dieu et aux injonctions du prophète son caractère impulsif. En lui, l’esprit de service est bientôt supplanté par un savoir capricieux, suffisant. Il décide, il tranche, il ne consulte personne. Même quand il se voit dé­menti par son propre fils, par son propre peuple et par Dieu lui- même, son caractère hautain, allié à un esprit d’indépendance, le fige dans une humiliation sans repentance. Les autres ne doivent pas sa­voir qu’il s’est trompé. Pour un peu, il se persuaderait lui-même qu’il se trompe d’en faire l’aveu!

1/ Nb 22 2/ Jos 7.25-26; Ac 5.1-11 3/ 1 S 10 à 31

147

Ce type de serviteur connaît, hélas, quelques illustrations. Minis­tres hautains, inabordables, tellement ils sont assurés de savoir mieux, d’être seuls à même de décider, à même de faire, de tout faire, même à tort et à travers. Chez eux, l’esprit de service perd son originalité et progressivement prend la forme de leur caractère, ombrageux, sus­ceptible, vite irrité par les Jonathan ou les David de leur communauté ou d’une communauté proche de la leur. Dieu lui-même est supplan­té. C’est eux qui sont maîtres des lieux. Ils font de leur paroisse ou de leur communauté une chasse gardée. Et quand ils auraient à recon­naître que leurs propres ouailles s’ennuient en leur compagnie mais se réveillent à l’écoute d’un David plus dynamique, ils ont des coups de plumes ou des coups de langue qui seraient meurtriers si Dieu n’inter­venait pas. Ils supportent mal les David. Ils affligent les Jonathan. Ils paralysent même la prière des Samuel.

Démantelé sur de tels écueils, l’esprit de service se tait et finit par se retirer. Il ne reste que le personnage et son fâcheux caractère.

**Jéroboam\***

Sa part est difficile. Par la vocation qu’il lui adresse, Dieu le destine à être d’abord un second. Là il fait merveille, là il est compétent. Mais à la différence de Joseph, fils de Jacob, la pensée d’être un jour le premier lui monte à la tête. Il se fait provocant. Il brûle d’impatience. Au lieu que sa chair se consume, c’est son esprit de service qui devient de la cendre. La mèche brûlée, il reste le suif. Malléable à souhait. Que faire dans cette condition, sinon de la copie conforme. Bien sûr, sans l’Esprit. Dès lors, sa préoccupation n’est pas de servir, mais de refaire l’institution, de la maintenir à tout prix. Ce n’est plus Dieu qu’il consulte, c’est lui-même. Il est roi d’Israël certes, mais marqué à toujours de cette frange lépreuse: le péché de Jéroboam.

La transposition est redoutable. Tout ministre est appelé à être se­cond, ne fût-ce que du Seigneur ! Mais dans la voie et l’esprit de servi­ce, il est un aiguillage où, faute de persévérance dans l’humilité et la soumission, se préparent les fourvoiements et les déraillements. Résultat: l’esprit de service y périt. Reste la fonction. La laque et

1/ 1 R 11.26-40; 12.25-33;

13.33-34

148

l’amidon. Le serviteur est devenu fonctionnaire ecclésiastique, titulai­re permanent, organisateur de cérémonies. Il veille sur l’institution. Il confond Béthel et Jérusalem. Il semble croire que la forme et l’éclat de sa liturgie sont garants de la vie, qu’il suffit de dire avec onction pour que la chose soit. Interrogez l’Ecriture. Ce qu’elle dit des vingt- deux ans de service de Jéroboam est douloureux à entendre. Mais ce qui doit nous impressionner davantage encore, c’est que son fonc­tionnarisme eut beaucoup d’imitateurs tout au long de l’histoire d’Is­raël. Et dans l’histoire de l’Eglise?

**Roboam1**

Apparemment F Esprit lui suggère de justes pensées.

- Ne t’engage pas seul dans le service. Prends l’avis des aînés; éga­lement de ceux qui sont depuis longtemps tes compagnons.

Ce qu’il fait aussitôt. Mais pour en tirer la plus imbécile des con­clusions. Par bravade, peut-être aussi pour flatter la jeune génération - à moins qu’il ne dévoile ainsi son inconstante personnalité — il «fait le gros». Il joue au dur. Il se gonfle de mots qui ne sont ni paro­le de Dieu, ni même parole d’homme, mais vulgaires slogans. «Mon petit doigt est plus gros que les reins de mon père». En réalité, ce car­ton pâte crève au premier choc. Devant l’opposition, sa frousse l’em­porte. Il s’enfuit à Jérusalem où le peu qui lui restait est raflé par l’Egyptien. Apeuré, reclus, intimidé, il sauve la face par du clinquant, imitation de ce qu’il avait et qu’il n’a plus.

A l’ombre d’un père trop brillant, il est des hommes qui n’ont ja­mais pu devenir quelqu’un. Pourquoi se font-ils ministres? Ils se­raient d’heureuses brebis. Mais non, par tradition de famille, par inté­rêt pour le titre, ou encore au terme d’études obligeant à un choix, ils sont entrés dans le ministère. Ils pourraient y être heureux si, entourés d’aînés bons conseillers, ils savaient écouter et collaborer. L’esprit de service qu’ils n’ont pas reçu leur serait enseigné et finalement donné. Mais non! A la tête d’une paroisse ou d’une communauté, pour se donner la contenance qu’en dépit de leur titre ils n’ont pas acquise jusqu’ici, ils se veulent jeunes, modernes, dans le vent. Ils oublient

1/ 1 R 12.1-24; 14.21-31

149

que Roboam est inconstant et finissent par lui ressembler. Ils ne ser­vent ni le Seigneur, ni son peuple. Ils servent des idées trouvées au comptoir des slogans à la mode de leur temps. On leur avait confié un peuple. Ils ont perdu Israël, sont repliés en Juda. A l’abri d’un presbytère ressemblant à une maison désertée, d’année en année ils préparent la révolution qu’ils voudraient faire et qu’ils ne feront pas. «Roboam se coucha avec ses pères». L’Eglise, elle, demeure.

**Achab1**

Il est vrai qu’il naquit dans un temps difficile, un temps de malheurs et de sécheresses, un temps où les Baals avaient plus de crédit que F Eternel. Dieu le savait aussi. Prévenant et secourable, il avait suscité un contemporain plus puissant que tous les Baals réunis: Elie. Dans la communion de l’Esprit saint, il était capable de faire venir la pluie. Ainsi, roi et prophète conjugués auraient pu labourer Israël pour des semailles nouvelles. S’il n’y avait pas eu Jézabel. A l’abri du titre d’Achab son mari, elle régnait. Elle était le cou qui fait tourner la tête. Avec le consentement de son époux, elle lui déroba ce qui lui restait de son esprit de service délabré et l’utilisa à un culte supplémentaire: celui de la personnalité. Un culte des droits de l’homme et des droits de la femme. Au prix du sang de Naboth s’il le fallait. Achab et Jézabel, ce couple mal assorti, étaient à l’image d’un Israël marié à l’Eternel mais, sans gêne aucune, concubin d’idoles étrangères. C’était un temps où il était déjà interdit d’interdire. Occupé surtout de lui-même, attentif à servir non le peuple mais sa propre personne, Achab trouva, avant son épouse idolâtre, une fin conforme à leur culte d’eux-mêmes: une flè­che, tirée par le faux-dieu Hasard, le blessa mortellement au défaut de la cuirasse, alors qu’il était déguisé en roi de Jérusalem.

Il est difficile d’être serviteur dans un temps de confusion, marqué d’une mentalité qui foule aux pieds l’esprit de service et revendique uniquement ses droits.

Il est navrant d’être serviteur et boudeur, d’être l’époux d’une fem­me qui ne partage pas votre foi et vous domine assez pour vous impo­ser la sienne.

1/ 1 R 16.29 à 22.40

150

Il est consternant d’être chef de la maison de Dieu alors qu’on est esclave de soi-même et sans autorité sur sa propre maison.

«Ils se paissent eux-mêmes», dit Ezéchiel. Dans cette condition, l’esprit de service finit par être un déguisement, un culte idolâtre de l’homme ou de la femme, une foi au service d’un humanisme qui, de droit divin, s’empare des biens et du sang des autres. Que Dieu s’en accommode, que Dieu le tolère, qu’il le fasse même servir à l’accom­plissement de ses desseins, est une mesure de la grâce. Mais la justice demeure. Ce n’est pas le hasard qui mit fin à la royauté d’Achab et de Jézabel. C’est le doigt de Dieu.

**Sédécias1**

Non pas le roi, mais le prophète. Un prophète en service justement. Mais selon un esprit opposé à celui qu’ici nous voudrions mettre en valeur.

Quelle assurance dans ses propos! La parole ne lui suffit pas. Les cornes de fer sur son front la visualisent. Oh! il n’a rien de méchant d’abord. Il dit ce que les autres ont envie d’entendre. Il est le précur­seur des Perrette et de leur pot au lait. Cela fait tellement de bien d’entendre «un homme de Dieu» dire ce qu’on espère. Un homme comme ça, on l’apprécie, on le récompense. Il a de la surface.

A-t-il du fond?

Vient le jour où Michée, inspiré de Dieu, ose le contredire. L’esprit de service de Sédécias s’avère soudain sans contenu, sinon celui de son intolérance, voire de sa méchanceté. Les faits, terrible démenti à ses discours, mettront à nu son imposture.

L’officialité du ministère en soi n’a rien de périlleux. Et un servi­teur n’est pas nécessairement un prophète de malheur. Brandir les foudres, annoncer le pire, c’est se conformer à un monde qui est assez lucide pour envisager, sans notre appui, les catastrophes qu’il se pré­pare lui-même. Mais l’officialité du ministère, avec l’esprit d’un Sédé­cias, est le cadre favorable au faux-prophétisme. Sous l’égide du roi, ou de l’Etat, ou de ceux qui le paient, Sédécias tombe dans la tenta­tion et répond non pas à l’attente du Seigneur, mais à celle d’un

1/ 1 R 22

151

peuple apostat. Tout ce qu’il prêche, tout ce qu’il est, convient au grand nombre. Ça ne blesse personne puisque c’est huilé pour toutes occasions, toutes cérémonies, de l’inauguration à l’enterrement. Il dit juste ce qu’il faut pour que tous écoutent sans entendre, restent croyants sans jamais trouver la foi. Du christianisme en vrac ou à la carte. Un ministère sans histoire, sauf le démenti des faits et les colères occasionnelles de Sédécias.

Un Michée au service du Seigneur ose le contredire. Pis que cela! Dans l’impossibilité de se faire entendre, ce Michée accueille chez lui une église de maison ou va rejoindre une communauté vivante. «C’est une secte», dira Sédécias, en brandissant sa corne de fer...

Une secte? C’est vite dit. Si Sédécias voulait réfléchir, s’il acceptait d’écouter la parole du Seigneur inspirée de l’Esprit, il découvrirait, avant qu’il ne soit trop tard, qu’il est, lui, le sectaire qu’il fustige.

**Jonas1**

C’est vrai qu’il est mandaté. Et avec une responsabilité clairement tracée. Mais sa théologie tient compte davantage de ses propres désirs que de la volonté de Dieu. C’est pourquoi, fermant son cœur à la véri­té et aux tâches redoutables qu’elle lui assigne, il se dépense jusqu’au sacrifice d’argent pour réaliser le contraire de ce qui lui est ordonné. Ses propres idées l’emportent sur la pensée de Dieu. Même les mots changent de forme et, bien sûr, de contenu. Ninive devient Tarsis.

Mais le Seigneur veille. Par un événement dont Dieu est l’ordonna­teur, Jonas fait personnellement, et avant la lettre de Romains 6, l’ex­périence d’une authentique mort à soi-même et d’une authentique ré­surrection avec Christ.

Maintenant, il sait jusque dans sa chair, ce qu’est la perdition... Et la grâce qui sauve. Maintenant, dans un véritable esprit de service, il proclame le dessein de Dieu... Hélas! dans l’oubli combien regretta­ble que Dieu reste souverain et qu’il n’appartient à aucun Jonas de décider de l’heure... du jugement des autres, même quand il le leur annonce. Aussi longtemps qu’on peut dire aujourd’hui et qu’au cœur de Dieu crie sa justice contre les impies, le souffle de ce cri reste

1/ Jon 1-4

152

l’amour. L’amour pour l’homme et pour toute la création. Jonas en avait bénéficié! Il l’oublie quand il s’agit des ennemis de Dieu, igno­rants de surcroît.

Jonas, c’est le surnom possible de tout serviteur qui ne veillerait pas sur lui-même et sur son enseignement. Etre ministre de Dieu et chargé de mission, ce n’est pas une possibilité entre plusieurs carriè­res. Cependant, combien l’envisagent ainsi, selon leur idée, leur vi­sion, leur bonne volonté, même leur zèle. Jusqu’au jour où devant l’échec ou l’épreuve — une casse, une crise — un choix s’impose:

Trop vite convaincu d’erreur, on quitte le ministère.

Sur un bateau nommé Eglise, à défaut d’être à la proue, on cherche un poste de tout repos dans la cale.

Devant l’interrogation angoissée des hommes nos contemporains, il faudrait dire l’Evangile de la grâce et du jugement, et non pas bafouil­ler des explications philosophico - politico - économico - religieuses.

A défaut d’une rencontre salutaire avec le Christ, on quitte le ba­teau de l’Eglise pour plonger dans les idéologies.

Lorsque, dans la détresse, on crie au Seigneur, comme Jonas, on découvre qu’au plus profond de l’abîme où Christ est descendu, le salut reste offert. Maintenant Ninive est à portée de notre voix. Par la grâce du Dieu qui nous visite et nous rachète, sa Parole devient dé­monstration d’Esprit et de puissance. Après Jonas, Ninive se repent.

Tout serait bien. Jonas serait un homme de Dieu béni et en béné­diction, si son orgueil - et de l’espèce la pire qui soit, l’orgueil spiri­tuel - n’ajoutait pas une triste page à sa vie de prophète.

A cause de son baptême d’eau et d’Esprit, à cause de la puissance de son verbe, il se prend pour une autorité. C’est lui qui, maintenant, décide du salut ou de la perdition des autres. Le monde n’a qu’à bien se tenir. L’Eglise des autres aussi. Et même le Seigneur. Car Jonas rè­gne. A lui tout seul ! Avec les purs de sa communauté. Irrité de la pas­sion de Dieu pour Ninive, il attend le jugement que Dieu avait prédit et qui doit détruire la grande ville

L’Esprit et le service du Seigneur devaient être la lumière du mon­de Dans la personne de Jonas et de son ministère, les voici rabougris

153

aux dimensions d’une «cabane», où ce serviteur et ceux qui lui res­semblent attendent la fin du monde. Que leur importe? Eux sont sau­vés!

\* \* \*

Quelle conclusion apporter à ces illustrations de l’esprit de service défaillant? Paul la donne quand il écrit aux Romains: «Lorsque nous étions dans la chair, les passions... provoquées par la loi agissaient en nos membres de sorte que nous portions des fruits de la mort. Mais maintenant, nous avons été dégagés de la loi, étant morts à cette loi sous laquelle nous étions retenus, de sorte que nous servons dans un esprit nouveau»’.

Et aux Corinthiens: «Ce n’est pas à dire que nous soyons par nous-mêmes capables de concevoir quelque chose comme venant de nous-mêmes. Notre capacité, au contraire, vient de Dieu. Il nous a aussi rendus capables d’être ministres d’une nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l’Esprit; car la lettre tue, mais l’Esprit vivifie»2.

L’objet du service

Une mise en garde de l’apôtre Paul est à inscrire en exergue aux ré­flexions qui vont suivre. Il écrit: «Ce qu’on demande des serviteurs du Christ... dest que chacun soit trouvé fidèle... Celui qui me juge, d est le Seigneur. C’est pourquoi, ne jugez de rien avant le temps»3.

Cette recommandation est bonne à entendre. Elle ne contredit pas cette autre exhortation: «Que chacun de vous montre le même zèle pour conserver jusqu’à la fin une pleine espérance et que vous ne vous relâchiez point...»4.

Nous n’oublions donc pas que, dans le champ de Dieu, le travail s’ordonne en vue de la moisson. Si la paille est nécessaire à la bonne venue et à la maturation du blé, ce n’est pas à elle que va l’intérêt

1/ Rm 7.5-6 2/ 2 Co 3.5-6 3/ 1 Co 4.2-5

4/ He 6.11-12

154

majeur du semeur, mais au grain. L’objet de notre service, en accord avec la prière du Christ, c’est que Jésus vienne, c’est que son règne ar­rive.

Ce vouloir oblige à des choix constamment réajustés. Il en est d’originairement bons, mais devenus mauvais. La lucidité, éclairée par l’Esprit, nous les fera reconnaître pour ce qu’ils sont: du foin, du chaume, donc des œuvres qui furent vertes un jour mais qui, faute de racines ou faute de soins, ont séché sur plant.

Fort souvent, ces œuvres desséchées et desséchantes subsistent, non par amour du Seigneur, mais par amour des vieilles choses qu’un faux respect du passé nous commande d’honorer. Je ne suis pas iconoclaste. Au musée de l’histoire ecclésiastique, il y a des souve­nirs à garder. Mais lorsque, dans l’Eglise, des œuvres, des mouve­ments se sclérosent, s’empoussièrent, requièrent l’énergie et les res­sources restantes à la seule fin de leur maintien, l’amputation devient le geste d’une vraie repentance. C’est l’émondage dont nous parle Jé­sus, dans l’évangile de Jean1.

Deux autres raisons obligent tout ministre consciencieux à user du sécateur ou de la scie dans l’arbre de ses possibilités. Je pense à ce ser­viteur chez qui, peu à peu, la passion de la musique est devenue l’ob­jet premier de son ministère. Toute la vie de son église - disons mo­destement : ce qui peut en rester après plusieurs années de ce régime - tourne vers l’organisation du prochain concert, l’accueil du pro­chain soliste. Ce gui parasitaire peut sucer à mort les branches maî­tresses d’une communauté, faire du pasteur lui-même sa première victime.

D’autre part, il y a ces branches bien connues de l’arboriculteur. Verticalement, elles pointent vers le ciel. On les tiendrait pour impor­tantes. En réalité, elles attirent à elles toute la sève, sans jamais porter du fruit. Car celui-ci n’apparaît que sur les branches inclinées vers la terre. Le Royaume de Dieu, ce n’est pas les idéologies verticales et ré­volutionnaires - le manger et le boire d’une justice humanitaire - ce n’est pas non plus l’éloquence pieuse d’une justice toute céleste planant au-dessus des contingences terrestres.

1/ Jn 15.2

155

Non, *P objet* du service, c’est que le Christ vienne; c’est que la mort soit à jamais abolie; c’est que Satan soit dépouillé à toujours de ses possibilités de séduire et d’aliéner; c’est que Mamon soit détrôné; c’est que l’amour et la vérité donnent la main à la justice et nous en­traînent ensemble au rendez-vous d’une vie d’heureux labeur et de vé­ritable paix. Cela ne s’inscrit pas sur les nuées d’un chimérique es­poir. Cela se vit au niveau d’un temps présent, avec des hommes, des femmes, des couples, des familles, des conditions d’existence, des données économiques, des relations mutuelles, des actes politiques, qui sont autant de signes annonciateurs du royaume que Dieu nous prépare.

Les ministères ont donc pour fin première le salut de l’homme ap­pelé à témoigner de son appartenance au Royaume. Il a pour fin der­nière de dresser les signes tangibles et démonstratifs de ce royaume, dans le cadre provisoire de l’Eglise locale et universelle.

Dans l’attente de ce Royaume, la tentation constante, c’est de s’ar­rêter à ce salut personnel ou encore d’en rester au lambrissage de l’Eglise locale. Même si la prophétie laisse entendre que beaucoup d’appelés resteront indifférents et que le résultat final sera le petit nombre des sauvés, l’ordre demeure: il faut atteindre le monde entier, interpeller tout homme, rendre manifeste la gloire à laquelle Dieu nous destine. Dans cette perspective, le ministère ne fait jamais de nous des résidents. Au cœur des cathédrales dont la solidité permet­trait une traversée de dix nouveaux siècles et nous laisserait entendre que rien ne presse, à l’abri des cures et des presbytères cossus invitant à l’installation durable plutôt qu’au campement provisoire, *P objet* du service est un appel constant à nous désinstaller. «Que ton règne vienne» ! dit la prière chrétienne. Ce règne nous oblige à nous détour­ner de l’Egypte, à ne jamais prendre notre parti du désert que nous traversons, à nous défier des oasis qui ralentiraient notre marche, à vouloir que le peuple tout entier, à l’heure de Dieu, entre en Canaan.

En bref, selon l’apôtre Pierre, l’objet du service, c’est que «par la sainteté de leur conduite et par leur piété» les ministres et leurs trou­peaux hâtent l’avènement du jour de Dieu et, selon sa promesse,

156

l’avènement «de nouveaux cieux et d’une nouvelle terre où la justice habitera»1. L’oubli de cet «objet» sclérose la vie des communautés et paroisses alors que sa mise en évidence les renouvelle constamment.

La nécessité et la multiplicité  
des services

Dans la présentation des ministères, nous nous sommes arrêtés à la description des plus importants d’entre eux. Cela ne signifiait nulle­ment que la liste donnée fût exhaustive. Le Saint-Esprit reste souve­rain et ne manque pas d’imagination.

Au Moyen-Age, nombre d’artistes furent ministres du Seigneur par leurs sculptures et leurs peintures. Ainsi enseignaient-ils au peuple de l’Eglise les récits bibliques que l’invention de Gutenberg met au­jourd’hui à la portée de tous. Dans cette même période, les créateurs de «mystères bibliques» furent d’actifs évangélistes par le réalisme de leur mise en scène, l’orthodoxie et la qualité de leur inspiration.

Les sculpteurs, les peintres et les animateurs de jeux bibliques sont encore d’actifs évangélistes; ils comptent dans leurs rangs les créa­teurs de films cinématographiques ou télévisés, et les producteurs d’audio-visuels.

Dans un tout autre domaine, la diaconie contemporaine ne sert plus nécessairement aux tables ni ne s’occupe du rôle des veuves, mais s’active dans de nombreuses œuvres d’économat, d’administration, d’artisanat, au service du prochain, du troisième âge en particulier. Et il faudrait évoquer la diaconie des maisons hospitalières, les aides familiales, le service de l’enfance, le service de la jeunesse, les aumô- neries, les secrétariats, etc.

Quels que soient leur nom, leur contenu et leur extension possible, tous ces services sont nécessaires à la vie de l’Eglise, à sa croissance, à son témoignage, à sa mission. Certes, toutes choses existent à partir

1/ 2 P 3.11-13

157

de la Parole et rien de ce qui est fait n’est fait sans elle'. Encore faut-il que quelqu’un l’annonce et l’explique. Ce qu’a fort bien saisi l’eunu­que éthiopien et que Paul souligne, lorsqu’il écrit aux Romains: «Comment croiront-ils en celui dont ils n’ont pas entendu parler? Et comment en entendront-ils parler s’il n’y a personne qui prêche? Comment y aura-t-il des prédicateurs s’ils ne sont pas envoyés?»2

Dieu a donné et voulu sa Parole, incarnée par Jésus-Christ. Il a voulu que cette Parole soit annoncée, transmise, explicitée par le Saint-Esprit, par des serviteurs et des servantes multiples et diffé­rents, qui, en personne et en actes, la rendent tangible et accessible à ceux auxquels ils l’annoncent.

Il en va de la vie de F Eglise. A la mesure de ses besoins et de sa foi, elle doit désirer toute la gamme des ministères, toute la richesse des services qu’elle peut en attendre, pour elle-même et pour les autres.

Est-il superflu de le préciser? S’il existe encore des communautés où les ministères et les services sont attendus comme des manifesta­tions ou des créations occasionnelles et spontanées de l’Esprit saint, la plupart des églises accordent à ceux qui recevraient vocation au service partiel ou à plein temps, la possibilité de s’y préparer. De fait, cet intérêt donné à la préparation au ministère est relativement récent. La plupart des Instituts bibliques, aujourd’hui riches en élèves, da­tent de ce dernier demi-siècle. A leur début, ils ont dû vaincre la dé­fiance qu’ils suscitaient, même dans les Assemblées dont ils étaient is­sus. La cause?

L’étude de la théologie, dans les Facultés universitaires existantes, apparaissait pour ce qu’elle était parfois: non pas une école de foi, mais de mise en doute de la vérité et de l’historicité de la Parole scrip­turaire. On craignait que des études formant au ministère conduisent à ce même mal !

Une autre cause encore: à son origine, l’Eglise réformée reconnut les ministères d’ancien, de diacre, de pasteur, de docteur, d’évêque Cependant, peu à peu, le pasteur assuma toutes les fonctions et garda le monopole de la parole. Les seuls ministères reconnus à côtés du sien étaient ceux de conseiller, d’organiste et de concierge. En certains

l/Jnl.4 2/ Ac 8.31; Rm 10.14-15

158

endroits, là où le pastorat était lié au multitudinisme de F Eglise, une autre exception confirmait ses prérogatives. Au titre de fonctionnaire de l’Etat, les instituteurs étaient appelés à présider aux enterrements. Non pas qu’on ait voulu, de cette manière, accréditer un autre minis­tère dans F Eglise. En vérité, on évitait ainsi de laisser croire que la pré­sence ou la parole du pasteur soit un passeport pour le ciel. Depuis que les instituteurs ont décliné cette fonction, le monopole pastoral a repris toutes ses prérogatives.

Les premières brèches dans ce rempart à créneaux furent les mai­sons de diaconesses, les sociétés missionnaires... les soldats et officiers de F Armée du Salut! En envoyant leur jeunesse se former dans les Instituts bibliques, les communautés évangéliques avaient quelque raison de craindre le cléricalisme qui en résulterait pour elles, farou­chement attentives qu’elles étaient au maintien du sacerdoce de tous leurs membres. Ces craintes et préventions sont aujourd’hui heureu­sement tombées. Bien mieux, cette dernière décennie a vu la création de diverses Ecoles: Ecole de foi; Ecole de préparation au témoignage; Ecole de disciples; Ecole formant à l’évangélisation ou à la diaconie; Cours décentralisés; Séminaires pour le personnel soignant, pour le personnel enseignant, pour le monde ouvrier, pour les hommes d’af­faires. En même temps qu’à la connaissance d’une saine théologie, ces Ecoles forment à la pratique des multiples services qui sont au­jourd’hui réclamés par F Eglise.

L’excellence du service

**L’excellence du Seigneur**

L’excellence du service tient à l’excellence du Seigneur qui nous a appelés et nous envoie. On s’en souvient, Paul écrivait aux Corin­thiens: «Nous faisons fonction d’ambassadeurs pour Christ»1.

Comparaison n’est pas forcément raison. Cependant, dans la règle, tout ambassadeur porte une attention évidente à la qualité et à la di­gnité de son service.

1/ 2 Co 5.20

159

Le missionnaire Carrey est resté célèbre, entre autres pour une pa­role significative qu’il a prononcée lorsque l’un des siens — sauf er­reur son fils — quitta son poste en terre missionnaire pour devenir ambassadeur de la reine d’Angleterre.

— Quelle déchéance, s’écria Carrey! Mon fils était ambassadeur du Roi des rois; le voici tombé au rang d’ambassadeur du Royaume-Uni.

Effectivement, tout ministre «représente» le Seigneur. Nous som­mes là en son nom. Il doit être reconnaissable — pour le moins: per­çu — à l’arrière-plan de nos comportements, de nos paroles, de nos agissements. Il est salutaire d’avoir à nous en souvenir. Cette excellen­ce met un frein à nos lèvres, un contenu précis à nos gestes, un style et un ton à nos interventions. C’est jusqu’à notre manière de nous vêtir qui peut en être marquée.

Paul dit de Jésus qu’il parut comme un simple homme. En notre qualité de représentant du Seigneur, convenait-il vraiment que, dans la génération qui nous précède, les pasteurs aient redingote, pantalons rayés, col cassé et manchettes, cravate à perles et haut de forme?

L’époque qui vit les pasteurs ainsi accoutrés est révolue. Les minis­tres étaient davantage ceux d’une «haute» bourgeoisie que ceux du Seigneur. Et le peuple le leur rendait bien. Le prolétariat ouvrier a dé­serté l’Eglise. Il n’y revient guère aujourd’hui. La naïveté serait de croi­re que le blue-jean et le col roulé - ou je ne sais quel style débraillé - puisse persuader ce peuple que nous sommes ses bergers. C’est lui manquer de respect que de l’imaginer attiré par ce genre de solidarité.

L’uniforme d’un ambassadeur du Christ existe. Sa coupe reste d’une mode étonnamment moderne, sobre, seyante et originale: celle de l’humilité, à partir d’un tissu fait à cent pour cent de justice, de mi­séricorde et de foi. Il a la couleur blanche de la vérité et de la lumière qui l’imprègne.

Soit dit en passant: La maison du serviteur doit avoir, elle aussi, quelque chose d’une ambassade. Il y a l’accueil qu’on y reçoit. Il y a aussi la propreté et la simplicité qu’on y trouve.

A remarquer: la beauté peut faire très bon ménage avec la simpli­cité.

160

A relever: un jardin de presbytère ou de cure négligé a quelque cho­se d’un accroc ou d’une vilaine tache déparant un vêtement. Alors que ce même jardin, ordonné, fleuri, cultivé, est une enjolivure appré­ciée, même une enseigne convenable à la maison d’un ambassadeur du Christ.

En conclusion, si l’habit ne fait ni le moine ni l’ambassadeur, l’ex­cellence du titre de ce dernier est d’autant plus remarquée que la per­sonne du ministre en est la démonstration, habitat et habit compris!

**L’excellence de la Parole**

L’excellence du service tient à l’excellence de la Parole, soit aussi de la sagesse, de la doctrine, du message, de la révélation que nous prê­chons. Nous sommes les serviteurs d’une Parole incomparable. Le miracle, c’est que Dieu parle. «Les idoles, disait le prophète, ont des yeux et ne voient pas, ont des oreilles et n’entendent pas, ont une bou­che et ne parlent pas»1. Dieu se fait connaître comme le Dieu qui voit et entend, «qui a parlé autrefois par les prophètes, dans ces derniers temps par le Fils»2, et aujourd’hui par l’Ecriture. Encore faut-il que l’Esprit saint la dévoile à notre entendement et à notre cœur.

Cette excellence de la Parole n’est saisie en vérité qu’à l’heure où notre intelligence, altérée par la chute, passe par une régénération, œuvre de l’Esprit saint3. Cette illumination n’est pas le privilège d’un instant. Elle requiert de la persévérance. Elle s’accompagne d’un tra­vail renouvelé dans l’étude, au sens large de ce terme. Nous n’avons jamais fini «d’apprendre Christ», de saisir le sens profond de ce que Dieu dit. Ce labeur de l’écoute, de la connaissance, de la méditation de l’Ecriture, ne cesse jamais. Certes, il nous établit progressivement «sur le fondement des apôtres et des prophètes»4, il nous fait grandir pour le salut, il charpente notre «très sainte foi»5 et dresse ainsi les «colonnes»6 dont l’Eglise a besoin si elle veut «professer la vérité, ne plus être emportée à tout vent de doctrine, et parvenir à l’unité de la foi»7.

Cependant, telle la manne dans le désert, cette parole excellente n’est jamais un acquis définitif. Dès l’instant où nous le croirions, elle

1/ Ez 12.2 2/ He 1.2 3/ Ep 4.18, 23

4/ Ep 2.20 5/ Ju 20 6/ Ga 2.9

7/ Ep 4.13

161

perdrait l’essentiel de sa saveur. Tout ministre appelé à nourrir un troupeau doit continuer à apprendre, à se former, à s’enquérir de ce que Dieu dit à l’Eglise, par l’Esprit, mais aussi par ses docteurs, dog- maticiens, exégètes, philologues, historiens, herméneutes. A partir de ce qu’il sait ou croit savoir, tout serviteur doit se laisser remettre en question et trouver des implications nouvelles, parce que, sur le fon­dement et dans la vérité qui demeurent, la vie change, les temps avan­cent, la Parole est nouvelle chaque jour.

J’insiste encore! Nous n’apportons pas seulement une saine doc­trine mais une vie que cette doctrine inerve et structure. A cet égard, il est une recommandation qu’on a liberté d’adresser à ceux qui se forment au ministère. Un détail anecdotique en sera le prétexte. En Suisse, la déclaration d’impôt comporte une défalcation possible de Fr. 1000— pour frais professionnels. Cette somme d’environ Fr. 85par mois serait donc à utiliser pour tel abonnement à des re­vues et journaux, pour l’achat d’ouvrages ou commentaires théologi­ques qui garniront progressivement la bibliothèque personnelle que devrait avoir à sa disposition tout serviteur.

En effet, à l’heure de la méditation, d’une étude, de la préparation d’un message, de la rédaction d’un article, l’inspiration peut aussi surgir en consultant tel père de l’Eglise ou tel auteur contemporain.

Ne nous limitons pas aux seuls livres professionnels d’étude ou de piété. Si nous voulons rejoindre nos contemporains, il faut les connaî­tre et les entendre. C’est donc aller à eux, mais c’est aussi les laisser venir à nous par la lecture des journaux et des livres, par l’écoute de la radio, par l’intérêt porté à la télévision. «Il les envoya deux à deux»1. L’équipe au travail peut être aussi formée des compagnons que sont les livres, la presse écrite ou parlée.

**L’excellence de notre mission**

L’excellence du service tient à l’excellence de notre mission. De fait, il n’en est pas de plus haute puisque nous avons triple responsabilité: révéler à l’homme qui est Dieu; révéler à l’homme qui est l’homme; révéler à cet homme que Dieu le cherche et veut le réconcilier avec lui.

1/ Mc 6.7

162

Nul étonnement si cette mission occupe la totalité de notre temps, de nos pensées et de nos activités. Je ne connais pas de service sem­blable au nôtre. Quelle que soit la profession nommée, vous n’en trouverez aucune qui ait l’excellence de la nôtre. Encore faut-il éviter le malentendu que cette assertion pourrait susciter. Je ne réserve pas cette excellence aux seuls ministres; elle caractérise tout témoin de Jésus-Christ. A combien plus forte raison si la vocation du témoin s’accompagne du mandat d’un service à plein temps.

Remarque obligée: l’excellence de ce service implique une respon­sabilité, elle aussi incomparable. Ezéchiel le rappelle sans ménage­ment: «Je t’ai établi comme sentinelle sur ma maison. Si la sentinelle voit venir l’épée et ne sonne pas de la trompette; si le peuple n’est pas averti... et qu’il périt à cause de son iniquité, je redemanderai son sang à la sentinelle»’. Il nous est beaucoup donné, il nous sera beau­coup redemandé. Si nous négligeons notre service, si, à cause de nous, le prochain ne se connaît pas lui-même, ne sait rien de Dieu et de la vie nouvelle à laquelle il nous prédestine en Christ, si donc, à cause de nous, le prochain au lieu de se convertir progresse sur le chemin large qui mène à la perdition, quel drame pour le prochain et quel drame pour nous!

Cette excellence implique donc ce que nous avons souligné plus haut: la nécessité d’une connaissance et d’un service sans cesse re­nouvelés et puisés à la source abondante du Dieu vivant.

11 ne change pas. Il s’adresse à des hommes semblables à beaucoup d’égards aux hommes des siècles précédents. Cependant, à beaucoup d’égards aussi, ces hommes sont fort différents de ceux du premier ou du seizième siècle. Ce que lit, entend et voit la génération d’au­jourd’hui, n’était pas lu, entendu et vu il y a cinquante ans. Nous avons donc la responsabilité de transcrire dans le langage et dans le contexte d’aujourd’hui l’Evangile qui concerne la nouvelle généra­tion. Il nous sera demandé compte de l’excellence de notre mission. La parabole des talents ou celle des mines s’y réfèrent2. «Tu écouteras la Parole qui sort de ma bouche et tu les avertiras de ma part»3.

1/ Ez 33.6-7 2/ Mt 25.14-30; 3/ Ez 3.17

Le 19.12-27

163

Pour une telle mission, il ne suffit pas de travailler huit heures par jour dans le cadre d’une semaine anglaise. César Roux, qui avait fait de la médecine un apostolat, disait ouvertement à ses étudiants ama­teurs ou négligents:

* Messieurs, la campagne manque de bras !

A quoi un agriculteur diligent aurait pu lui répondre:

* Monsieur le Professeur, de ces gars-là nos ânes n’en voudraient pas pour maîtres, et encore moins pour domestiques !

A cause de l’excellence de sa mission, l’Eglise a plus que jamais be­soin d’hommes et de femmes qui œuvrent dans l’oubli des heures et sacrifices que cela leur coûte. «Notre capacité vient de Dieu.»1

Béni soit le Seigneur ! Il se souvient de quoi nous sommes faits. Il se souvient que la mesure d’un jour est de vingt-quatre heures. Il se souvient de nos faibles moyens et de leurs limites. Si bien que l’excel­lence de notre mission tient non pas à nous mais à l’excellence du Sei­gneur que nous servons.

**L’excellence de notre travail**

L’excellence du service tient enfin à l’excellence de notre travail. En effet, nous sommes appelés à côtoyer, à rencontrer, à aimer le pro­chain, en toutes circonstances certes, mais le plus souvent dans les moments les plus marquants si ce n’est pas les plus solennels de sa vie.

Qui, parmi les hommes, connaît une tâche semblable à la nôtre? Le médecin pourrait nous être comparé, le médecin chrétien particu­lièrement. Encore son service est-il requis à l’heure où surgit la diffi­culté ou le malheur. Ce lot nous échoit souvent de la même manière. Mais notre vraie part est d’être sollicité à toute heure au service de l’homme tout entier, et non pas seulement au service de son corps ou de sa psyché. Et nous recevons du Seigneur autorité, dons et possibili­tés de rejoindre l’homme en son être le plus profond, à l’écoute de ses questions les plus poignantes, à la recherche des réponses les plus dé­cisives. En vérité, ce service est incomparable.

Pour une ultime raison cependant, son excellence doit être encore une fois soulignée: toute réussite, tout résultat de ce travail est à ins­crire à la seule gloire de Dieu.

1/ 2 Co 3.5

164

En hébreu, le mot gloire — c’est le cas de le dire — a une densité particulière puisqu’il correspond au terme «pesant». Originale et si­gnificative appellation. En effet, toute gloire humaine est pesante. Là où elle paraît, à l’actif d’un homme, elle le met en vedette, tandis que les concurrents sont déclassés. Si j’ai la gloire d’être le premier parce qu’effectivement j’ai réussi et triomphé, que je le veuille ou non, les suivants seront abaissés: d’un rang, d’une classe, d’un cran. J’aurai l’or, ils n’auront que l’argent ou le bronze. Le poids de ma réussite les déclasse, les diminue et les rabaisse.

La gloire divine, elle, est d’une toute autre nature. Elle écrase certes, mais ce qui est ténèbres. A l’instant où elle le fait, elle baigne de sa lu­mière indistinctement tous ceux qu’elle atteint. Tous sont valorisés, celui qui est aidé autant que celui qui aide.

Conclusion: La gloire qu’on attribuerait à un serviteur n’éclabous­sera les autres que si leur jalousie ou leur pitoyable esprit de compa­raison faisait écran à la gloire du Seigneur, notre commun partage.

Je le répète: Y a-t-il plus excellent ministère que le nôtre? Nous tra­vaillons à la seule gloire de Dieu, une gloire qui est et qui sera indis­tinctement en partage à tous.

Difficultés du service

Dans une page de son «Dialogue sur le sacerdoce», Saint Jean Chrysostome (5e siècle) a mis en lumière l’ensemble de ces difficultés. Et il l’a fait de manière telle qu’après en avoir pris connaissance, nous pourrions être tentés de conclure: Seul un ignorant ou un naïf peut envisager avec joie d’entrer dans le ministère. Ecoutez plutôt:

«...Confier le gouvernement d’un pays à un incapable ou à un maladroit, c’est vouloir à la fois et le malheur de l’homme et la ruine du pays. Quand on vous confie l’Epouse du Christ, quelles qualités personnelles, quelles grâces d’en-haut ne faut-il pas avoir pour ne compromettre ni l’Eglise, ni son propre salut?

165

Personne, plus que saint Paul, n’a aimé le Christ. Personne n’a déployé plus de zèle. Personne n’a reçu de plus grandes grâces. Malgré toute cette activité et malgré toutes ces faveurs, il tremble encore devant la grandeur de son ministère, et il craint pour les âmes qu’on lui a confiées.

Voilà un homme qui avait été emporté jusqu’au troisième ciel et y avait entendu les secrets divins; qui, pour ne pas scandaliser les fidèles, avait souvent refusé de se servir des pouvoirs que le Christ lui avait donnés; qui ne s’était pas contenté de sui­vre les préceptes, mais avait encore toujours pratiqué les conseils; qui n’avait jamais recherché son propre intérêt et n’avait connu que l’intérêt des fidèles! Eh bien! quand on voit un pareil homme trembler devant la grandeur de son ministère, quelle frayeur ne devrions-nous pas éprouver devant le sacerdoce, nous qui, au lieu de chercher les intérêts des âmes, ne cherchons que nos propres intérêts, et qui, bien loin de faire ce que demandent les conseils, transgressons même les préceptes?

Quelqu’un faiblit-il? dit Saint Paul, les forces m’abandonnent: «Quelqu’un trébuche-t-il? Je suis sur des charbons ardents» (2 Cor 11.29). Voilà ce que doit être le prêtre. Cela seulement? Non. C’est peu encore. Ce n’est rien à côté de ce que saint Paul va ajouter: «Je suppliais le Christ, disait-il, de retourner contre moi les foudres de malédictions qu’il destinait à mes compatriotes» (Rm. 9.13). Quand on peut pro­noncer une pareille parole, quand on peut faire une pareille prière, fuir le sacerdoce est un malheur. Mais, quand on est aussi éloigné que je le suis de ce degré de vertu, ce qui serait terrible, ce ne serait pas de fuir le sacerdoce, ce serait de l’accepter...

...Si pour être pasteur, il suffit d’en avoir le titre et d’en remplir d’une manière tel­le quelle les fonctions, sans avoir de responsabilités à encourir, n’importe qui peut m’accuser de vaine gloire; mais si, pour pouvoir endosser cette charge, il faut une prudence consommée, et, plus que cette prudence, une grâce spéciale de Dieu, une âme droite, une vie pure, une vertu transcendante, ne me reprochez plus de n’avoir pas voulu, sans réflexion et à la légère, me jeter dans l’abîme.

Si le propriétaire d’un énorme transport bien garni de rameurs et regorgeant de marchandises, me plantant au gouvernail, me proposait de faire la traversée de la mer Egée ou de la mer Tyrrhénienne, au premier mot je reculerais d’effroi, et, s’il m’en demandait la raison, je lui répondrais: «Eh! j’aurais grand peur de noyer et les hommes et les marchandises, et d’envoyer avec moi le bateau au fond de la mer!» Et ici, parce qu’il s’agit d’une perte d’argent et de danger de mort pour le corps, personne ne me reprocherait ma prudence. Et, quand il s’agit de tomber, non plus au fond de la mer, mais dans les gouffres de l’enfer, quand la mort qu’on ris­que n’est plus celle qui sépare l’âme du corps, mais celle qui plonge à la fois l’âme et le corps dans les châtiments éternels, on s’en prendra à moi, et on m’en voudra de ne pas m’être jeté de gaîté de cœur dans un pareil précipice? Non: cela n’est pas possible.

Je connais mon âme, sa faiblesse, sa petitesse; je connais la grandeur du prêtre et les difficultés de sa tâche et qu’il lui faut affronter plus de tempêtes que les vents n’en soulèvent sur la mer.

Le premier écueil qu’il rencontre et le plus terrible, c\*est la vaine gloire, écueil au­trement dangereux que celui des Sirènes dont la mythologie nous a tant parlé...

Me mettre le fardeau de l’épiscopat sur les épaules, autant vaudrait me lier les

166

mains derrière le dos et m’abandonner aux bêtes féroces qui habitent cet écueil pour leur servir tous les jours de pâture. Tu connais ces monstres: c’est l’emportement, le découragement, l’envie, l’esprit querelleur, la calomnie, les fausses accusations, le mensonge, l’hypocrisie, les complots, l’irritation contre les gens qui ne vous ont fait aucun tort, la mauvaise joie causée par la chute et les hontes des ministres sacrés, la tristesse causée par le succès des autres, l’amour des louanges, la soif des honneurs (celle des passions qui tyrannise le plus l’âme humaine), les prédications faites uni­quement dans le but de plaire, les adulations serviles, les viles flatteries, le mépris des pauvres, les prévenances pour les riches, les honneurs prodigués sans raison, mais non sans dommage, les faveurs aussi dangereuses pour ceux qui les accordent que pour ceux qui en sont l’objet, les craintes vulgaires dignes tout au plus des plus vils esclaves, l’absence de confiance, de la modestie l’apparence autant qu’on en veut, mais la réalité nulle part, nulle hardiesse pour reprendre et blâmer, ou plutôt l’abus de ce droit vis-à-vis des petits (vis-à-vis des puissants de ce monde personne n’oserait même ouvrir la bouche). Voilà les monstres que nourrit cet écueil avec en­core un bien plus grand nombre d’autres.

...Indépendamment des qualités que j’ai énumérées jusqu’ici, il en est bien d’au­tres, mon ami, que le prêtre doit avoir et qui ne sont pas mon fait. La première de toutes c’est que son âme soit absolument dégagée de toute ambition... Quand on n’a pas eu envie de s’élever à cet honneur, on ne craint pas non plus d’en descendre et, quand on n’a rien à perdre, c’est alors qu’on peut agir avec toute la liberté des vrais enfants de Dieu».'

Cette liberté s’apprend. La pratique du ministère est certes notre meilleur enseignant. Cependant il est juste d’en connaître à l’avance les aspects les plus laborieux en même temps que les plus heureux.

**Le travail**

Sans contredit, la première difficulté est le service lui-même II est sans limite. Il n’est pas de lieux, pas de circonstances, pas de situa­tions où, ne serait-ce que par notre présence ou notre silence, nous ne soyons tenus de témoigner, de comprendre, d’aider, de secourir, de participer à la joie ou à la peine des autres. Feriez-vous le double de ce que vous faites, y passeriez-vous non pas seulement vos journées et vos nuits, vous n’arriverez quand même jamais à faire tout ce qui vous est demandé; ou tout ce qu’il y aurait lieu de faire si, en vérité, vous étiez rempli d’amour.

La question est justifiée: Y a-t-il possibilité d’échapper à un épui­sement rapide et prévisible?

1/ St Jean Chrysostome: Dialogue sur le sacerdoce, traduction F. Martin, Garnier, livre III, p.42-47.

167

La réponse est une vérité de F Ecriture. J’en ai cherché beaucoup d’autres, plus compliquées, apparemment plus satisfaisantes. Mais au terme d’un ministère où j’ai cent fois trébuché sur cette difficulté réelle et humiliante, je donne non pas la réponse, mais la parole bibli­que qui permettra d’en saisir, chacun à sa manière, l’application. Elle emprunte une formule imitée du livre des Proverbes:

Il y a trois choses que F Eternel veut, et même trois qu’il recom­mande à ses servantes et serviteurs:

* le discernement de sa volonté,
* la communion avec lui,
* la recherche première de son royaume.

Et tout vous sera donné par-dessus.

Nous ne sommes pas les forçats du Seigneur. Engagés certes à plein temps, le service qu’il attend de nous comporte la connaissance de nos limites et de nos possibilités humaines. Notre responsabilité fon­damentale n’est donc pas de servir le ministère ni même le prochain, mais le Seigneur d’abord. Et le risque de notre liberté, c’est de perdre d’innombrables heures et beaucoup de forces à faire beaucoup de choses que le Seigneur n’a jamais commandées, et de négliger «celles qu’il avait préparées d’avance pour que nous les pratiquions»1. Même le travail pour Dieu ou le service du prochain peuvent devenir des idoles.

La fidélité à Christ s’accompagne d’un apprentissage d’autant plus nécessaire que le protestantisme évangélique dans lequel nous avons grandi est marqué d’une défaillance générale: notre individua­lisme. La parole de Jésus: «Demeurez en moi et je demeurerai en vous»2 a été trop souvent entendue sous le seul angle d’une commu­nion «verticale» dans le secret de notre chambre ou de notre cœur, c’est-à-dire dans l’oubli d’une autre communion, corollaire de la pre­mière: celle des membres de la communauté locale, corps du Christ dont nous sommes inséparables.

Ainsi, lorsque nous demandons comment discerner la part de tra­vail qui nous est réservée, une juste réponse soulignera d’abord:

* notre part de responsabilité intelligente, compte tenu des tâches

1/ Ep 2.10 2/ Jn 15.4

168

quotidiennes et de la responsabilité des autres membres du corps;

* des indications que le Seigneur aurait à nous donner personnelle­ment;
* enfin, celles qu’il nous donnera en correctif ou en confirmation par la bouche d’un conjoint, de nos enfants, des anciens de la com­munauté, etc.

Beaucoup de serviteurs se tuent à la tâche ou y sacrifient leur con­joint, leurs enfants ou leurs collaborateurs, parce que leur recherche du royaume s’arrête à son aspect individuel, dans une ignorance sourde ou aveugle de ce que leurs collaborateurs ou les membres de leurs familles auraient à leur apporter ou à leur conseiller.

Les ministres, au masculin et au féminin, sont les premiers concer­nés par l’avertissement de l’apôtre: «Que chacun prenne garde à la manière dont il bâtit sur le fondement qu’est Jésus-Christ. Si quel­qu’un bâtit sur ce fondement avec de l’or, de l’argent, des pierres pré­cieuses, du bois, du foin, du chaume, l’œuvre de chacun se verra clai­rement un jour. En effet, la nature de chaque ouvrage paraîtra à la pleine lumière et le travail de chacun sera estimé à sa juste valeur»’.

Une parole du Seigneur lui-même est l’antidote salutairement cor­rectif, appliquable à tout ministère tenté par l’activisme. Jésus dit en effet: «En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu’il voit faire au Père; et tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu’il fait »2.

Ou encore: «Quand vous aurez élevé le Fils de l’homme, alors vous connaîtrez que je suis et que je ne fais rien de moi-même, mais que je parle selon ce que le Père m’a enseigné. Celui qui m’a envoyé est avec moi; il ne m’a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.»3

Telles sont les justes limites de notre travail: Qu’à l’école du Sei­gneur, dans une constante communion avec lui, nous disions et fas­sions au service des autres ce qui lui est agréable.

C’est un apprentissage en recyclage permanent!

1/ 1 Co 3.10-13 2/ Jn 5.19-20 3/ Jn 8.28-29

169

**Le fonctionnariat**

L’habitude est au ministère ce que le boîtier et le bracelet sont à la montre. Comme toutes choses dans la vie, notre service requiert une forme, une structure, un ordre. II comporte des manières de faire, il a des aspects permanents.

Pasteur, vous aurez chaque semaine tel message à préparer, tel en­seignement à donner, telle visite à faire. Diacre, vous préparerez telle rencontre, vous vous occuperez régulièrement de telle personne han­dicapée.

C’est l’aspect institutionnel du service, lié à des règles, à des habi­tudes, dont la répétition est condition de bonne facture. Jusqu’à l’heure où l’habitude devient ornière. La routine peut scléroser notre vie de service.

Le Saint-Esprit, force première de nos ministères, respecte notre li­berté, entre dans nos habitudes et rend efficace notre fidélité. Cepen­dant, il est Seigneur et souffle où il veut. Sa mouvance s’accommode mal d’une confusion fréquente: tenir pour force de l’Esprit ce qui est devenu force charnelle de l’habitude. Cela conduit à la double défail­lance dont parle Esaïe :

«Ils prennent des résolutions sans moi, ils font des alliances sans ma volonté, ils descendent en Egypte sans me consulter.» (Es 30.1-2).

«A force de marcher, tu te fatigues et tu ne dis pas j’y renonce! Tu trouves encore de la vigueur dans ta main, aussi n’es-tu pas dans l’abattement. Est-ce que je ne garde pas le silence, et depuis longtemps? ...Tes œuvres ne te profiteront pas!» (Es 57.10-12).

Combien d’œuvres, dites chrétiennes, doivent leur durable vanité aux habitudes qu’elles ont engendrées quand elles ne finissent pas par servir l’ambition, ou l’idéologie, ou le zèle d’un homme ou d’une équipe, ou l’œuvre elle-même. Leur histoire rappelle celle de ce groupe­ment de jeunes qui, au départ, se donna une bannière aux lettres flam­boyantes: «Les Jubilants». Aujourd’hui, leur drapeau s’empoussière dans une armoire; depuis longtemps, en effet, la jubilation chrétienne des fondateurs de ce groupe a fait place à tous les bruits du monde.

170

Autre exemple: dans la décennie de 1930, il y eut la douloureuse histoire et, plus tard, la fin tragique des «chrétiens allemands», mou­vement «chrétien» (?) au service du Nazisme. «Vous profanez mon alliance» disait Ezéchiel\*. Cinquante ans plus tard, n’y aurait-il pas d’autres alliances à dénoncer, qui servent une «cause» plutôt que le Seigneur et son Evangile?

**L’incompréhension**

Par nature, l’homme est un conformiste. L’originalité l’insécurise. Ne pas être ou ne plus être à la mode, ne pas ressembler aux autres, c’est, pour beaucoup, une épreuve.

Par ailleurs, il est vrai que toute éducation doit tenir compte de ce besoin premier et profond: l’imitation de ce que les autres font. L’ap­prentissage de la vie ne saurait s’en passer, jusqu’à l’heure où nous atteignons les premières marches de l’âge de la maturité, tenue pour l’âge de la liberté. Cette dernière sera d’autant plus réelle qu’elle s’exercera à partir d’un acquis solidement enraciné ou fondé.

A la lecture du livre des Actes, on découvre que, pourtant formé aux pieds de Gamaliel et mandaté par la synagogue, Saul ne vit pas l’Eglise lui confier un ministère dès l’instant de sa conversion. Il passa trois ans en Arabie, puis devint compagnon de Barnabas à Antioche. A l’heure de partir dans le service missionnaire, Barnabas est désigné pour l’accompagner, son nom précédant même celui de Paul. Il sera question de Barnabas et Paul, ensuite de Paul et Barnabas, et finale­ment de Paul tout court 2.

Sagesse de Dieu qui connaît les exigences du service. Dans sa pré­voyance, il prépare celui qui est appelé. Cette préparation aboutit à une stabilité, à une maturité, garantes de la hardiesse et de la liberté caractéristiques d’un ministère efficace, garantes surtout de cette dif­ficulté : *r incompréhension,* même *Vhostilité* que peut susciter le ser­vice.

Encore faut-il bien préciser le contenu de ces deux termes. Autant le conformisme à des habitudes ecclésiastiques désuètes et la pratique d’œuvres mortes peuvent être des signes d’immaturité, autant l’anti-

1/ Ez44.7 2/ Ac 13.4; 14.1; 15.35-41

171

conformisme comme principe d’action peut être, lui aussi, un signe d’infantilisme spirituel. Il est des novateurs inconditionnels auxquels on serait tenté de demander, parfois, si avant de parler ou d’agir, ils n’ont pas oublié d’attacher leur bavette!

L’Eglise a certes besoin de réformateurs et d’hommes de réveil. Car il est des conformismes à des structures, à des mentalités, à des con­ceptions qui l’enferment dans l’immobilisme et la tiédeur. Les Debo- rah, Gédéon, Esther, Amos, Jean-Baptiste, Etienne, Priscaet Aquilas, avaient été formés pour affronter, avec beaucoup d’autres risques, ce­lui de l’incompréhension et du découragement qui pourraient en ré­sulter. Cette difficulté peut être éprouvée à cause de l’Eglise et en son sein, tout autant qu’à cause de l’Evangile et de notre témoignage de­vant le monde. A l’heure actuelle, c’est en beaucoup de domaines - ceux de l’éthique, de la sociologie, de l’économie, de l’ecclésiologie, etc. — que nous sommes appelés à un engagement qui pourrait être in­compris de beaucoup, même de ceux qui nous sont proches.

Dans une telle condition, la difficulté supplémentaire, c’est de ne pas concevoir d’amertume à l’égard de ceux qui nous abandonne­raient, nous critiqueraient, ou même nous trahiraient. Encore ne faudrait-il pas trop vite conclure que l’incompréhension dont nous serions l’objet soit nécessairement à notre crédit un test de fidélité. Telles de nos déclarations ou décisions péremptoires peuvent cacher un caractère timoré ou ombrageux, prêt à toute remise en question, sauf celle qui nous concernerait personnellement. Nous restons failli­bles. Toute critique doit donc être d’abord accueillie, si possible serei­nement examinée, avant d’être retenue, ou écartée. Dans la commu­nion de l’église et de ceux qui la constituent, nous ne sommes pas appelés à avoir raison mais à chercher, avec les autres, la pensée et la volonté du Seigneur.

Une ultime remarque a sa place ici.

Qui pourrait se comparer à Elie? L’hostilité qu’il souleva en Israël l’éprouva au point qu’il se crut le dernier bastion de la vérité. Dieu ne lui en fit pas grief. Il le rasséréna en lui révélant que sept mille autres ne pliaient pas le genou devant Baal1.

1/ 1 R 19.10-18

172

Gardons l’humour qui convient à notre état. La fidélité et l’incom­préhension qu’elle peut nous valoir doivent s’accompagner d’une juste mesure... de notre importance! «Il n’y a pas de puissance contre la vérité»’. Dieu nous appelle à la vivre et non d’abord à la défendre. La vocation au service comporte, certes, le risque d’être incompris, critiqué, même rejeté, plus dangereusement encore, d’être flatté ou encensé. En tout cela, la parole de Michée est un solide garde-fou: «On t’a fait connaître, ô homme, ce qui est bien; et ce que l’Eternel demande de toi, c’est que tu pratiques la justice, que tu aimes la misé­ricorde, et que tu marches humblement avec ton Dieu»2.

**L’isolement**

Proche de l’incompréhension, il y a l’isolement dans lequel peut parfois nous placer paradoxalement le service des autres. Jésus a dit une parole lourde de conséquence: «Celui qui reçoit celui que j’aurai envoyé me reçoit et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m’a envoyé»3.

On peut donc comprendre que certains nous tiennent à l’écart, nous reçoivent avec politesse mais en gardant leur distance. On peut admettre aussi que notre seul titre de servante ou serviteur du Christ crée cette distance. C’est parfois jusque dans la communauté qu’elle est perceptible.

A noter que cet isolement ne tient pas toujours à nos personnes, mais à notre fonction, à la fausse idée que les hommes en ont, jusque dans les rangs des chrétiens.

Et puis, disons-le, la gent ecclésiastique n’a pas nécessairement le meilleur des renoms, quand même par ailleurs, ainsi que nous l’avons déjà relevé, il est souvent surprenant de constater le crédit que garde tout titre ecclésial.

Comment expliquer à la fois ce crédit... et ce discrédit? Le multitu- dinisme des églises historiques fait du ministère, pastoral en particu­lier, un service public dont la responsabilité, au reste mal définie dans l’esprit des gens, est précisément d’être disponible pour chacun.

En pratique, le risque de la déconvenue est à la clef de ce ministère. En effet, lorsqu’on recourt à eux, il arrive que les ministres ne disent

1/ 2 Co 13.8 2/ Mi 6.8 3/ Jn 13.20

173

pas, ne font pas, ne sont pas, ce qu’on aurait attendu d’eux. De plus, leurs initiatives, leurs démarches, leurs intentions privées ou publi­ques — comment pourrait-il en être autrement? — surprennent, dé­rangent, indisposent, dans la même mesure où elles sont fondamen­talement évangéliques. C’est-à-dire obligent à un choix.

Cet isolement s’explique aussi par une situation qui n’est pas d’au­jourd’hui. Seuls les chrétiens véritablement instruits ou régénérés sa­vent que devant Dieu «il n’y a pas de juste, pas même un seul»'. C’est pourquoi, hors la justification par la foi, accompagnée d’un réel par­don, les hommes restent «religieux», c’est-à-dire courtisans de Dieu et de ses ministres. Devant lui et devant eux, ils cherchent à avoir bonne façon, à garder une attitude avenante, parée d’une piété sincère et de circonstance. Il faut la prédication de la Parole accompagnée de la for­ce de l’Esprit pour qu’un homme dépose ce masque d’amabilité qui, paradoxalement, met entre lui et l’interlocuteur «pastoral» cette dis­tance un peu inquiète et défiante. A ses yeux, tout ecclésiastique est un représentant de la loi divine, laquelle, immanquablement, va mettre en lumière sa culpabilité. Donc il faut parer à toute mise en lumière...

Pour cette raison aussi, le ministre est tenu à l’écart. En certaines situations, il sera même le dernier à être informé de la vérité.

A première vue, le pasteur ou l’ancien ou le diacre ou le «frère à l’œuvre» des communautés professantes ne devraient pas connaître ce type d’isolement. En effet, la fraternité et la communauté de vie dans l’Esprit sont les traits distinctifs de ces communautés. Cepen­dant, elles restent constituées de grâciés encore pécheurs, et la person­nalité de «tout ministre» autant que celle des frères et sœurs de la communauté peuvent créer ces «distances».

Comment les surmonter? Trois réponses peuvent être données en rapport avec ce qui est finalement une autorité contestée:

1. Moïse et Paul, parmi d’autres, connurent ces situations. Il est dit du premier qu’il était «un homme patient plus qu’aucun homme sur la face de la terre». Il est dit du second qu’en sa qualité de «serviteur de Dieu», «il se rendait à tous égards recommandable par beaucoup de patience»2.

1/ Rm 3.10 2/ Nb 12.3; 2 Co 6.4

174

Rester patient dans cette condition d’isolement, soit aussi refuser toute amertume à cet égard, c’est apporter une démonstration de ma­turité et de mort à soi-même. Cet exercice de foi et ce témoignage édi­fient la communauté.

1. Toute vie ecclésiale devrait être marquée du sceau de l’Esprit de réconciliation et de pardon renouvelé septante fois sept fois. En réali­té, le chemin d’une «crucifixion de la chair» est pavé des bonnes in­tentions «d’un esprit bien disposé», mais d’une chair récalcitrante. A cela s’ajoute le «je pardonne, mais je n’oublierai pas», signe d’une superficialité de l’esprit humain ignorant le Saint-Esprit et son fruit incomparable: l’amour.

Il est courant, hélas, de s’en accommoder. Pour le moins faut-il en prendre conscience, afin de mettre en pratique ce que recommandait l’apôtre Paul: «Ne rendez à personne le mal pour le mal. Recherchez ce qui est bien devant tous les hommes. S’il est possible, autant que cela dépend de vous, soyez en paix avec tous les hommes»

1. Il peut arriver que, placés dans un isolement intolérable, nous soyons tenus à certaines démarches. Paul en fait état dans ses épîtres. Il déplore les critiques dont il est l’objet. Sans propre justice, il dit sa souffrance et va jusqu’à dénoncer ouvertement ceux qui lui font tort et sapent son ministère. Il en appelle à la sagesse et au discernement de tous.

Dans cette décision extrême, il faut remarquer cependant que Paul n’a jamais pris sa propre défense. En dénonçant les calomnies dont il est l’objet, en recourant à l’affection et au discernement de l’église, ce n’est pas sa personne qu’il sauvegarde mais son ministère. Autrement dit, sa susceptibilité, ou son orgueil, ou son endurcissement, ou son refus de s’humilier, ou sa peine à reconnaître ses torts, n’apparaissent nullement derrière son intervention. C’est son service, c’est la sainteté de ce service, c’est la vérité de la Parole qu’il annonce, c’est sa voca­tion et son ministère qu’il défend. Rien d’autre! Et surtout pas sa propre chair.

C’est à Corinthe qu’il rencontra cette difficulté. En beaucoup de pages de sa seconde épître à cette église, en apparaissent les traces

1/ Rm 12.17-18

175

marquantes. En fait, l’esprit de son intervention est entièrement celui d’un amour fruit de l’Esprit. Nous pouvons nous en inspirer si nous avons à affronter semblable situation. 11 peut être résumé dans cette brève déclaration: «Dussé-je, en vous aimant davantage, être moins aimé de vous»’.

**L’accoutumance**

Job disait à ses amis: «Celui qui souffre a droit à la compassion»2. L’un des traits distinctifs du Christ est cette faculté de profonde sympathie devant la souffrance des hommes, alors qu’eux-mêmes sont durs de cœur. Cette dureté nous est naturelle; elle est charnelle. Nous en sommes plus ou moins conscients. Notre erreur est d’y re­médier par un sentimentalisme qui n’est pas d’une venue meilleure. La vraie charité, soit aussi la vraie compassion, est fruit de l’Esprit. En aucun cas elle ne saurait être confondue avec une sentimentalité émotionnelle. Quand l’église d’Ephèse est interpellée parce qu’elle a «abandonné son premier amour»3, c’est à cette absence d’amour et de compassion qu’elle est rendue attentive.

Le service des autres nous confronte la plupart du temps à leurs peines, à leurs souffrances, à leurs épreuves. Si nous n’y veillons pas, si l’Esprit en nous se voit peu à peu supplanté par l’habitude, nous devenons semblables à certains soignants insensibilisés à la douleur d’autrui.

Ce «blindage» peut nous habiller pour diverses raisons.

Mon ministère itinérant m’a mis en contact avec beaucoup de ser­viteurs. Les difficultés du service sont réelles et les ministres n’y ont pas toujours été préparés.

L’incrédulité et l’indifférence de nos contemporains, les semailles infructueuses ou très vite étouffées, les échecs parfois humiliants, les incompréhensions et les découragements qu’elles provoquent, à la longue peuvent avoir raison d’un zèle réel. Ainsi rencontrons-nous parfois des serviteurs désabusés. A les entendre, ils ont tout essayé, ils ont tout vécu, ils sont fatigués, ils sont blasés.

1/ 2 Co 12.15 2/ Jb 6.14 3/ Ap 2.4

176

Sous ce blindage, ils ne perçoivent même pas qu’ils sont en danger de mort spirituelle. Comme tels conjoints déçus de leur vie conjugale, ils s’installent dans un mariage raté. Ainsi est-il des serviteurs dé­pouillés de toute compassion envers eux-mêmes et envers les autres, ministres en titre mais incapables de croire à un réveil encore possible de leur église, à commencer par un réveil d’eux-mêmes et de leur pro­pre ministère.

On pense à cette sévère parole du prophète Malachie: «Ainsi parle l’Eternel, à vous sacrificateurs qui méprisez mon nom... et qui dites: en quoi avons-nous méprisé ton nom? C’est en disant: la table de F Etemel est méprisable!... Priez Dieu maintenant pour qu’il ait pi­tié... C’est de vous que cela vient... Vous dites... quelle fatigue... et vous amenez ce qui est dérobé, boiteux ou infirme, et ce sont ces of­frandes que vous faites!»1

Ministres du Seigneur, il nous faut relire souvent les lettres aux sept églises. Celle adressée à Sardes en particulier !

**L’esprit de sacrifice**

La parole du scribe, plus encore la réponse de Jésus, est facilement oubliée de ceux qui s’engagent dans le ministère: «Maître, je te sui­vrai partout où tu iras. Jésus lui répondit: Les renards ont des taniè­res, les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l’homme n’a pas où reposer sa tête»2.

A la lumière de cette parole, il y a une page difficile à écrire. Certes chacun rendra compte pour lui-même. Cependant, n’y a-t-il pas lieu de s’interroger devant le fait suivant:

Il est des églises où les ecclésiastiques trouvent non seulement natu­relle l’aisance dans laquelle ils vivent, mais considèrent comme un dû le salaire élevé qu’ils reçoivent puisqu’ils envisagent, sans problème, pour le cas où il ne leur serait pas accordé, de recourir à l’aide du syndicat...

Un salaire de misère et des conditions de vie misérables sont un contre-témoignage évident. Mais ce qui étonne et peut même scanda­liser, c’est que là où elle est agréée et continuelle, l’aisance ne s’ac-

1/ Ma 1.6-13 2/ Mt 8.19-20

177

compagne pas nécessairement d’un service, d’une fidélité adéquate et convaincante. Cela deviendra même choquant si, à côté de ces minis­tères, dans une même localité et dans d’autres églises apparaît avec ses fruits et son témoignage évidents, le service d’hommes et de fem­mes dont la seule garantie matérielle est la foi, dépendante jour après jour d’un Dieu qui promet le pain quotidien, sans garantir qu’il sera constamment tartiné !

Cette difficulté a d’autres faces. A l’heure de répondre à une voca­tion, il est des intérêts, des talents, voire des plaisirs légitimes auxquels nous avons à renoncer parce que les exigences du ministère passent bien avant nos désirs, même légitimes.

Cela devrait aller de soi. En réalité, cet aspect de notre engagement trouve beaucoup d’obstacles sur son chemin. Exemples: «Le pasteur trouve le temps de jouer au tennis... mais il ne trouve pas le temps de venir nous voir» disait un couple endeuillé, effectivement laissé à l’abandon. Une ouvrière d’usine, mère de famille, disait: «J’use de mes rares loisirs pour aller prier avec les abandonnés de la maison de vieillards. Le pasteur me l’a demandé. Il se dit surchargé et ne peut s’occuper de ce troisième âge. Quand il fait beau, il trouve pourtant bon nombre d’heures pour aller se bronzer à la piscine communa­le...» Légitimes loisirs et souci du prochain sont parfois difficiles à concilier.

La parabole du riche1 placé devant une récolte surabondante, peut illustrer une autre difficulté du ministère. Le riche fut traité d’insensé sans référence à Dieu et sans référence à son prochain. Tout fut résolu à partir de son estimation des choses.

Mais oui, on peut estimer tellement la théologie qu’elle nous occu­pe entièrement et ne nous laisse plus le temps de rencontrer les hom­mes. On peut se passionner tellement pour les problèmes ecclésiasti­ques, et les séances, et les comités, et les rapports qui les préparent ou les suivent, qu’on en vient à négliger les brebis; parmi elles, notre con­joint, nos enfants. Certes, ils ont leur part à prendre dans cet esprit de sacrifice. Epouser un serviteur de Dieu, c’est s’engager avec lui dans le ministère; pour le moins, c’est ne pas considérer uniquement la

1/ Le 12.17-21

178

personne qu’on épouse, mais la vocation à laquelle elle se prépare à répondre ou a déjà répondu.

Néanmoins, il ne manquait pas de réalisme le pasteur qui disait à ceux qui se proposaient de l’appeler à la tête de leur paroisse: «Vous m’élirez, moi, mais ne considérerez pas mon épouse comme un se­cond ministre, à votre service pour tenir l’orgue, visiter les malades et les vieillards, être la responsable de la garderie des enfants, instruire les moniteurs et les monitrices, dactylographier les procès-verbaux du Conseil, fleurir le temple, devenir le chauffeur de ceux qui n’ont pas de voiture».

A l’inverse, le réalisme veut aussi que l’épouse d’un serviteur de Dieu ne vive pas sa vie de femme en contradiction avec le ministère de son mari, ou encore dans un cheminement à l’enseigne d’une «réali­sation de soi» dont l’inspiration tiendrait davantage du dieu EGO que du Dieu de Jésus-Christ.

Je n’oublie pas qu’en cette dernière décennie, il se trouve des hom­mes, époux d’une femme qui a un ministère dans l’Eglise. Ce qui vient d’être dit du réalisme humble, solidaire, serviable, exemplaire, caractérisant le conjoint féminin, s’applique également au conjoint masculin.

\* \* \*

Les enfants sont appelés à honorer leurs parents. Mais ce qu’il ne faudrait pas oublier, c’est qu’à ce respect doit correspondre ce qu’il nous plaît d’appeler d’un terme peut-être démodé, mais dont le con­tenu l’est moins que jamais : *un saint devoir.* Deux paroles de l’Ecritu­re disent les justes limites des sacrifices que nous pouvons solliciter de nos enfants :

«Parents, n’irritez pas vos enfants, de peur qu’ils ne se découragent» (Col. 3.21).

«Si quelqu’un n’a pas soin des siens, et principalement de ceux de sa famille, il a re­nié la foi, il est pire qu’un infidèle.» (1 Tm 5.8).

179

**Le piège de la popularité**

Quand Paul écrivait aux Corinthiens: «Je me suis fait tout à tous afin d’en sauver de toute manière quelques-uns»', il ne pensait cer­tainement pas que son propos trouverait un jour cette application, caricaturale au pire sens de ce terme: le pasteur populaire.

L’exemple classique — si l’on ose faire ce mauvais usage d’un no­ble terme — c’est le serviteur qui courtise ses paroissiens, et sous pré­texte de charité, s’interdit d’avoir envers eux quelque exigence qui pourrait leur déplaire, ou porter ombrage à leurs bonnes relations, ou manifester une quelconque répréhension de leurs infidélités, voire de leur inconduite. C’est aussi le serviteur qui trouve à toute compromis­sion, toute lâcheté, toute défaillance de ses ouailles, une justification fondée sur un aspect plausible de la situation, mais qui se garde bien de jamais mettre en lumière les autres aspects lamentables ou peut- être scandaleux de ce mal. Le côté le plus déplaisant de cette parodie, c’est que la popularité ne trompe personne, sauf celui qui la joue A preuve, l’expression, populaire elle aussi, caractérisant tel ministère: «C’est un béni oui-oui». Comme quoi la fausse charité dessert, et ce­lui qui en use, et ceux qui en sont l’objet.

Il est une autre popularité qui, pour être différente de la première, n’en dessert pourtant pas moins son auteur et ceux qui l’encensent.

Le train de ce monde, à période connue, change la couleur de ses wagons. La mode peut passer du noir au gris; ou encore au vert; ou au rouge. Il est des serviteurs qui pensent que leur engagement doit s’accompagner de leur adhésion à une cause, momentanément colo­rée par l’économie ou par la sociologie de leur temps. Ils pensent être témoins parce qu’ils ont leur place, leur nom, parmi ceux qui font l’actualité politique. La question importante: sont-ils témoins ou par­tisans? Le sort des partisans est prévisible: tôt ou tard, ils seront dé­sapprouvés parce que l’idéologie, aujourd’hui agréée, connaîtra de­main des implications auxquelles ils ne pourront souscrire.

Ils n’est pas inutile de le rappeler: Après Christ, Paul s’est fait ef­fectivement tout à tous, en restant avant tout serviteur et témoin du Seigneur. Parce qu’il ne fut jamais partisan, il a fini par être très

1/ 1 Co 9.22

180

impopulaire! L’avertissement demeure: «Tout disciple accompli sera comme son maître. Il suffit au disciple d’être traité comme son maî­tre»1. Voilà la seule popularité défendable.

**La fausse sainteté**

Elle nous guette autant que la fausse charité. La frontière entre la fausse ou la vraie sainteté est vite franchie. Mais parlons d’abord de la vraie. Elle caractérise la totalité de la personne de Jésus et, en con­séquence, notre ressemblance à sa vie tout entière. Ainsi fait-elle de nous des contradicteurs permanents d’un monde asservi. C’est pourquoi il est difficile d’être saint sans déplaire, mais dange­reux de croire qu’en déplaisant nous sommes une démonstration de sainteté. Cette confusion guette les serviteurs de Dieu à tous les tour­nants de leur existence, soit aussi sous toutes les faces de leur minis­tère.

Je pense à ce prédicateur hélas disert autant qu’ennuyeux. Le di­manche, il mettait à redoutable épreuve les derniers fidèles qui, chari­tablement, consentaient à subir ses prêches. Bien intentionné, quel­qu’un essaya de lui faire constater qu’il vidait son église. Imperturbable dans son assurance, il répliqua: «Ils ne supportent pas la vérité ! »

Il confondait la sainte Parole et le discours par lequel il croyait la communiquer.

L’amidon de cette fausse sainteté peut empeser nos regards, nos vi­sages, notre maintien, notre accoutrement, nos propos les plus banals et nous constituer homme et femme de Dieu éteignoirs, rabat-joie, en totale contradiction avec la bonne nouvelle de l’Evangile libérateur. Il est vrai, la sainteté opère des séparations lorsqu’elle nous invite à vi­vre dans le monde sans être du monde, «à ne pas nous conformer au présent siècle... à marcher comme des enfants de lumière... sans pren­dre aucune part aux œuvres infructueuses des ténèbres...»2. Mais pour autant, notre volonté de sanctification doit-elle avoir pour ex­pression l’amour de la vie, un amour accompagné de joie, de liberté, de paix qui se communique au prochain.

1/ Mt 10.25 2/ Jn 17.16-18; Rm 12.2;

Ep 5.9-11

181

Bien sûr, dans des limites qui pourraient laisser croire à une absen­ce de liberté. En effet, il nous est recommandé de ne pas faire de notre liberté une occasion de chute pour les autres autant que pour nous- mêmes1. Comme le dit l’apôtre Pierre: «Ils trouvent étranges» nos refus et nos choix2. Cependant, le contentement d’esprit dont s’ac­compagne cette apparente limitation finira par l’emporter sur toute autre considération.

**Le piège de l’amour-propre**

11 ne me paraît pas superflu de porter attention à cette difficulté-là. Certes, on ne s’attend pas à la rencontrer chez aucun disciple d’un Seigneur qui fut dédaigné et qui accepta qu’on «ne fît aucun cas de lui»3. Mais rappelons-nous le «simul peccator et justus»4 de Luther. L’amour-propre et la susceptibilité ont besoin de beaucoup de clous pour être maintenus à la croix. La déférence dont nous pouvons être entourés, en accord avec les égards recommandés par la Parole elle- même5 — ils nous sont souvent prodigués par les fidèles — nous font vite oublier qu’il en est ainsi par grâce. Or, sous cet agréable vête­ment, notre chair peut très vite et en moult occasions trouver motif à oublier les clous, à se reprendre en mains et à faire valoir ses droits... à la considération des autres! Drapés dans l’importance de notre fonction, sans même nous en rendre compte, nous passons au rang d’intouchables auxquels les autres n’oseront plus rien dire sans qu’ils aient à craindre un regard courroucé, une bouche pincée, une dignité froissée, un silence vexé, caricatures du serviteur inabordable parce qu’il a toujours raison.

Nous éprouvons naturellement un besoin d’être appréciés, aimés, approuvés. Nous sommes sensibles à l’opinion des autres. Cela est humain et même nécessaire pour autant que nous acceptions aussi d’être parfois méconnus, oubliés, même dédaignés. Ne devenons ja­mais des fils de Zébédée, transposant jusque dans nos ministères no­tre besoin de considération, de réussite professionnelle, notre soif de sécurité liée au pouvoir que peut représenter un titre ou une place L’exigence du Seigneur est connue: «Quiconque veut être grand

1/ Rm 14.13,21 2/ 1 P 4.4 3/ Es 53.3

4/ en même temps pécheur et justifié

5/ Hé 13.17; 1 Co 16.16

182

parmi vous, qu’il soit votre serviteur; et quiconque veut être le pre­mier parmi vous, qu’il soit votre esclave»'.

Il est humiliant d’avoir à constater que les titres ecclésiastiques ef­facent aisément cette humilité, au bénéfice de rivalités affligeantes pour l’Esprit. Lié au sens du service, un certain sens de l’humour peut nous garder de la prétention à être grand à nos propres yeux. Le Dr César Roux, déjà nommé, vit arriver à son cabinet de consultation l’épouse d’un ministre étranger. Sa salle d’attente était pleine de pa­tients attendant leur tour. La dame prit rang à côté des autres, mais le supporta mal. A la première apparition du médecin ouvrant la porte de son cabinet, elle se leva sur un ton significatif:

* Monsieur! je suis Madame la Ministre un tel!

Imperturbable, le Dr Roux de lui répliquer:

* Eh bien ! Madame, prenez deux sièges.

Comme l’écrit un de mes amis: «Servir, c’est être grand... aux pieds de ceux qu’on cherche à convaincre».

**L’autoritarisme**

On le reconnaît comme une caricature de l’autorité. Deux raisons majeures expliquent cette contrefaçon.

1. L’autorité est confondue avec le pouvoir. Très tôt, cette ivraie a envahi le champ de l’Eglise par suite d’une fausse notion de la hiérar­chie. Or, jamais le mot pouvoir ne s’applique à la communauté chré­tienne ou à l’un de ses ministres. Nous sommes revêtus d’autorité et non de pouvoir. C’est par délégation qu’il nous appartient d’en faire usage. D’abord devant l’Ennemi et les Puissances célestes; ensuite de­vant toute autorité humaine qui contesterait l’autorité du Seigneur; enfin, face à toute opposition qui tendrait à contredire la vérité salu­taire de l’Evangile.

Peut-être faut-il le préciser encore: cette autorité n’a pas pour sup­port la dignité de nos personnes, mais celle du Christ, de sa vérité et de son amour. «C’est lui que nous annonçons»2. Il est la mesure de notre autorité. Nous n’avons pas à la défendre mais à la manifester. Elle nous est conférée pour «amener toute pensée captive à l’obéis-

1/ Mt 20.21-24, 26-27 2/ Col 1.28

183

sance de Christ»1, donc pour construire l’Eglise et non pour la domi­ner. L’exercice même de cette autorité est clairement illustré par ce que Paul écrit à Philémon: «Bien que j’aie en Christ toute liberté de te prescrire ce qui est convenable, c’est de préférence au nom de la charité que je t’adresse une demande»2. La vraie mesure de l’autori­té, c’est l’amour qui l’accompagne. Certes, sa manifestation peut s’al­lier à une réelle autorité naturelle. En ce cas, celui qui en est revêtu dis­tinguera entre son autorité et celle du Seigneur; il connaîtra ses propres limites et refusera le piège du pouvoir.

1. Cependant, tout serviteur n’a pas nécessairement une autorité naturelle. Et le risque est connu, ou bien de fuir l’autorité et ses res­ponsabilités, ou bien d’en faire usage... de manière autoritaire.

Cette contrefaçon n’est pas seulement une défaillance. Elle est révé­latrice d’une personnalité complexée, et, dans cette condition, assurée de rencontrer — quand ce n’est pas de créer — des difficultés. En ef­fet, le ton, le regard, le geste, le comportement de l’autoritaire susci­tent la contestation. Difficulté supplémentaire: il est le dernier à s’en rendre compte, ou encore le premier à s’en plaindre.

La véritable autorité peut être redoutée et, à ce titre, contestée. Ce­pendant, quand elle est réelle, elle n’a pas à s’imposer; car les autres la reconnaissent. Quand une personne ou une communauté reconnaît l’autorité de son pasteur ou de ses anciens, c’est qu’elle est là, réelle­ment. Elle n’a besoin d’aucun artifice, d’aucune force, d’aucun pou­voir pour se faire reconnaître.

**Le piège de la médiocrité**

Elle est définie généralement comme une insuffisance de qualité ou de valeur. Encore faut-il s’entendre sur le sens que nous donnons à cette valeur, si nous voulons triompher de la médiocrité qui nous guette.

Le Christ nous a établis «économes» de sa maison pour que «nous donnions aux gens la nourriture au temps convenable»3. Je peux ap­précier la semoule au sucre, mais je serais mauvais économe4, si j’obligeais mes ouailles à se contenter de semoule, parce que des

1/ 2 Co 10.6 2/ Phm 1.8 3/ Mt 24.45; Le 12.43

4/ ou économe paresseux

184

nourritures plus solides et mieux apprêtées m’obligeraient à la prière, à l’étude et à la réflexion.

Par ailleurs, il est des brebis affamées parce qu’elles ne reçoivent pas la nourriture en rapport avec leurs besoins. L’Evangile qu’elles enten­dent est sans saveur, anémiant, vaine redite, ou alors théologiquement charpenté, mais inaccessible à leur entendement. Autre constat quel­quefois vérifié: Il arrive que sous son étiquette chrétienne, tel discours médiocre doive peu à la théologie mais beaucoup à l’idéologie philo­sophique ou morale ou même politique du prédicateur.

La question est importante: Comment échapper à cette médiocri­té? Parmi les réponses possibles, deux règles garderont le ministère des pièges dénoncés ici :

Que le serviteur, lui le premier, vive ce qu’il prêche. Ainsi sera-t-il salutairement tenu à l’écart de grandes théories et déshabituera-t-il sa communauté d’entendre sans écouter, et finalement de croire que l’Evangile est un idéal d’autant plus honorable qu’on le contemple de loin!

Que le serviteur apporte tout l’Evangile dont son esprit et son âme ont été éclairés et renouvelés. Ainsi touchera-t-il l’esprit, l’intelligen­ce, la conscience, le cœur, la volonté, la vie pratique de ceux qu’il ren­contre et instruit au nom du Seigneur.

Les tentations du service

Elles sont nombreuses, et nous ne prétendons pas les énumérer toutes. Nous étonnerons peut-être en présentant la première comme étant la plus fréquente et la plus redoutable.

**La jalousie**

Ceux qu’elle marque de sa griffe empoisonnée sont souvent les derniers à s’en reconnaître atteints. Salomon, lui, n’était pas dupe, et son sens de l’observation a mis sous sa plume cette question pertinen­te: «Qui résistera à la jalousie?»’

1/ Pr 27.4

185

Certes, il la parait de violence; aurait-elle des apparences doucereu­ses, elle n’en est pas moins à l’origine de beaucoup de difficultés.

C’est la jalousie qui alluma l’irritation de Caïn et le poussa au meurtre d’Abel. Elle fut la cause des querelles entre les bergers de Lot et ceux d’Abraham; de l’animosité de Sara à l’égard d’Ismaël; des sentiments hostiles d’Abimélec envers Isaac; des fils de Jacob à l’égard de Joseph leur cadet.

C’est encore la jalousie qui opposa Rachel et Léa; Marie à Aaron; puis Coré à Moïse; puis Saül à David. Cette figuration eut bien d’au­tres interprètes, et si nous doutions de la réalité constante de son rôle dans l’histoire sainte, la révélation faite à Ezéchiel nous en apporte la démonstration humiliante: une «idole de la jalousie» trônait à l’une des entrées du sanctuaire de Jérusalem1.

De fait, elle a marqué également l’histoire de l’Eglise en dressant les Juifs contre les chrétiens et les chrétiens entre eux. Quand l’apôtre Jacques déplore les luttes ecclésiastiques, c’est encore à la jalousie qu’il attribue la cause première de ces difficultés.2

Paul range la jalousie parmi les œuvres de la chair3, et nous devons à la vérité de dire qu’elle échappe à sa nécessaire crucifixion parce qu’elle se pare de vêtements plus attrayants: le zèle, l’autorité respon­sable, la défense de la vérité, etc. Ernest Aebi, déjà cité, disait à ses élè­ves: «La jalousie! quel fléau dans le service, quelle source de sépara­tion ! »

Tant il est vrai que non seulement les serviteurs peuvent se laisser irriter ou assombrir par les bénédictions que connaît le ministère d’autres frères, mais les communautés elles-mêmes peuvent en être empoisonnées.

L’histoire de F Eglise compte nombre de pages éclaboussées par le scandale d’oppositions ou de divisions, inscrites à l’enseigne d’une fi­délité à Dieu; en réalité, la jalousie de certains serviteurs et de leurs ouailles aveuglées serait l’explication première de ce qui est survenu.

Il faut garder en mémoire l’exhortation de Paul et discerner qu’elle trouve ici l’une de ses applications: «Célébrez donc la fête (de la Pâ­que) non avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec les

1/ Ez 8.5 2/ Je 4.2 3/ Ga 5.20

186

pains sans levain de la pureté et de la vérité»1. La jalousie est le levain de la malice. Elle motive les pharisiens dans leur opposition à Jésus2. Sa violence est d’autant plus redoutable qu’elle se présente volontiers sous l’aspect d’une fidélité à la pureté de la doctrine.

**Le besoin d’éblouir**

Mais oui, cela existe, même chez les serviteurs et servantes de Dieu ! Et cela peut s’inscrire à la même enseigne que la jalousie déjà évo­quée. Cela peut même en être un faux antidote et correspondre à ce que Paul disait aux Galates:

«Ne cherchons pas une vaine gloire en nous provoquant les uns les autres... Si quel­qu’un pense être quelque chose, quoiqu’il ne soit rien, il s’abuse lui-même. Que chacun examine ses propres œuvres et alors il aura sujet de se glorifier pour lui seul et non par rapport à autrui» (Ga. 6.3-4).

Pour supplanter tel compagnon de service et égaler ses «réussites», on cherche à paraître, à imiter ses charismes. Deux méprises perpé­tuées dans l’histoire de l’Eglise facilitent cette séduction: le refus de différencier et de reconnaître les ministères, la fausse notion de gran­deur attachée à la hiérarchie.

Quand un ministre accomplit une tâche correspondant à ses vérita­bles dons, les résultats, même limités, en apportent la démonstration. Mais qu’un autre, sans y être appelé, prenne ou doive prendre sa pla­ce, le résultat ne sera pas le même, et la tentation le guettera pourtant d’assumer ce service, fût-ce en apparence. Ce mal sera aggravé s’il est encouragé par cette notion de fausse grandeur, en vertu de laquelle, hélas! l’Eglise peut ressembler au monde et ses ministres être tentés de briller... au lieu d’être simplement mais authentiquement lumière. L’orgueil est l’embonpoint de la chair. L’orgueil ecclésiastique est une vanité que tôt ou tard le glaive de la Parole transpercera.

Paul disait de ses frères: «qu’ils étaient la gloire du Christ»3. En vérité, elle était d’autant plus visible en eux qu’ils se tenaient sur le chemin d’un service, humbles, plus proches du martyre que des hon­neurs du monde! Le martyre n’est pas requis de chacun. L’humble

1/ 1 Co 5.8 2/ Ml 27.18 3/ 2 Co 8.23

187

service, oui ! Encore faut-il nous tenir sur nos gardes et ne pas laisser le monde en être ébloui. Quand, à Lystres, Paul et Silas, en consé­quence de leur ministère de guérison, furent confondus avec Jupiter et Mercure, ils n’ajoutèrent pas une couleur voyante à leur surplis, «ils déchirèrent leurs vêtements»'.

**Transiger**

Il est vrai que l’antonyme de ce verbe a mauvaise presse. L’intransi­geance, quelquefois confondue avec la fidélité, ne saurait être rangée au nombre des fruits de l’Esprit.

Qui oserait dire du Christ qu’il était intransigeant? La tentation est grande d’emprunter alors un chemin de concession. Or, il est écrit: «L’Evangile nous a été confié et nous devons en parler non comme devant plaire aux hommes, mais à Dieu qui sonde les cœurs»2.

Comment accorder cette exigence avec des accommodements qui trahiraient la vérité du Seigneur, enlèveraient à sa justice, voileraient son amour, ou, plus humainement encore, nous éviteraient l’affron­tement ou même la persécution? Qui oserait dire du Christ qu’il était accommodant?

En vérité, devant la peur des hommes et la tentation de composer avec eux, seule la foi en la promesse faite à Esaïe nous maintient sur le chemin de la fidélité :

«Ainsi parle l’Eternel qui t’a créé, ô Jacob, celui qui t’a formé, ô Israël. Ne crains rien, car je te rachète, je t’appelle par ton nom, tu es à moi. Si tu traverses les eaux, je serai avec toi... Si tu marches dans le feu, tu ne te brûleras pas... C’est moi qui suis l’Eternel... Je le suis dès le commencement. Et nul ne délivre de ma main; j’agirai, qui s’y opposera?» (Es 43.1-2, 13).

Transiger, au lieu de témoigner, ce n’est plus servir.

**Se paître soi-même**

C’est la tentation à laquelle avaient succombé les bergers dont par­le si sévèrement Ezéchiel. Tant il est vrai qu’à la clef de toute vocation ou service s’inscrit, avec des tâches précises, la possibilité de se préva­loir d’un titre et d’une position pour combler une charité qui com-

1/ Ac 14.8-14 2/ 1 Th 2.4-5

188

mencerait par soi-même. Or, l’épître aux Hébreux le dit en termes as­sez clairs pour qu’aucun serviteur ne se méprenne sur la tentation à laquelle il est exposé:

«Moïse, devenu grand, aima mieux être maltraité avec le peuple de Dieu que d’avoir pour un temps la jouissance du péché; il regarda l’opprobre du Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l’Egypte» (He 11.24-25).

Quatre textes peuvent tenir lieu de brèves remarques sur ce sujet dé­licat comportant le risque de jugements un peu faciles:

«L’ouvrier mérite son salaire.» (Le 10.7).

Donc, au service de Dieu, nous sommes assurés d’avoir le nécessai­re. Encore faut-il nous souvenir d’un enseignement important, inscrit dans la prière du Notre Père. La grâce du pain quotidien est accordée à qui sanctifie le Seigneur, travaille à la venue de son règne, s’engage à faire sa volonté.

La parole du prophète Aggée doit rester présente à la conscience de ceux dont la prébende est assurée par des gouvernants favorables à F Eglise.

«Est-ce le temps pour vous d’habiter vos demeures lambrissées alors que ma mai­son est détruite? Considérez attentivement vos voies. Montez sur la montagne, apportez-en du bois, bâtissez la maison; j’en aurai la joie et je serai glorifié, dit 1\*Etemel.» (Ag 1.4, 7-8).

«Lorsque l’Eternel t’aura béni... tu achèteras ce qui te fera plaisir, tu mangeras de­vant l’Eternel ton Dieu et tu te réjouiras toi et ta famille. Tu ne délaisseras point le Lévite qui est dans tes portes.» (Dt 14.24-27).

«Je préfère me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu plutôt que d’habiter sous les tentes de la méchanceté.. L’Eternel donne la grâce et la gloire. Il ne refuse aucun bien à ceux qui marchent dans l’intégrité» (Ps 84.11-12).

189

Conclusion

Cet inventaire ne prétend pas être exhaustif. Il ne vise pas non plus à communiquer des appréhensions ou à entacher la conscience de ceux qui sont appelés au service. Les aspérités et les lézardes possibles de ce service ne sont pas imaginaires. Il faut en être conscient. Tout ti­tre ecclésiastique retient l’attention de ceux qui nous entourent, dans et hors de l’Eglise. Les gens nous observent. Ils lisent en nous la Paro­le qu’ils découvrent, connaissent ou ignorent encore. Nous ne veille­rons donc jamais trop à la qualité de ce service, à notre manière de l’accréditer. Nous resterons attentifs au risque que nous courons de le discréditer.

Nous sommes établis dans la maison du Seigneur pour donner aux gens une nourriture convenable. Bien évidemment, notre intérêt ira d’abord vers la Parole que nous offrons. Mais nous n’oublierons pas que notre manière d’être et de vivre peut encourager celui qui est invi­té; ou au contraire, lui enlever même le désir de goûter à ce que nous lui offrons.

«Heureux donc, dit Jésus, le serviteur fidèle!» (Le 12.43).

CHAPITRE 6

Les souffrances  
du service

Le contexte constantinien

Peut-on, en Europe de l’ouest, parler des souffrances du service? Une réponse un peu rapide nous ferait dire que ces souffrances se li­mitent à l’épreuve réelle d’un heurt constant entre nos ministères et l’apathie ou l’indifférence souvent polie de ceux auxquels nous an­nonçons l’Evangile. Je n’ai jamais vécu en Europe de l’Est. J’ai la pensée que le prix à payer là-bas — hostilité, tracasseries, mépris, me­naces, voire martyre, en un mot: la souffrance inhérente à tout minis­tère en régime socio-politique athée - à beaucoup d’égards se sup­porte mieux que cette absence d’opposition franche, motivée, ouverte, à laquelle est confronté le ministère en Occident. Mon pro­pos, apparemment contradictoire, serait d’affirmer: L’Eglise martyre n’est pas à l’Est. Car au-delà du rideau de fer, elle ne se confond pas avec le monde, mais s’en distingue absolument. Et si des souffrances lui sont imposées conséquemment à son témoignage, elle n’en est pas abattue ou effondrée. Au contraire. Elle en est renouvelée, affermie, même parfois réjouie.

La véritable Eglise martyre, c’est celle de l’Ouest, attiédie dans son confort, affaissée dans ses mondanités, anémiée par ses théologies cé­rébrales et d’autant mieux élaborées qu’on ne leur demande pas d’abord d’être testées dans le cadre d’une Eglise visible.

191

Ce contexte n’est pas d’aujourd’hui. Vinet écrivait déjà il y a un siècle et demi: «Il y a une manière héroïque de concevoir le ministère et c’est la seule vraie. Il faut élever le ministère à toute sa hauteur, voi­re dans les moments les plus difficiles... Dans notre temps on ne per­sécute point, quelquefois seulement on ridiculise. Ce temps peut changer; nous pourrons être persécutés, c’est-à-dire menacés dans nos biens, dans nos familles, dans nos personnes. Une telle situation est aussi normale que toute autre; il n’est pas plus naturel, ni plus ré­gulier d’aller tranquillement à l’église et de faire en paix son service que d’aller au bûcher, d’être persécuté dans ses enfants, dans son épouse, d’affronter la colère des grands de la terre et de périr sous leurs coups, d’être exilé ou d’exercer le ministère dans une pauvreté extrême»’.

Pour l’heure donc, l’héroïsme commun à beaucoup de frères dans le service, c’est de tenir ferme au cœur de Laodicée. C’est d’avoir à rencontrer des gens se disant riches de biens et de savoir, d’assurances et de bien-être, alors qu’en réalité ils sont mécontents et malades d’in­certitudes angoissées. Et ils vous disent effrontément «n’avoir besoin de rien».

L’héroïsme, c’est de devoir rester solidaire d’une société «amorali- sée» et démoralisée, ébranlée psychiquement, agressée par mille vio­lences tangibles ou audio-visuelles jusqu’à en être malade et, parallè­lement, d’être constamment devant son refus et reconnaître qu’elle est «malheureuse, misérable, pauvre, aveugle et nue».

Oui, l’héroïsme, c’est d’agréer qu’on vous ferme la porte à l’heure où vous proposiez d’engager le dialogue et pourtant de heurter encore2, dans le souvenir d’une importante exhortation: l’iniquité serait-elle accrue, la charité disparue, «celui qui persévérera jusqu’à la fin sera sauvé»3.

Mais je dois admettre que ce contexte «constantinien» comporte une autre souffrance dont il faut parler ouvertement. Elle marque de son empreinte l’histoire de l’Eglise. Elle a fait pleurer l’apôtre Paul qui disait aux Philippiens: «Il en est plusieurs qui marchent en enne­mis de la croix du Christ»4.

1/ Théologie pastorale. Alexandre Vinet. Librairie Fischbacher, Paris 1889, p. 48 et 51 2/ Ap 3.14-20 3/ Mat. 24.13 4/ Ph 3.18

192

Les faux-prophètes, les faux-docteurs, les mauvais ouvriers ne sont pas nécessairement tenus pour tels.

A la lecture de certaines pages des apôtres Paul, Pierre ou Jean, on apprend que cette opposition ou cette perversion du message est d’autant mieux agréée qu’elle a des aspects brillants, plaisants, séduc­teurs même.

La souffrance des vrais serviteurs en est d’autant aggravée. Il faut savoir aussi que cette opposition peut user des armes les plus charnel­les: l’habileté du discours, la flatterie, la compromission. Cette oppo­sition peut finalement entraîner la communauté dans l’apostasie et la dissolution !

L’Ecriture est d’une rare sévérité à l’égard des apostats. L’apôtre Pierre est celui qui les ménage le moins, quand même à l’égal de Jude, lui aussi véhément, il laisse à la justice divine le verdict concer­nant ces faux serviteurs.

Mais la question demeure. Dans une telle situation, quel sera le comportement du serviteur fidèle?

Il n’a pas la charge «d’arracher l’ivraie» et encore moins de «bat­tre ses compagnons». Sachant que le serviteur n’est pas plus grand que son maître1, que «tel il est, tels nous sommes dans ce monde»2, il se souviendra que le «solide fondement de Dieu reste debout»3 et qu’« il n’y a pas de puissance contre la vérité»4. Il gardera de la défé­rence envers tous. Tout en cherchant à redresser avec douceur l’adver­saire, il acceptera de souffrir, d’être contredit, voire moqué ou aban­donné, comme Paul l’a été, avec l’assurance que la «folie de ses contradicteurs sera un jour manifeste»5.

L’immobilisme de la tradition

Il est une autre souffrance rarement mise en lumière. Et pour cau­se! Ceux qui la connaissent n’en parlent guère. Elle accompagne pourtant beaucoup de ministères fidèles, dans le cadre de commu­nautés ou de paroisses aveugles ou sourdes à cette fidélité.

1/ Jn 13.16 2/ 1 Jn 4.17 3/ 2 Ti 2.19

4/2 Co 13.8 5/2Ti3.9

193

Cette souffrance est celle du service affronté à l’immobilisme de beaucoup d’églises locales, paré de l’étiquette: la sainte tradition.

Non pas que celle-ci soit sans vertu. Dans la vie d’une communau­té comme dans la vie personnelle, une certaine continuité est nécessai­re et ressortit à la sagesse. A condition qu’elle ne fasse pas obstruc­tion à tout dynamisme et, sous prétexte de fidélité, ne paralyse pas toute réforme ou innovation.

Or, il faut le dire, la tradition est quelquefois l’éteignoir de la vie dans l’Esprit. Jésus le dit en termes sévères: «Vous annulez la parole de Dieu par votre tradition»1.

Cet immobilisme de la communauté est quelquefois l’une des rai­sons de l’épuisement ou du découragement d’un serviteur. Cepen­dant, il ne convient pas de dramatiser cet état de faits. Et les quelques remarques qui suivent veulent encourager à la patience persévérante qu’exige cette situation.

1. Au lieu de se lamenter, le ministre en cause aura une pensée de compassion et de solidarité à l’égard de nombreux fidèles qui, des an­nées durant, ont supporté l’immobilisme, quelquefois le savoir un peu arrogant ou même l’aveuglement de leur conducteur... ou de leurs anciens. Il pensera aussi à tous les couples dont l’un des con­joints a une compagne ou un compagnon de route «qui n’obéit point à la Parole». Il pensera à tous les parents aux prises avec l’immobilis­me athée de l’un ou l’autre de leurs enfants.
2. Il se souviendra peut-être aussi de la grâce dont il a été l’objet et de la persévérance du Seigneur et de ses témoins jusqu’à ce que lui- même, longtemps aveuglé, soit convaincu par l’Esprit et, dans une vraie repentance, s’engage dans le chemin d’une foi dépouillée des fausses sécurités de la tradition auxquelles il s’accrochait.
3. Dans l’incompréhension qu’il pourrait rencontrer, il aura à l’es­prit l’exhortation de Paul à Timothée: «Un serviteur du Seigneur ne doit pas se quereller. Il doit être aimable envers tous, capable d’ensei­gner et patient, il doit instruire avec douceur ses contradicteurs. Dieu lui donnera peut-être l’occasion de changer de comportement et de parvenir à connaître la vérité» 2.

1/ Mc 7.8, 13 2/ 2 Ti 2.24-25

194

Le ministre à tout faire

De toute évidence, peu nombreuses sont les communautés ou pa­roisses édifiées conformément aux instructions de F Ecriture. Aussi y a-t-il encore de nombreux ministères du style «pasteur tous emplois». Et puis, l’individualisme maladif des protestants retarde parfois les réformes en cours là où l’on a saisi, dans les communautés de base comme dans les églises locales, qu’il y avait place pour des ministères différenciés, sans que soit méconnue l’importance du pasteur ou de l’ancien «évêque».

Cette situation d’attente est cause de souffrance lorsque tel minis­tre se voit chargé de responsabilités sans accord avec ses réelles com­pétences. Ajoutons pour la bonne cause: il arrive que ses paroissiens en souffrent autant que lui. Avoir peu de dons pour la prédication et devoir s’acquitter d’un message chaque dimanche est une des épreu­ves de certains ministres et de leur église.

Beaucoup de fidèles peuvent reprocher à leur berger de se terrer dans son presbytère au point que même les mourants ne sont pas visi­tés. Ils ne saisissent pas nécessairement que l’incompétence paraly­sante (et non la négligence) est la raison première de cet absentéisme de beaucoup de ministres attendus dans les foyers.

La pédagogie n’est pas nécessairement la qualité première d’un ser­viteur. Et voici qu’on attend de sa part qu’il sache instruire la jeunes­se et la gagner à l’Evangile par son catéchisme. Or, combien de caté- chètes s’avèrent pêcheurs démunis de filets, même apeurés devant les poissons voraces ou les anguilles que sont parfois, il est vrai, les caté­chumènes effrontés, même vindicatifs.

Peu ou prou, sous une forme ou sous une autre, tout ministre con­naît cette souffrance. Son tort est de l’agréer, car il la conforte en s’en accommodant et il laisse finalement l’Eglise en souffrir et s’en attris­ter vainement si le mal n’est pas pris au sérieux.

Exemple probant du type de remède à apporter à une telle situa­tion: il est notoire que des communautés ont vu se développer des mi­

195

nistères heureux et fructueux, suite au départ ou à F absence prolongée du ministre qui, officiellement ou par habitude, les remplissait tous.

C’est une fâcheuse et détestable habitude qui fait du ministère pas­toral une patère à laquelle les fidèles accrochent toutes leurs attentes et toutes leurs exigences. Mais c’est une non moins fâcheuse et détes­table habitude que les pasteurs, simplement «index», «médius» ou «auriculaire», agréent de servir comme s’ils étaient, à eux seuls, les dix doigts du Seigneur.

Sachant que le maître de la maison peut donner les ouvriers néces­saires, il faut inviter la communauté tout entière à les demander après en avoir reconnu la nécessité. Puis il faut discerner ceux qui seraient l’exaucement à cette prière. Les appeler à se mettre au travail, c’est peut-être aussi les encourager dans le service. Car il est trop de minis­tres dépouillés de moyens, qui paralysent toute aide reçue par les exi­gences critiques et sévères qu’ils imposent à leurs collaborateurs sou­vent bénévoles.

Et puis — rappel non négligeable — il faut nous souvenir que Gé- déon a entraîné son peuple dans un réveil spirituel lorsqu’il prit au sé­rieux la promesse que Dieu lui faisait en réponse à son humble aveu d’absence de moyens: «Va avec la force que tu as. N’est-ce pas moi qui t’envoie?»1

Le multitudinisme sectaire

Sur le chemin du ministère, il est un écueil dont il faut parler. Cette nécessité est liée au fait qu’il blesse certains, alors que d’autres parais­sent l’ignorer absolument. Cette situation est particulière à quelques pays d’Europe, entre autres à la Suisse.

En effet, il y a les églises officielles, catholiques, réformées, et il y a les églises libres, les communautés évangéliques aux dénominations diverses. Et puis, il y a les sectes (nous ne traiterons pas, ici, de ces dernières).

1/ Jg 6.14-15

196

Cet héritage historique n’est pas toujours facile à gérer. Si j’en par­le, c’est que mon propre ministère m’a fait toucher du doigt les diffi­cultés de certains. J’ai été rendu particulièrement sensible... aux coups qu’ils reçoivent. Qui les leur donne? Très souvent, sans même qu’ils s’en rendent compte, les ministres des églises «officielles».

Historiquement et conséquemment à un multitudinisme déclarant que tout habitant appartient de droit à la juridiction de l’une ou l’au­tre des églises officielles, les pasteurs et les prêtres font de la localité où ils exercent leur ministère une sorte de chasse gardée. Le pédobap­tisme, à l’arrière-plan de cette situation, comporte certes des engage­ments réciproques entre l’église officielle et le peuple. En réalité cet engagement est de moins en moins respecté, de plus en plus contesté, plus souvent encore trahi ou abandonné par ceux qui l’ont pris. Le bilan est connu. Le nombre des baptisés tend à diminuer. Parmi ceux qui l’ont été, une minorité réduite parfois à un petit groupe connaît encore le sens de ce baptême et de ses engagements. Nous sommes en pleine déchristianisation. Ou encore, selon les propos courageux d’un prêtre parlant des villes de notre pays à la lumière de la prophétie: «nous sommes la grande prostituée»1.

Pour remédier à cette situation qui n’a rien de fatal, il faudrait l’unité entre serviteurs. Il faudrait leur témoignage commun appelant à la repentance, au réveil fruit d’une démonstration de l’Esprit.

La souffrance? C’est que dans leurs démarches et prises de posi­tion, beaucoup de serviteurs des églises officielles se comportent en propriétaires. Sans le dire nécessairement mais en le laissant paraître quand même, ils regardent les anciens, les pasteurs, les témoins des autres églises et communautés comme des intrus, quand encore, dans l’ignorance du sens de ce terme, ils ne les désignent pas du nom de «secte».

Osons déplorer cet impérialisme, qu’il soit catholique romain ou protestant. Osons dire que ses tenants ne sont pas toujours conscients des rebuffades qu’en beaucoup de situations et de circonstances ils font essuyer à ceux qui servent le Christ dans une autre église que la leur. Le Christ en souffre pour eux et avec ceux qu’ils font ”r-

1/ Vie Protestante Genève, février 1983.

Osons dire aussi que ce sectarisme a été quelquefois la réplique à un sectarisme tout aussi impérieux, professé par les tenants de certai­nes communautés «libres». Inconsciemment, eux aussi rapetissent leur fidélité au Seigneur aux limites de leurs conceptions ecclésiales.

Comment «servir» lorsqu’on entre dans un tel héritage?

Nous n’avons jamais fini d’apprendre ce que Paul dit aux Philip- piens dans son chapitre 2: «Ne faites rien par esprit de rivalité... Soyez humbles les uns à l’égard des autres». L’humilité est ici définie non comme un refus de ce que l’on est soi-même, mais comme une recon­naissance de ce que sont les autres. La place qu’on leur fait n’a d’éga­le que celle qu’on s’accorde à soi-même dans le Corps du Christ. Sur ce simple fondement étayé par une commune et authentique foi évan­gélique, dans le respect des particularités liées à des traditions, à des styles de vie ou de culte honorables, l’impérialisme des uns ou des au­tres sera cloué à la place qui lui revient, quand même il faut admettre que la part première de ce chemin d’humilité concerne celui d’entre les ministres qui a le titre de l’officialité.

J’ai la liberté de mentionner ce que j’ai vécu dans l’une des parois­ses où je fus précisément pasteur de l’église officielle multitudiniste. J’étais responsable du millier de foyers de la localité qui, sous l’éti­quette protestante, comptait aussi une église libre et deux communau­tés évangéliques.

Devant ces trois mille personnes à instruire, à éclairer, à soigner ou, plus simplement, à amener à une foi vivante, j’ai dit aux responsables des autres communautés la reconnaissance que je leur porterais si, par leur ministère local, ils en amenaient beaucoup à une foi authen­tique. Et j’ai précisé:

— Quand trois cents d’entre «mes» paroissiens seront devenus d’au­thentiques chrétiens et des membres actifs de «vos» communautés, à supposer que je ne m’en sois pas aperçu, vous m’en avertirez, afin que je puisse venir me réjouir avec vous... et avec eux!

Regrettablement, cela n’arriva pas; mais disons, avec reconnais­sance, que s’établit entre les membres actifs des différentes églises une communion fraternelle en bénédiction à tous.

198

CHAPITRE 7

Les joies du service

Elles sont nombreuses, certes, et d’une qualité telle que si une pos­sibilité de vivre m’était redonnée, je demanderais au Seigneur la grâce d’être pasteur ou évangéliste. Mais je n’oublie pas la parole de l’apô­tre Paul, leitmotiv de ses épîtres: «Soyez toujours joyeux»1. La joie se cueille sur la branche épineuse d’une obéissance souvent coûteuse, voire éprouvante. L’épître aux Philippiens nous en apporte la dé­monstration. Ecrite alors que l’apôtre est en prison et mène un com­bat dont l’issue pourrait être son exécution, il rappelle que nous avons à nous réjouir «dans le Seigneur»2. Lui, en effet, est la source à laquelle nous devons puiser à l’heure des tribulations. Cette joie est réelle parce que liée à une espérance dont l’accomplissement justifie la joie, maintenue en dépit de tout ce qui, en nous et autour de nous, s’acharnerait à l’éteindre. Et l’apôtre Pierre nous tient les mêmes pro­pos: la joie a pour calice «diverses épreuves»3.

Cela dit, il est vrai que le ministère nous réserve des joies abondan­tes, même incomparables. Mieux encore, elles s’accompagnent d’avantages qui lui servent de cadre.

1/ Rm 12.12; 2 Co 6.10; 1 Th 5.16.

2/ Ph 1.18-21 3/ 1 P 1.6

199

Cep et sarment

Assurément, tout travailleur peut accomplir sa tâche dans la com­munion du Seigneur. Cependant, le travail à l’usine, l’établissement des factures dans un magasin, le classement de fiches dans une bi­bliothèque, le métier de livreur, la conduite d’un camion, en bref la maîtrise de tout labeur, comportent une très grande part de connais­sances devenant des routines. Le savoir, la réflexion intelligente y gar­dent certes leur part. Le témoignage chrétien sera de donner à ce la­beur la couleur de la probité, de la bonne humeur, de l’esprit de service et — s’il est possible de l’affiner — de la qualité du travail ac­compli.

Notre ministère aura tous ces aspects. Mais en beaucoup de domai­nes et au bénéfice des autres, il exigera une recherche renouvelée et particulière de la force du Saint-Esprit et de la sagesse du Christ. C’est là une des joies du service.

Une œuvre bonne

Le mécanicien d’une machine-outil, le chimiste manipulant ses éprouvettes, le technicien ou le comptable d’une entreprise, peuvent parfois s’interroger sur la finalité de leur activité. Servent-ils leur pro­chain ou travaillent-ils à enrichir des idolâtres, à dérégler la nature, à favoriser l’exploitation des uns par les autres? Même le médecin au service du prochain connaît ce problème de conscience. Ses soins en­tendus ramènent-ils à la vie quelqu’un qui va, dès lors, végéter, sans possibilité de se mouvoir et qu’il eût été préférable de laisser mourir naturellement?

Au contraire, dans tous les détails du ministère - quelle qu’en soit la forme, ou l’importance, ou le lieu - compte tenu de nos défaillan­ces et de nos infidélités, nous sommes assurés de faire le bien, dest-à-

200

dire de travailler à l’accomplissement du dessein favorable de Dieu envers tous les hommes.

L’exigence première du Seigneur est celle de l’amour pour Dieu et pour chacune de ses créatures. Est-il joie plus grande que de nous sa­voir instruments permanents de ce grand œuvre?

La réussite

Le premier psaume biblique dit une parole en soi étonnante, non par la béatitude qu’elle proclame, mais par l’assurance dont elle s’ac­compagne: «Heureux l’homme... qui trouve son plaisir dans la loi de l’Eternel... Tout ce qu’il fait lui réussit» (autre traduction: «persis­te»). Glorieuse assurance. Elle n’est pas surfaite. A preuve: le Christ et son ministère.

Dans l’accomplissement de sa volonté quotidiennement recher­chée, donc dans la foi nous mettant au bénéfice de sa grâce, de sa for­ce et de son aide, il n’y a jamais d’échec. Certes, il y a des difficultés, il y a des déceptions, il y a des erreurs, peut-être même des chutes; mais à cause de la fidélité de Dieu, la réussite finale demeure certaine. Car en Christ, il y a toujours possibilité d’une repentance, donc d’un recommencement, dans la certitude non seulement que Dieu répare, mais qu’il tire même du bien des erreurs, voire des fautes que nous commettons. «Quand nous serions infidèles, Dieu demeure fidèle»1.

Je ne connais pas de patron ou d’entrepreneur offrant de telles prestations. Je ne connais pas de profession qui, à l’intérêt du travail, ajoute la joie de l’accomplir avec une telle assurance.

Toute votre personne

Il y a mieux encore. Ouvrier ou employé d’une administration, on vous priera de réserver à d’autres moments de votre journée votre

1/ 2 Tm 2.13

201

fantaisie, de mettre un frein à votre imagination, de garder pour d’au­tres tâches ou d’autres lieux certaines de vos facultés. Or, si vous êtes serviteur ou servante du Seigneur, tous vos dons naturels ou surnatu­rels, toutes vos dispositions ou aptitudes sont utilisables. Plus grande sera votre culture, plus affinés, et fondés, et documentés, et exercés seront votre sens pratique, votre sens psychologique, votre sens artisti­que, votre bon sens tout court... plus votre ministère sera apprécié. Du moins aura-t-il en tout cas la possibilité de l’être!

En vérité, je ne connais pas de métier qui, dans son expression, offre une telle envergure et qui vous laisse cette totale liberté d’être vous- même, un vous-même certes sanctifié, mais d’autant plus heureux dans sa consécration. Il est bien dit que ce trésor «nous le portons dans un vase d’argile»'. Mais là encore, le privilège est que nous n’avons ja­mais à en prendre ombrage ou à en avoir honte. Même quand nous serions faible, la force nous est assurée. A aucun moment d’un labeur fidèle, nous n’avons à douter de sa valeur. S’accompagnerait-elle de tribulations, la joie du service en sera renforcée2.

D’heureuses contraintes

Déjà le psalmiste disait: «Il y a d’abondantes joies devant ta face» 3. Aux joies du service, il faut ajouter celles de son encadre­ment. Ce que d’autres aimeraient connaître en abondance, cela nous est non seulement accordé mais renouvelé avec la douce contrainte d’avoir à en user:

* Contrainte d’avoir à écouter la Parole, à la creuser, à s’en nourrir, à la pratiquer.
* Contrainte de rechercher le Seigneur dans la prière, la communion fraternelle et la sanctification qui en est le corollaire.
* Contrainte d’avoir à aspirer aux dons charismatiques les meilleurs.
* Contrainte d’avoir à aimer à la mesure de l’amour dont nous som­mes l’objet.

1/ 2 Co 4.7

2/ 2 Co 12.10; Col 1.24, 29; Pr 18.9; 1 Co 15.58; 1 Th 3.3-4.

3/ Ps 16.11

202

Autrement dit, le travail de beaucoup de nos contemporains les anémie, les débilite, les épuise, les aliène, les irrite et, finalement, les ennuie jusqu’à l’amertume. Par contraste plus ou moins nuancé, la joie est la couleur dominante, enrubannant le détail et l’ensemble de notre activité.

Des grains dans l’épi

Nous ne l’avons pas évoqué jusqu’ici: la souffrance majeure du Seigneur fut de se heurter au refus obstiné de ceux que sa Parole, son exemple, ses œuvres, ses miracles voulaient convaincre et amener au salut. L’histoire biblique — Luc en particulier — rend compte de cette tristesse du Christ :

«Comme il approchait de Jérusalem, Jésus en voyant la ville pleura sur elle et dit: Si au moins en ce jour qui t’est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix... Tu n’as pas connu le temps où tu as été visitée» (Le 19.41-44).

Après Samuel, Elisée, Esaïe, Jérémie, l’apôtre Paul a connu sem­blable tristesse1.

En contrepartie, le service nous réserve un contentement dont la nature et l’intensité échappent aux incrédules ou aux indifférents. Oui, c’est un bonheur incomparable de voir des «perdus» parvenir au salut, l’Eglise s’édifier et laisser paraître la réalité du royaume qu’elle préfigure. Contentement et bonheur quand l’Esprit œuvre, quand les démons sont chassés, quand les malades guérissent, quand les chrétiens marchent dans la vérité et se consacrent, eux et leurs biens, avec un zèle misssionnaire2.

1/ 1 S 15.11; 2 R 8.11-12; Es 22.4; Jr 9.1; 13.17; Ph 3.18.

2/ Ac 8.8; 11.18; 1 Th 1.2; 2.19; 2 Co 7.4-7; Le 10.17; Ac 15.3; 3 Jn 4.

203

Un vrai salaire

Le désintéressement est la marque d’une authentique charité. Ce­pendant Dieu se souvient de ce que nous sommes. Il se souvient aussi de sa justice. Il n’oublie pas notre travail et l’amour que nous avons manifesté1. Les peines et les joies du service culmineront dans ce qui en sera l’aboutissement. Si la gloire humaine, récompense de l’athlè­te, passe vite, le prix de notre course, lui, a la durée de l’éternité2.

Après avoir connu la joie comme une récompense constante du service, la fidélité du serviteur, la qualité de son travail, sa persévéran­ce à l’accomplir, aboutiront à ce couronnement appelé par Jésus et par Paul: «la joie du maître», la joie des retrouvailles et la participa­tion de tous les sauvés à l’avènement du royaume éternel de Dieu3.

Certes, cet avenir glorieux sera le privilège de tous les rachetés mais il réserve des bénédictions, voire des responsabilités particulières à ceux qui auront accompli leur course «avec joie»4.

Le contentement du service a pour couronnement une plénitude de joie présente et à venir.

1/ He 6.10

4/ Mt 25.21, 23.

2/ Ph 4.1; 2 lin 4.8;

1 P 5.4

3/ Mt 25.23; 1 Th 2.20;

2 Th 1.10

204

CHAPITRE 8

Les composantes  
naturelles du service

Dans les chapitres précédents, notre intérêt allait aux qualifications spirituelles de tout ministre. Elles sont en effet primordiales.

Cependant, l’Ecriture elle-même nous invite à ne pas méconnaître nos qualifications naturelles. Elle nous assure qu’«avant qu’aucun de nos jours ait existé, nous n’étions point cachés devant Dieu». Elle nous assure aussi que dans le sein de notre mère, le Créateur «con­naissait notre existence et les jours qui nous étaient départis»1. Cette prédestination en Christ est une raison fondamentale de porter atten­tion à nos aptitudes innées. C’est peut-être une vérité à la Palisse de dire qu’elles apparaissent et se développent dans la mesure où nous les exerçons. Or, l’expérience me fait dire que nombreux sont les mi­nistres qui n’accordent aucune attention à leurs aptitudes. Donc ils les négligent quand ils ne les ignorent pas dans l’exercice de leur voca­tion.

Peut-être faut-il le rappeler. Il n’y a nulle limite à notre volonté per­sonnelle d’offrir au Seigneur la richesse naturelle de nos personnali­tés. Le psaume cité plus haut dit que «nous sommes des créatures merveilleuses». Un faux christianisme nous a parfois appris à mépri­ser les trésors que recèle notre personne naturelle et à ignorer les avan­tages qu’ils apporteraient à l’exercice de nos ministères.

Il nous appartient donc de discerner, parmi nos aptitudes, celle qui aura la primeur.

1/ Ps 139.15-16

205

Notre santé

A l’évidence, son bon état et son maintien requièrent de notre part quelque intérêt. Le souhait de l’apôtre Jean: «Que tu prospères à tous égards et sois en bonne santé» convient à tout serviteur qui ne s’appellerait pas nécessairement Gaïus'. De plus, même si l’assurance d’une santé parfaite n’est envisageable qu’à l’avènement du «jour de l’Eternel», il est difficilement concevable qu’un serviteur du Christ «soleil de justice portant la santé dans ses rayons»2 ne bénéficie pas de cette grâce première. Qu’elle puisse parfois se manifester dans la faiblesse d’un corps marqué de quelque infirmité, il n’en reste pas moins que la claire volonté de Dieu en Christ, c’est de nous affranchir physiquement et psychiquement pour un meilleur service des autres. Quand ce ne serait pas le cas, n’évoquons pas trop vite l’infirmité de l’apôtre Paul3. Ce serait laisser croire que l’excellence des révélations que nous aurions en partage obligerait le Seigneur à cette rigueur en­vers nous ! Pensons plutôt à Asa, auquel il fut reproché de n’avoir pas consulté l’Eternel et d’avoir recouru aussitôt à des médecins4. Ce qui laisse bien entendre qu’il est dans la volonté du Seigneur de nous ac­corder un bon équilibre physique et psychique. Je voudrais éviter tou­te importunité sur ce sujet. C’est pourquoi je ramène mes remarques à ces quelques brèves considérations :

Si l’adage veut qu’on creuse sa tombe avec ses dents, il souligne avec l’Ecriture qu’une intelligente sobriété est le facteur premier de la santé5. Mais cette dernière connaît des perturbations fréquemment constatées chez des «serviteurs» (plus rarement chez des servantes!) qui refusent de voir, quand encore ils ne les justifient pas, les abus qu’ils commettent: l’indiscipline à l’égard du sommeil réparateur de nos forces, la négligence dans la part à accorder à l’exercice physique (détente, sport, vacances), compensateur d’un travail intellectuel tou­chant parfois au surmenage.

Et puis, au risque d’importuner certains, dénonçons le tabagisme de trop d’ecclésiastiques, déplorable autant par sa nocivité envers leur

1/ 3 Jn 2 2/ Mal 4.2 3/ 2 Co 12.7

4/ 2 Ch 16.12 5/ 1 Th 5.8

206

santé (et celle des autres ! ) que par le démenti qu’il apporte à la liberté et à la charité qu’en leur qualité de ministres ils avaient à manifester, conformément à l’exhortation paulinienne:

«Que votre liberté ne devienne pas pour les autres une pierre d’achoppement.» (1 Co 8.9).

L’Ecriture elle-même nous donne une raison de plus d’envisager que serviteurs ou servantes disposent d’un état de santé en rapport avec leur service du Seigneur. Il est écrit:

«Prête l’oreille à mes paroles; qu’elles ne s’éloignent pas de tes yeux; garde-les dans le fond de ton cœur. C’est la vie pour ceux qui les trouvent, c’est la santé pour leur corps» (Pr 4.20-22).

Nos prédispositions

De toute évidence, l’ensemble des dispositions héritées, puis l’édu­cation et l’enseignement reçus dans la famille où nous avons grandi, font de nous des êtres tournés de préférence, ou bien vers la réflexion, ou bien vers la technique, ou bien vers les arts, ou bien vers les choses pratiques.

Dans notre acquiescement à une vocation précise, nous avons à te­nir compte de ces aptitudes innées. On imagine mal qu’un homme sans aucune prédisposition musicale accepte de devenir chantre ou directeur de chœur paroissial. Il est donc recommandé d’envisager un ministère en tenant compte de nos prédispositions naturelles et de cet­te heureuse possibilité de les faire valoir à la louange de Dieu et au bé­néfice de son Eglise. Mais il va aussi de soi que d’autres aptitudes res­teront à toujours en friche si nous ne prenons pas la peine de les développer. Le «parler en langues étrangères» fut un des aspects de Fonction de l’Esprit à la Pentecôte1. Ce miracle s’est renouvelé quel­quefois au cours de l’histoire. Nous pourrions demander au Seigneur que, à une heure où la connaissance de l’anglais ou de l’allemand

1/ Ac 2.8. Il n’est pas à confondre avec la glossolalie recommandée par Paul dans 1 Co. 14.5.

207

nous serait nécessaire, ce don du parler en langues étrangères nous soit accordé par l’Esprit! Nous étonnerons-nous si le Seigneur nous répond: dans la communion de l’Esprit, apprends l’anglais ou l’alle­mand par la méthode x ou y. Parfais tes connaissances acquises par un séjour en Angleterre ou en Allemagne!

En d’autres termes, suivant nos responsabilités présentes ou futu­res, il serait heureux que nous connaissions la sténographie, ou la dactylographie, ou la comptabilité, ou la conduite d’une voiture, ou la réparation des moteurs, ou l’animation de groupes, ou les techni­ques d’enregistrement, ou l’art photographique... et j’en passe. Bien sûr, c’est autant de travail à ajouter à celui qu’exigeait notre prépara­tion première. Mais ne sommes-nous pas invités à «travailler de mieux en mieux à l’œuvre du Seigneur... à manifester du zèle dans notre service... à ne pas craindre l’effort joignant à la foi» ce qui en élargit l’impact?\* Mon ministère m’a fait rencontrer beaucoup de serviteurs et de servantes dont le service était multiplié par le savoir qu’ils avaient acquis et développé.

Indice de la tentation à la paresse: douze proverbes2 sur ce thème jalonnent le livre de la sagesse! L’exhortation de l’apôtre Pierre «d’ajouter à notre foi» intéresse tout ministère. Ainsi exhorterais-je l’intendant d’un camp chrétien ou d’une maison communautaire: «Joins à ta foi et aux fruits de l’Esprit, des connaissances en diététi­que, en administration, en menuiserie, en électricité, en robinetterie, en maçonnerie, en tôlerie, en audio-visuels, en sports, en premiers soins aux malades, en réparations de tous genres, en vocabulaire élé­mentaire d’au moins trois langues. Car si ces dons sont en toi, ils ne te laisseront point oisif ni stérile dans la perspective de ton entrée dans le royaume étemel»3.

Bien évidemment, à défaut de l’une, ou de l’autre, ou même de l’ensemble de ces connaissances, le Seigneur bénit la bonne volonté de ses serviteurs et servantes. Il a appris dès longtemps à s’en conten­ter. Nous n’en sommes pas étonnés. Par contre, étonnons-nous de ce consentement souvent constaté: on offre à Dieu le minimum, avec l’aveu qu’un maximum aurait exigé du sommeil ou des loisirs en moins, et du travail en plus !

1/ 1 Co 15.58; He 6.10-11; 2 P 1.5.

2/ Pr 6.6, 9; 10.26; 12.27; 13.4; 15.19; 19.24; 20.4; 21.25; 22.13; 24.30; 26.13.

3/ Cf. 2 P 1.5

208

La mémoire

Chez certains, elle est une aptitude de premier plan. En ce cas, elle apporte aux bénéficiaires d’évidentes facilités, mais leur fait aussi courir de très grands risques.

J’ai souvenir de camarades d’études ou de collègues doués d’une remarquable mémoire. Ils m’impressionnaient. Alors que je peinais à mémoriser ce qui faisait la matière d’un examen, eux l’avaient enre­gistrée simplement à l’écoute de l’enseignement du professeur. Ils sa­vaient redire les choses entendues. Double constatation: Une bonne mémoire peut entraîner le risque d’une facilité fâcheuse: devenir le répétiteur de la pensée des autres. Mais le risque est tout aussi grand de prétexter l’absence de mémoire pour justifier une médiocrité qui tient finalement à de la paresse. Une solide culture convient à toute personnalité. Pour l’acquérir, la mémoire est un instrument nécessai­re. Elle absorbera de préférence le contenu, et non pas nécessairement la forme, de la pensée d’autrui. Cette exigence aura l’avantage de dé­velopper l’intelligence, la réflexion critique, la mise en valeur des traits originaux d’un vrai savoir. Elle contribuera à façonner chez ce­lui qui s’y excerce une intelligence à son tour originale et créatrice.

A noter que la mémoire peut être en partie visuelle, en partie audi­tive. A ceux qui ne le sauraient pas encore, je me plais à dire, par expé­rience, que la mémoire peut être fortifiée et développée, par l’exercice de mémorisation. Comme un pianiste consacre chaque jour du temps à faire ses gammes, ses accords et ses arpèges, s’il veut acquérir et maintenir de la vélocité ou simplement l’art de jouer correctement, le service chrétien, en beaucoup de ses aspects, sera favorisé si celui qui l’exerce allie à sa mission une connaissance acquise par une mémoire volontairement cultivée.

Encore un trait personnel: J’ai toujours déploré que des prédica­teurs lisent leur message, soit qu’ils gardent les yeux rivés sur leur tex­te, soit que cette lecture prenne la forme d’un balancement de la tête rappelant le maniement d’un arrosoir. C’est pourquoi, dès l’instant

209

où je fus appelé à prêcher, et à défaut d’une élocution assurée, j’ai mémorisé mon message. Cinq ans plus tard, ma mémoire s’était déve­loppée au point qu’en une heure je savais par cœur une prédication d’une demi-heure. C’est l’occasion de dire qu’il n’est pas sans impor­tance de transmettre le message évangélique de manière à captiver au maximum l’attention de ceux qui l’écoutent. On sait l’intérêt que les media attachent à la communication. La Parole de Dieu, plus que n’importe quelle autre, doit être entendue. Il importe donc que ceux qui la transmettent, eux les premiers en facilitent l’audition.

L’élocution

Elle est un des aspects du ministère de la communication.

Certes, un bredouilleur rempli de l’Esprit peut convaincre un audi­toire alors qu’un parfait phraseur ne retiendra l’attention de person­ne. Mais ce même Saint-Esprit qui s’accommode de l’élocution fruste d’un authentique témoin, se réjouira aussi d’être servi par une élocu­tion correcte. Sans commenter ces faits, il est certain que les Français, dans leur formation scolaire et leur culture acquise dès l’enfance, ont une élocution naturelle que les Suisses ou les Belges ou les Québec- quois peuvent leur envier.

Restons lucides. L’académie du langage n’est pas la garantie de son contenu. L’écrivain suisse C-F. Ramuz avait une élocution propre à son pays qui, justement, ne se laisse pas éblouir par un style brillant et s’en méfie plutôt. La raison en est fondée. La forme parfaite n’est pas la seule expression de vie. Celle-ci déborde souvent l’expression heureuse qu’on lui impose. La faiblesse des doctrinaires est de l’igno­rer. Il n’en reste pas moins qu’une bonne élocution ne desservira ja­mais un message. Or, l’élocution est un art qui s’apprend. J’ose, ici encore, être personnel. Mes origines vaudoises, ma formation scolaire primaire ne m’avaient pas préparé au ministère de la communication. Le pasteur qui m’y encouragea m’obligea à une discipline dont je lui

210

sais gré. Il m’enseigna à cultiver ma mémoire. Il m’enseigna égale­ment à soigner mon élocution et mon style. L’un ne se confond pas nécessairement avec l’autre. L’élocution emprunte d’autres règles que l’écriture. Mais celle-ci bien apprise peut favoriser l’expression de celle-là.

Il me fit mémoriser puis réciter des pages d’auteurs français répu­tés pour leur manière d’écrire. A dire vrai, j’ai retenu sa méthode, mais je ne l’ai pas toujours pratiquée. Je m’en félicite d’autant moins qu’aujourd’hui encore, si j’ai acquis quelque facilité dans l’art ora­toire, je peine toujours à écrire et suis parfois humilié des lourdeurs de mon style lorsqu’il m’arrive, après coup, de me relire!

La part première de tout serviteur est de dire la Parole dans un lan­gage à même de retenir l’attention du plus grand nombre. Cette évi­dence devrait nous interdire le style ampoulé ou débraillé, les incorrec­tions, les maladresses, les pataquès, caractéristiques de témoignages ou même de discours qui se veulent à la gloire de Jésus-Christ!

La voix

Son amplitude est mesurable, son timbre aussi. Que ce soit chez un homme ou chez une femme, cette qualité d’élocution est souvent re­grettablement négligée quand elle n’est pas ignorée. Résultat: beau­coup de communicateurs de la Parole la rendent inaudible, ou insup­portable, voire exécrable. Leur voix est mal posée, mal accordée à la longueur de leurs cordes vocales.

L’altération du ton risque d’altérer aussi la Parole qu’ils communi­quent. Telle voix de fausset, chez une femme ou chez un homme, dé­tourne l’attention de l’auditeur au lieu de la capter. De plus, la voix ainsi malmenée se fatigue rapidement, s’éraille jusqu’à abîmer les cordes vocales.

Il est des voix naturellement bien posées. Celles qui ne le seraient pas peuvent être corrigées. Quelques cours auprès d’un phonéticien

211

sont à recommander. On apprend à accorder sa guitare, instrument d’accompagnement. Combien plus important est le juste accord d’une voix dont la sonorité rendra plus facile l’écoute de ce qu’elle communique. Une bonne articulation est facteur d’une prononcia­tion claire et audible de chacun. Elle aussi est à exercer par tous ceux qui se veulent ministres de la Parole.

Mais il faut dire également l’importance de cette qualité de la voix qu’est le ton. On sait qu’il fait la chanson. On pourrait ajouter qu’il fait — ou parfois., hélas! défait — le discours, suivant que l’intona­tion est appropriée ou non.

Une fâcheuse tradition voulait, et veut encore, que le langage de la chaire soit marqué d’onction. Celle de l’Esprit devrait être la seule re­quise. Pourquoi a-t-il fallu, ou faut-il encore, qu’elle soit confondue avec cette boursouflure déformant jusqu’au ridicule ou à la caricatu­re l’expression de tout propos qui se veut spirituel? Pourquoi cette so­lennité, cette emphase inutile, accompagnent-elles des serviteurs jus­qu’à amidonner même leur indication des numéros de cantiques, à apprêter artificiellement toutes les voyelles qu’ils prononcent avec des circonflexes ou des accents graves, à rendre dégoulinant d’onction leurs propos les plus banals?

Durant quinze ans, à l’enseigne du «Courrier du cœur», une émis­sion hebdomadaire de dix minutes me fut confiée à Radio Sottens. Je souhaite à tout ministre la grâce éprouvante d’une semblable respon­sabilité. Entre autres questions, elle nous confronte à celle-ci, et ce n’est pas la moins importante: Le ton habillant mes propos tiendra-t- il les auditeurs à l’écoute ou bien leur donnera-t-il le désir de tourner le bouton?

Salutaire exercice! A défaut de sa possibilité d’exécution, qu’ils en­registrent sur cassette leurs messages d’un soir de semaine ou d’un di­manche. Et qu’avec une oreille critique, quelques jours plus tard, ils écoutent à nouveau ce qu’ils ont enregistré. Peut-être arrivera-t-il qu’ils soient heureux de s’entendre. Peut-être aussi découvriront-ils pourquoi se raréfient leurs auditeurs...

En beaucoup d’églises, heureusement, on favorise aujourd’hui la préparation ou le perfectionnement du ministère des organistes et

212

autres préposés à la célébration du culte: lecteurs, directeurs de chœurs, musiciens, groupes de chanteurs, etc. Il n’en fut pas toujours ainsi. Si j’égrenais mes souvenirs d’évangéliste, je narrerais nombre d’épisodes illustrant la négligence marquée de sans-gêne, d’apathie, pour ne pas dire d’inconscience, qui a quelquefois servi de justifica­tion à des «productions» tristement ratées. Par surcroît, il arrivait qu’elles fussent de mauvais goût! Comme c’était pour le Seigneur et dans le cadre de son Eglise, on accepterait que la bonne volonté des exécutants tienne lieu de préparation et d’exécution réussie! Un seul exemple. Lors d’un effort d’évangélisation auquel toute la population avait été conviée, un chœur dit «de circonstance», hâtivement ras­semblé et tardivement préparé, chanta lamentablement. C’était faux à hurler! Le président de la soirée eut des paroles d’un humour un peu féroce: «C’était difficile d’applaudir, dit-il. Cela n’est du reste pas dans nos habitudes d’église. Pour ne rien vous cacher, j’ai cru d’abord que ce chœur d’ouverture était une musique moderne. En réalité, il s’agissait bien d’un vieux cantique de chez nous. Rassurez- vous, chanteurs, nous avons tous fini par le reconnaître ! »

Le croyez-vous? Personne n’a ri. Car dans certaines églises, la bon­ne intention, la bonne volonté et les bons sentiments, suffisent à qua­lifier les ministères qu’en retour, et sous peine d’ingratitude, on se doit d’apprécier!

Le bon sens

On pourrait s’étonner que je le présente comme une disposition naturelle. Je n’oublie pas le Psaume 14 ni Romains 3. Encore faut-il lire ces textes (et les autres...) à la lumière de toute l’Ecriture. Certes, elle dévoile la perdition de l’homme corrompu d’entendement et la nécessité de la grâce salutaire de Dieu; mais elle ne nie pas pour au­tant la faculté que garde l’homme «perdu», de reconnaître droite- ment la précarité de son état et ce qui pourrait favorablement l’en

213

sortir. Or, Moïse déjà, en parlant du peuple dont nous sommes aussi les fils, devait dire: «Ils perdent leur bon sens»'. Si encore c’était suite à un égarement, fruit de l’incrédulité, on saurait que la folie naturelle l’a emporté. Mais il s’agit souvent de ces situations où le Seigneur étant invoqué — invoqué même comme celui qu’on veut honorer et servir — cet honneur et cette obéissance — suprême contradiction - deviennent autant de raisons de perdre tout bon sens !

On s’en doute: le doctrinarisme — la vérité sans charité — est sou­vent à la clef de ces comportements ou résolutions insolites. Souvent aussi la présomption — cette maladie de l’individualisme autoritaire — est à l’arrière-plan de cet aveuglement. Paul disait au gouverneur Festus: «Ce sont des paroles de vérité et de bon sens que je pronon­ce»2. En d’autres termes: j’en appelle à ta droiture de cœur. L’Ecritu­re, en effet, en reconnaît la part même chez le méchant3. A combien plus forte raison avons-nous à l’attendre de ceux qui se veulent chré­tiens et serviteurs.

Or, j’ai souvent constaté que le fait d’être chrétien s’accompagne, chez certains, d’un fâcheux oubli de la valeur intangible de leur bon sens. Ils lui substituent des choses excellentes certes: la Parole de Dieu, la recherche de la sanctification, le Seigneur, le Saint-Esprit. Leur erreur est de penser et de croire qu’un disciple du Christ plaît à Dieu et le sert dans la mesure où il renonce à son bon sens. Certes, ce bon sens, comme l’intelligence ou l’intuition, a besoin du dynamisme renouvelant de l’Esprit saint, de l’éclairage de la Parole, de la grâce du Seigneur et de l’appui de la sagesse des frères. Mais sa valeur natu­relle garde pleinement sa place dans le service que nous offrons à Dieu et aux hommes. Plus encore, il faut cultiver notre bon sens, l’af­finer par l’observation de ce qu’on voit, le développer par l’écoute de ce qu’on lit ou entend, l’affermir par la réflexion, face à ce qu’on vit ou ce qu’on éprouve.

Une remarque a parfaitement sa place ici. L’enseignement de la théologie - de la dogmatique en particulier - est certes capital. Mais l’application de la doctrine la mieux éclairée par l’Esprit, sera blessante à l’âme de beaucoup, si elle ne s’accompagne pas, dans ce

1/ Dt 32.28 2/ Ac 26.25 3/ Ez 33.14

214

même éclairage de F Esprit, de beaucoup de bon sens. Et c’est précisé­ment la part prépondérante qui, dans une formation au ministère et à sa pratique, revient à la théologie pastorale.

La vie — celle d’une paroisse ou d’une communauté, celle de cha­cune des personnes qui les constituent — est faite de données mou­vantes et contradictoires, fidèles à elles-mêmes et pourtant toujours nouvelles. C’est petit à petit qu’on le découvre et l’apprend. Il y a une sagesse à acquérir, un bon sens à parfaire, un équilibre à trouver, dans la connaissance des hommes, dans le discernement des situations, en vue des conseils à partager, des décisions à prendre, des refus motivés à opposer.

Le Christ a été parfaitement homme. En lui, la plénitude de l’Es­prit éclairait ce que sa connaissance du Père, certes, mais aussi ses trente années de connaissance de l’homme, lui avaient appris. Paul, rempli de l’Esprit saint nous en donne aussi la démonstration: dans ses contacts avec les autres, dans sa manière d’instruire et d’agir. Entendez-le, lui célibataire, parler avec bon sens et intelligence du ma­riage et de la famille. Ecoutez-le, lui ouvrier, parler d’Onésime au pa­tron qu’était Philémon. Apprenez de lui, travailleur infatigable et pourtant sans ressources matérielles sinon celles de la générosité des autres, comment gérer, en chrétien, les biens dont on dispose.

Où avait-il appris ce sens de la réalité? Aux heures où il tissait ses toiles de tente, assurément il observait les gens passant dans sa rue, discutait avec eux, réfléchissait à leurs propos. Quand on prend con­naissance, par ses épîtres, de la liste impressionnante de ceux qu’il sa­lue, on imagine sans peine que Paul était un homme de dialogue et d’échange.

Cultiver son bons sens, le mettre en œuvre, c’est chercher le contact avec autrui. Ce n’est pas tellement parler que d’abord réfléchir à ce qui nous est dit; et si nous répondons, ce n’est pas tellement d’affirmer que laisser l’interlocuteur éprouver la vérité de nos propos. Les visites pas­torales, la relation d’aide, nous en donnent les occasions souhaitées.

Le refus de «marcher selon le train de ce monde» ‘ ne doit pas nous en séparer. Le Seigneur nous y envoie en témoins et en serviteurs.

1/ Ep2.2

215

Cela demande un sens aigü de la réalité, donc beaucoup de bon sens. Il s’acquiert certes à la lecture de la Parole et à l’écoute des hommes mais il trouve aussi l’occasion de s’instruire, par la lecture d’ouvrages contemporains (romans entre autres) révélateurs de la mentalité et des préoccupations de nos semblables, par la lecture et par l’écoute des media.

A l’enseigne du bon sens, la vigilance fraternelle nous évitera d’être des bergers théoriciens démunis de sens pratique.

Du tact et de l’éducation

Cette «appréciation intuitive, spontanée et délicate de ce qu’il con­vient de dire, de faire ou d’éviter dans les relations humaines» (Petit Robert) est une disposition du cœur qu’on est heureux de reconnaître parfois chez des païens. On s’attendrait d’autant plus à la rencontrer chez les chrétiens, surtout s’ils ont quelque responsabilité dans l’Eglise.

Cela n’est pas toujours le cas. La raison principale? Une lacune dans leur éducation. Il ne s’est trouvé personne pour l’enseigner à certains ministres. Il ne suffit pas, en effet, que cette sensibilité existe naturellement. Il faut encore qu’elle soit éclairée, souvent aussi apprjr se, puis progressivement exercée et développée. Autrement dit et de toute manière, le tact s’apprend, et il s’apprend d’autant plus facile­ment qu’on reconnaît devoir en être instruit.

Si ce n’est pas le lieu d’apporter cet enseignement, c’est pour le moins celui de dire combien de scènes bibliques visent à nous appren­dre le tact. Encouragement donc aux serviteurs et servantes qui au­raient quelque juste appréhension à la seule pensée d’un ministère où l’on attendra d’eux - parce qu’ils sont serviteurs - qu’ils sachent ce qu’il convient de dire, de faire ou d’éviter, dans telle circonstance précise !

L’exemple que je cite est intéressant parce que, dans sa simplicité, il illustre ce dont nous parlons. C’est un récit connu. Trois personnes y sont présentées: Abraham, Eliézer, Rebecca1. Durant de nombreuses

1/ Gn 24

216

années, Abraham et Eliézer ont été compagnons. Il est permis de croire qu’Eliézer dut beaucoup apprendre d’Abraham, et réciproque­ment. Dans ce fait, déjà se découvre un premier aspect du tact. Il re­connaît le titre et les responsabilités de l’autre, sans que jamais en soit contestée la légitimité. Abraham n’a nulle honte d’être le maître, Elié­zer ne s’offusque pas d’être le serviteur.

L’apôtre Paul enseigne: « Regardez les autres comme étant au-dessus de vous-mêmes»1. La démonstration en est ici apportée: Avec tact, Eliézer donne toute sa place au maître. De la même manière, Abraham met en valeur, ô combien, les traits attachants de son serviteur.

Abraham n’a rien oublié des raisons premières de la corruption qui amena le déluge. Son souci paternel voudrait éviter à Isaac toute mé­salliance. Il ne se contente pas de discours. Il n’en fait même point. Avec tact, il forme un projet difficile que seule la foi lui permet d’en­visager. En renonçant à se rendre lui-même là où il envoie son servi­teur, il fait preuve de sensibilité, et envers Dieu, et envers Eliézer, et envers son fils. Car le tact, c’est souvent de se retirer de l’avant-scène pour laisser cet honneur également aux humbles qui, comme nous, sont serviteurs. Ce même tact permettra que le fils ne se voie pas vio­lenté dans son choix, mais persuadé que le projet de son père était bien d’inspiration divine.

Ce qui est demandé d’Eliézer aurait pu, non sans raison, lui paraî­tre redoutable. Le tact - Eliézer en a beaucoup - *d* est de laisser la parole aux autres, de les écouter afin d’être sûr de les avoir bien com­pris. En d’autres termes, ce n’est pas les écouter en préparant déjà la réponse que nous allons leur faire! En prenant acte des exigences d’Abraham, Eliézer aurait pu dire: «Impossible... vas-y toi-même... c’est trop périlleux... ce que tu ordonnes dépasse mes compétences» Mais non! Ayant tout considéré, il s’engage, il promet. Car le tact, c’est d’agréer, sans fausse humilité ni vanterie, la part même difficile qui peut nous être confiée.

Et Rebecca? Avant même qu’elle paraisse, on ose dire que la prière d’Eliézer a dessiné les traits de son caractère. Car le tact, c’ est de tout mettre en œuvre pour que le meilleur arrive aux autres.

1/ Ph 2.3

217

Effectivement, et sans que la beauté de la jeune fille ne gâte en rien cet exaucement, le comportement de l’élue ne fait qu’ajouter à l’émerveillement du serviteur. Car le tact, c’est aussi d’assumer plei­nement le devoir familial. Si l’occasion s’en présente, sans en attendre éloges ni récompense, c’est encore d’être obligeant envers un voya­geur étranger, demandant un service à portée de mains.

Le tact — et certains détails de cette histoire nous y rendent encore attentifs — c’est de tenir compte des habitudes, des mentalités de ceux dont nous faisons connaissance. Certains aspects de cette re­cherche d’une épouse ou d’une bru ne correspondent plus à la menta­lité d’aujourd’hui, ou ne correspondent pas à la mentalité européen­ne. Mais ils seraient agréés par la mentalité africaine. En mission, le tact c’est de comprendre et de respecter les us et coutumes des pays où Dieu nous appelle à être ses serviteurs.

Je n’en dirai pas davantage. Car le tact, c’est aussi de s’interrompre pour laisser chacun découvrir les merveilleuses histoires par lesquel­les Dieu nous apprend tout ce que nous avons à connaître pour exer­cer un ministère... plein de tact!

Le bon goût

Ce jugement sûr, même s’il est quelquefois inné, demande lui aussi à être formé. Il y a tant d’occasions où son absence, ses défaillances, même ses fautes, ont de regrettables conséquences. Il est donc néces­saire d’y porter attention.

**Le vêtement, le comportement du serviteur**

Nous l’avons déjà relevé plus haut. En notre qualité d’ambassa­deur du Christ, notre manière d’être et de nous présenter revêt quel­que importance. Certes, «Dieu regarde au cœur et non à ce qui frap­pe les yeux»1. Or, justement, il nous envoie vers les hommes et nous demande de tenir compte, et de ce qu’ils sont, et de l’importance

1/ 1 S 16.7

218

qu’ils peuvent attribuer à ce qui frappe les regards. Envers autrui, il nous est demandé de ne pas faire de notre liberté, même vestimentai­re, une occasion de chute.

Sans donner à cet aspect de notre service plus d’importance qu’il n’en a, rappelons ce que nous tenons pour des vérités élémentaires.

Les pasteurs d’autrefois pensaient que seul l’habit noir, voire la re­dingote et ses compléments (col dur et manchettes), convenaient à leur fonction. Ce temps est heureusement révolu. Il en est resté l’habit ecclésiastique, que prêtres catholiques romains ou clergymen angli­cans portent encore aujourd’hui. Le costume des diaconesses, appar­tenant à un ordre soignant ou enseignant, protestant ou catholique, l’uniforme des Salutistes, obéissent aussi à ce souci d’un vêtement qui définit la fonction.

Il suffit d’évoquer quelle attention, mais aussi quel amour et quelle compassion, le Christ portait aux hommes, quelle importance il atta­chait à une vie dépouillée de tout orgueil et de toute hypocrisie, pour que nous acceptions d’être vêtus de manière telle que cet aspect de nos personnes et de nos ministères ne fasse écran d’aucune manière entre le Christ et les hommes. C’est sur lui que nous avons à attirer l’attention de nos contemporains, non sur nos personnes.

Christ est apparu comme un homme simple. Sa sociabilité lui per­mettant d’être à la table des pauvres comme à celle des riches, mar­quait bien sa place honorable dans l’époque où il vivait. C’est aussi le critère qui nous fera choisir le vêtement, la coiffure, le comportement variable suivant les lieux, les circonstances, les conditions d’existence, mais sans que, d’aucune manière, nous trahissions ou déshonorions Celui dont nous restons, partout et à toute heure, les ambassadeurs.

Cependant, la simplicité et la sobriété d’un vêtement, voire d’une coiffure, de devraient jamais omettre une qualité première: qu’il ou qu’elle soit seyant(e). La création de Dieu, de mille manières, se dis­tingue par sa beauté, l’harmonie de ses formes, de ses couleurs, et même de ses senteurs. Ce que paraît avoir oublié un certain christia­nisme qui a confondu la sobriété avec le mauvais goût, la simplicité avec la laideur, même la pauvreté avec l’accoutrement ridicule. Les re­

219

commandations vestimentaires des épîtres apostoliques visent à éviter que la femme chrétienne, à plus forte raison celle qui a un ministère, n’attire sur elle les regards, peut-être même des regards provoqués par ses vêtements et parures1. Cela ne signifie donc pas qu’une femme ait à éviter ce qui la rendrait seyante, tel un vase d’honneur dans la mai­son de Dieu. Cela s’applique également à tout serviteur.

**La maison ou le domicile du serviteur**

Nous ne les choisissons pas nécessairement. Il arrive qu’ils nous soient octroyés. Ce qui doit retenir notre attention, ce n’est pas leur ap­parence pauvre ou opulente. C’est le soin que nous mettrons d’abord à en faire un lieu accueillant. Ce qui signifie aussi un lieu meublé ou paré avec goût. Il n’est pas donné à chacun d’en avoir, ni de le mettre en oeuvre en respectant, au besoin, les limites d’un revenu modeste.

Lorsque Moïse établit le sanctuaire, Dieu lui ordonna de faire ap­pel à ceux qui, remplis de l’Esprit, avaient été rendus capables d’in­ventions et de créations artistiques. Betsaleel était un homme au goût sûr. Moïse ne se trouva pas humilié de recourir à ses services2.

Dans toute communauté ou église, il y a des hommes ou des fem­mes qui ont le goût sûr. Si ce sens de la beauté lié à la simplicité n’est pas un de vos charismes, laissez à ceux qui l’ont en partage la joie de vous conseiller. Et faites-leur l’honneur et la grâce de les écouter, de leur obéir, voire de les inviter à vous aider. Laissez-les vous expliquer pourquoi vos meubles, mis à une place plutôt qu’à une autre, s’har­monisent mieux avec la dimension ou l’architecture de la pièce. Ap­prenez d’eux comment et pourquoi tel morceau d’étoffe enjolive ou enlaidit une paroi, pourquoi tel tableau est une croûte et serait avan­tageusement remplacé par tel dessin que, jusqu’ici, vous reléguiez dans un placard.

Jésus est le prince de la vie et nous assure que nul ne nous ravira notre joie. Il convient donc que nos demeures soient marquées de cet équipement de vie, en aient l’odeur et l’aspect joyeux: sur les rideaux, sur les tapisseries, sur l’abat-jour, et à défaut de tout cela, mais à la vue de tous, au moins par une fleur dans un vase.

1/ 1 Tm 2.9-10; 1 P 3.1-6 2/ Ex 31.1-5

220

**La maison de Dieu**

Ce qui est vrai de nos personnes et de nos demeures l’est aussi de certains lieux de culte dénommés parfois salles de réunions. Combien d’entre elles auraient besoin d’un Betsaleel qui saurait, en respectant une architecture et un style quelquefois laids, tirer parti de cette lai­deur et, à moindres frais, faire de ces lieux, des lieux vivants, dépous­siérés, touchés par la grâce d’un bois clair, d’une peinture, ou de quel­que étoffe attestant qu’on a tourné la page sur un siècle passé et révolu et qu’une vie nouvelle est entrée.

Conclusion

A l’image de la création, un serviteur ou une servante du Seigneur doivent sans cesse renouveler leur culture. Un terrain à l’abandon connaît bientôt l’envahissement du chiendent ou des orties. L’assole­ment de nos vies intérieures est une nécessité. Peut-être n’avez-vous pas eu le privilège d’une famille ou d’amis ou de frères ou de sœurs en Christ qui vous entraînent dans ce renouvellement fertilisant.

L’Esprit Saint est attentif à nos besoins. Il donne à ceux qui de­mandent, plus encore à ceux qui s’attendent à recevoir et agissent en conséquence.

Il nous appartient de vouloir acquérir ce qui nous manquerait, de vouloir renouveler ce que nous avons reçu. Salomon n’a-t-il pas dit: «Celui qui acquiert du sens aime son âme... Je veux t’instruire au­jourd’hui, oui, toi»1.

1/ Pr 19.8; 22.19

221

CHAPITRE 9

Le but du service

Il peut paraître banal de redire, en conclusion, ce que nous avons envisagé tout au long de cet enseignement. De toute évidence, le but du service est la gloire de Dieu. C’est-à-dire aussi le salut de l’homme. C’est-à-dire encore l’avènement du royaume promis.

L’usage abusif que l’on fait de ces expressions bibliques révolution­naires risque sans cesse d’en voiler le contenu. Ce dernier chapitre ne veut donc pas être le rajout d’un accord final et encore moins une simple redite. Plus de quarante années de ministère pastoral associé à celui d’évangéliste et d’enseignant — années d’expériences person­nelles mais aussi années à l’écoute du ministère des autres - me sug­gèrent encore ces remarques finales fondées dans l’Ecriture.

La gloire de Dieu

Il n’y a pas de meilleure illustration de la vie de l’Eglise que celle de l’histoire d’Israël. Paul nous rend attentifs aux «choses arrivées à ce peuple, choses écrites pour notre instruction, à nous qui sommes par­venus à la fin des siècles»’.

Ce qu’il en dit concerne avant tout la traversée du désert. Cette épopée extraordinaire connaît des pages célèbres souvent citées. Mais

1/ 1 Co 10.11

223

plusieurs d’entre elles sont méconnues ou ignorées, en particulier cel­les ayant trait à la gloire de Dieu. Il vaut la peine d’en rappeler les évé­nements essentiels.

Israël était aux portes de Canaan. Son esprit d’incrédulité lui inspi­ra l’expédition dite des douze espions, envoyés à la découverte de ce qu’était cette terre promise1. Le rapport qu’ils firent au retour est un modèle de mauvaise foi, au sens biblique de ce terme. A l’exception de Caleb et de Josué, les dix autres envoyés décrièrent le pays, noirci­rent le tableau qu’ils en brossèrent devant le peuple, au point que tou­te l’assemblée éleva la voix: «Que ne sommes-nous morts dans le pays d’Egypte; que ne sommes-nous morts dans ce désert»2.

Josué et Caleb parlèrent à leur tour et protestèrent:

«Le pays que nous avons parcouru pour l’explorer est un pays très bon, excellent. Si l’Eternel nous est favorable, il nous mènera dans ce pays... où coulent le lait et le miel. Ne soyez point rebelles contre l’Eternel» (Nb 14.6-45).

Comme toute l’Assemblée menaçait de lapider Josué et Caleb, soudain la gloire de l’Eternel apparut... et Dieu dit à Moïse:

«Jusques à quand ce peuple me méprisera-t-il? Jusques à quand ne croira-t-il pas en moi, malgré tous les prodiges que j’ai faits au milieu de lui? Je le frapperai par la peste et je le détruirai, mais je ferai de toi une nation plus grande et plus puissante que lui» (Nb 14.11-12).

Moïse, saisi d’effroi, dans sa compassion pour Israël mit en évi­dence le déshonneur qui en rejaillirait sur Dieu lui-même. Il cria au pardon. Et l’Etemel de dire:

«Je pardonne comme tu l’as demandé Mais je suis vivant et la gloire de l’Etemel remplira toute la terre. Tous ceux qui ont vu ma gloire et les prodiges que j’ai faits en Egypte et dans le désert, qui m’ont tenté déjà dix fois et qui n’ont point écouté ma voix, ne verront point le pays promis à leurs pères. Caleb et Josué animés d’un au­tre esprit, y entreront. Vous et vos enfants paîtrez quarante années dans le désert» (Nb 14.20-22, 24, 34).

Dans le contexte de ces circonstances dramatiques se dévoile ce qu’est, en vérité, la gloire divine. Nos ministères ne doivent donc

1/ Dt 1.22 2/ Nb 14.2

224

jamais perdre de vue cette gloire première. Elle fait de nous des por­teurs et des communicateurs du pardon, des intercesseurs compatis­sants aux tentations d’un peuple rebelle. Le risque est grand de nous habituer à cette rébellion, d’en prendre notre parti au point de ne plus oser y rendre attentifs la multitude de ceux qui, consciemment ou in­consciemment, vivent dans cet état.

Ne jamais perdre de vue cette grâce qui pardonne, c’est garder à nos ministères leur force d’exhortation de manière telle que ceux vers lesquels Dieu nous envoie ne «reçoivent pas cette grâce en vain»1. Momentanément, elle épargne à ce monde la destruction qui le guet­te; partout où elle est active, elle entrave l’esclavage «égyptien» au­quel l’homme charnel accorde ses préférences. Dans cette perspective s’applique aux ministères la parole du Seigneur: «Vous êtes le sel de la terre»2.

Mais ce pardon n’efface pas la justice. Déjà à l’heure où Dieu tra­vaillait à la libération de son peuple opprimé par Pharaon, il avait fait connaître à tous cette autre face de sa gloire: «Je vous sauverai à bras étendus et par de grands jugements»3.

Effectivement, les plaies successives épargnaient Israël mais frap­paient l’Egyptien rebelle. Dieu est le même hier, aujourd’hui, éternel­lement. Il est vivant et sa gloire doit remplir toute la terre. Cette gloire tient à sa justice et doit être mise en honneur. Pour un temps mesuré à quarante années (chiffre symbolique et prophétique), en témoin de la justice divine, Israël vécut au désert, à la porte de Canaan, mais sans pouvoir y entrer. A Josué et Caleb, qui seuls osèrent maintenir leur certitude face à l’impiété d’une majorité écrasante et menaçante, fut assuré l’accès en Canaan. Dans cette attente, ils restèrent solidai­res du peuple. Ils partagèrent le sort d’Israël et traversèrent avec lui l’épreuve des quarante années. Telle fut la gloire de Dieu imposée à leur foi.

Tels sont aussi nos ministères. La croix reste dressée. Elle rappelle à tous, dans tous les lieux de ce monde où l’Eglise est à l’œuvre, le seul Evangile véritable, «Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié»4. A Gol- gotha, Jésus est couronné de gloire et d’honneur. Par sa vie offerte

1/ 2 Co 6.1 2/ Mt 5.13 3/ Ex 6.6

4/ 1 Co 2.2

225

en rançon d’une multitude impie, il atteste le pardon divin, mais rend aussi honneur à la justice divine.

Dans ce monde en rébellion ouverte contre Dieu, c’est la gloire de cette justice que nous avons à proclamer. En pratique, elle nous rend solidaires de tout homme enfermé dans son impiété et dans sa mé­chanceté. Elle nous fait compagnons de sa marche harassante qui le fait tourner en rond dans la vanité de son existence finalement déser­tique et mortelle.

Nous ne sommes pas des professionnels de la religion. Nous ne sommes.pas les défenseurs d’une cause, ni les gardiens d’une morale et encore moins les fonctionnaires rétribués d’une institution qui s’appellerait F Eglise.

Si nous prêchons l’Evangile de la croix aux hommes de toute race, de toute condition et de toute langue, c’est que par le Christ «mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification»1, nous avons connu, nous d’abord, la paix pour laquelle ces hommes, au nom de leur justice, militent en pacifistes et en guerriers. Par la foi au Sauveur nous avons triomphé, nous d’abord, de la mort qui les angoisse et à laquelle ils se condamnent en s’y résignant. Et si nous les appelons à la repentance, à la foi et aux fruits qu’elle apporte lorsqu’elle est véri­table, c’est qu’en nous d’abord, elle a accompli cette justice de Dieu à laquelle nos vies et nos ministères rendent gloire.

Le salut de l’homme

De nombreuses paroles de F Ecriture en disent la nécessité, l’urgen­ce, l’universalité. Entendons-nous sur ce dernier terme. En aucune fa­çon il ne nie la perdition des impies, mais il souligne la volonté divine d’offrir à tout homme le salut, en amenant tout homme à la connais­sance de la vérité2. C’est pourquoi le «malheur à moi si je n’évangéli­se»3 s’applique à tout ministère, et non à celui de F apôtre Paul seule­ment. Encore faut-il rappeler le contenu et les dimensions de cette

1/ Rm 4.25 2/ 1 Tm 2.3 3/ 1 Co 9.16

226

volonté divine de sauver tout homme. En effet, dans F Ecriture, le ver­be «sôzô», communément utilisé, a un sens étendu, déjà dans sa si­gnification première.

Sauver, c’est *rendre entier.* C’est restituer à l’être, esprit, âme et corps, sa plénitude telle que le Créateur l’avait envisagée. Ce que rap­pelle cette parole de Paul: «Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l’acquisition du salut par notre Seigneur Jésus-Christ qui est mort pour nous afin que, soit que nous veillions, soit que nous dor­mions, nous vivions ensemble avec lui»\*.

Ce que les chapitres 8 et 9 de Matthieu révèlent dans une impres­sionnante suite de dix miracles. Il nous font mesurer l’impact de ce salut, atteignant non seulement l’homme mais la création tout en­tière.

Il faut reconnaître que F Eglise contemporaine a été ou est encore mal éclairée à ce sujet, soit que son enseignement laisse croire que ce salut est octroyé après notre mort, soit qu’elle le limite à une convic­tion du cœur et de l’intelligence. Et encore cette conviction est-elle présentée comme une espérance dont il ne convient pas de dire qu’elle est déjà une certitude.

C’est tenu pour de l’orgueil spirituel!

En réalité, servantes ou serviteurs de Dieu, nous sommes appelés à «marcher d’une manière digne de notre vocation... comme des en­fants de lumière»2. Et sous la plume de l’apôtre Paul, cela n’est pas une exhortation verbale seulement :

«Je n’oserai mentionner aucune chose que Christ n’ait pas faite par moi pour ame­ner les païens à l’obéissance, par la parole et par les actes, par la puissance des mira­cles et des prodiges, par la puissance de l’Esprit de Dieu, en sorte que depuis Jérusa­lem jusqu’à l’Adriatique, j’ai abondamment répandu l’Evangile» (Rm 15.17-19).

Donc, selon la déclaration apostolique, le salut s’incarne dans des êtres véritablement régénérés d’esprit, d’âme et de corps, dans une prédication de la Parole confirmée par des signes miraculeux. Ce sa­lut ne connaît ni frontières, ni classes, ni races, ni continents.

Mais l’œuvre effective du Seigneur a une autre dimension qui, de­puis une double décennie, émerge à nouveau de l’ombre.

1/ 1 Th 5.9-10 2/ Ep 4.1; 5.8

227

Quand l’apôtre dit qu’à partir de Vendredi saint, avec Juifs et païens, Dieu a créé un seul homme nouveau appelé tour à tour «un corps» ou «un édifice coordonné» ou «une habitation de Dieu en Esprit», il traduit par ces mots significatifs la dimension communau­taire du salut1.

Le salut nous intègre à l’Eglise dont nous sommes les membres obligés au sens où la braise est inséparable du foyer si elle ne veut pas s’éteindre. Dans ce monde égaré et rebelle, le but de notre service, c’est une société nouvelle, originale, active, dynamique, entreprenan­te, fructueuse, incarnant son message: l’Eglise dans sa dimension lo­cale et universelle.

Reconnaissons-le: au cours de sa longue histoire, le poids hiérati­que de l’institution s’est davantage imposé aux hommes indifférents que la richesse de la gloire du Christ dans l’Eglise. En ce temps de ré­formation, qui est aussi un temps d’épuration et de préparation à l’avènement du Seigneur, les ministres et les fidèles ont à reprendre à leur actif la prière apostolique:

«Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, nous donne un esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance; qu’il illumine les yeux de notre cœur pour que nous sachions quelle est l’espérance attachée à son appel, quelle est la richesse de la gloire de son héritage réservé aux saints et quelle est envers nous qui croyons l’infinie grandeur de sa puissance... Il l’a déployée en Christ dans les lieux célestes au-dessus de toute domination... non seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle à venir. Il a tout mis sous ses pieds, et il l’a donné pour chef su­prême à l’Eglise qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous» (Ep 1.17-23).

Dans la perspective de ce salut à dimension terrestre et céleste, trois constantes nous ramèneront sans cesse vers la force du courant par le­quel Dieu nous vivifie. Cela se traduira par:

a. La persévérance à demander, à reconnaître, à établir, à favoriser, à encourager la diversité des ministères, aussi bien ceux donnés en permanence par le Christ glorifié que ceux ponctuellement accordés par le Saint-Esprit. En effet, leur présence active communique au corps tout entier sa force de croissance et de combat, l’achemine

1/ Ep 2.13-22

228

vers sa stature parfaite, le prépare à l’héritage «à la louange de sa gloire»1.

1. Une attention renouvelée quant à l’équipement dont Christ la revêt en vue de son combat. Dans leur opposition concertée, les Puis­sances et les Principautés célestes s’acharnent à maintenir l’Eglise dans un statisme séculier. Elles savent qu’elles prolongent ainsi le rè­gne de la mort et retardent d’autant leur défaite finale et l’avènement du Royaume.
2. Une volonté persévérante dans la recherche des implications de l’Evangile au niveau économique et social. La tentation de l’Eglise a toujours été de se préoccuper de sa survie. C’est jusqu’à son prosély­tisme qui est parfois coloré de jalousie inconsciente devant la crois­sance d’autres communautés religieuses. Prenons acte des remarques pertinentes d’un chrétien coréen nommé Kim-Yong: «Pour moi, la question est de savoir comment surmonter le schéma historique dans lequel le pauvre païen est converti par la prédication évangélique du riche chrétien occidentalisé... L’évangélisation ne peut être crédible auprès de la grande majorité des gens... si nous ne nous attaquons pas à ce problème»2. Suite à ces remarques, deux réponses complémen­taires sont données. Leur pertinence nous convainc de les citer.

John Salmon, un Néo-Zélandais, écrit: «Ce que nous offrons en Jésus-Christ doit être clairement la vie, à des gens dont l’existence est menacée ou diminuée. Donc, la première chose à faire est bien évi­demment d’écouter. Quel cris, quels appels à la vie entendons-nous? Certains sont précis: ils demandent la nourriture, l’égalité des droits, la liberté, la santé. D’autres sont assourdis, voilés par nos interpréta­tions traditionnelles ou par les rationalisations bruyantes de ceux qui les dominent...

Je veux voir l’Eglise analyser rigoureusement les cris de vie. Je veux voir l’Eglise s’attaquer aux problèmes réels de la non-vie qui, selon les contextes, apparaissent de manière évidente ou se découvrent peu à peu... droits fonciers des populations autochtones, menaces nu­cléaires... effets d’une économie mondiale... sur le style de vie des po­pulations locales. Je veux voir des signes et des modèles d’action

1/ Ep 1.14

2/ Conseil œcuménique: lettre mensuelle sur l’évangélisation No 5/6 1983.

229

réfléchies... voir des parties de l’Eglise universelle répondre aux injus­tices, travailler en vue de la paix, apporter la liberté et l’espérance...»

Par ailleurs, interpellé par cette préoccupation d’un Evangile salu­taire pour tout l’homme, mais un peu inquiété de ce qu’il devient en beaucoup d’endroits, un autre Coréen, appelé Kim-Hyung-Tae dit à son tour: «Il m’apparaît que, aujourd’hui, l’évangélisation se situe dans l’ombre des programmes sur les droits de l’homme et la partici­pation sociale, et que sa voix perd peu à peu de sa force. La préoccupa­tion profonde pour les problèmes urgents qui se posent sont plus im­portants que le salut éternel. Alors qu’on s’efforce de prêter attention aux souffrances et aux frustrations des gens dans le domaine social, il devient difficile, semble-t-il, d’entendre les réponses de Dieu données dans la Bible. Il apparaît que le Jésus historique et le Christ spirituel sont en conflit l’un avec l’autre, que le fossé entre la mission sociale et l’évangélisation personnelle s’approfondit... L’évangélisation, en tant qu’activité visant à sauver la vie des gens, doit certes se préoccuper... de l’environnement de la vie humaine. Cependant, le principal objec­tif de l’évangélisation doit demeurer le salut de l’humanité».

En vérité, cette priorité du salut est généralement mieux admise des chrétiens confessants que ses implications au niveau social et écono­mique. L’enseignement évangélique ne nous laisse aucune possibilité de dérobade: «Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon»1. La consé­cration totale de nos vies donne à Dieu liberté de faire ce qu’il veut de nous, mais de nos biens aussi. Assurément, parce que cette implica­tion est contradictoirement le parent pauvre de l’Eglise occidentale, cette église riche est appelée à s’y intéresser... en priorité!

L’avènement du royaume

Si je rappelle que l’Ecriture réserve à cet avènement une place de choix, on pourrait s’étonner que je lui aie accordé cette seule et der­nière mention dans la présentation du serviteur et de son service.

1/ Mt 6.24

230

En vérité, à cette place ultime, elle devient la clé de voûte de mon en­seignement.

Il est vrai, l’avènement du Royaume tient à Dieu seul, et Jésus nous a appris qu’il n’en connaissait lui-même ni le jour ni l’heure1. Mais par plusieurs passages des épîtres, Paul et Pierre nous enseignent aus­si que nous pouvons, ou en retarder, ou en hâter la venue2. Comment donc s’opère-t-elle?

En bref, c’est la pratique fidèle du ministère, c’est le refus de tout « faux enseignement », c’ est « l’attachement aux saines paroles de notre Seigneur Jésus-Christ et à la doctrine qui est selon la piété»3, c’est ce combat constant de la foi, avec son service et ses œuvres aux dimen­sions personnelles et ecclésiales, qui «prépare le chemin de l’Eternel»4.

Donc, vivre pleinement le ministère, c’est plus certainement accélé­rer la venue du royaume que de discourir à son sujet. Cependant, deux aspects de ce «vécu» me paraissent devoir être encore rappelés. Ils sont aussi importants l’un que l’autre.

1. *«Si je t’oublie, Jérusalem...»*

A notre frère aîné, Israël, je donne en effet la place d’honneur. Deux paroles de Paul serviront de cadre à mon propos.

Trois jours après son arrivée à Rome, il convoqua les principaux des Juifs qui y habitaient et leur dit, en se présentant à eux dans sa te­nue de prisonnier: «C’est à cause de l’espérance d’Israël que je porte cette chaîne»5. A maintes reprises, il avait dit cette espérance, le prix qu’il consentait à payer pour s’en acquitter, par amour pour son Messie6. Mais ce ne fut pas aux Juifs seulement qu’il tint ce langage. Aux Ephésiens et aux Colossiens, sans plainte d’aucune sorte et dans la reconnaissance d’avoir reçu la grâce d’un tel ministère, il écrit:

«C’est pour vous, païens, que je suis prisonnier de Christ... ambassadeur dans les chaînes... Je me réjouis dans mes souffrances pour vous... appelé que je suis à vous faire connaître quelle est la glorieuse richesse de ce ministère parmi les païens, sa­voir: Christ en vous, l’espérance de la gloire» (Ep 6.20; Col 1.24).

Si nous sommes chrétiens et serviteurs, nous le devons bien sûr à la vocation que le Seigneur nous a adressée. Mais je n’oublie à aucun

1/ Mt 24.36 2/ 1 Co 1.7; Ph 3.13-14; 1 Th 1.9-10; Il 2.12-13; 2 P 3.12.

3/ 1 Tm 6.3. 4/ Es 40.3 5/ Ac 28.20

6/ Ac 23.6; 24.14-15; 26.6

231

moment que nous le devons aussi à la qualité et à la persévérance de l’amour de Paul envers nous, païens. Dans un journal israélien, un jeune Juif a écrit récemment: «Nous devrions nous réjouir de ce que toutes les nations sont contre nous. Car cela annonce la proche venue du Messie»’.

L’Eglise est inséparable d’Israël. Les méandres de l’Histoire ont vu Jérusalem à maintes reprises être quasi détruite ou gravement muti­lée, le peuple juif être dispersé et universellement persécuté, son pays être successivement accaparé et habité par des peuples divers. Jusqu’à l’heure où David Ben Gourion, en 1948, proclama solennellement la création de l’Etat d’Israël. A l’horloge de l’avènement du Royaume, ce «signe» reste interprété diversement, comme à chaque fois que Dieu parle et agit. Cependant, il faut être aveugle spirituellement et ne rien connaître de la prophétie, pour nier que le fait d’Israël et de sa capitale Jérusalem restaurés soit un événement décisif, un jalon pro­metteur sur le chemin de notre espérance. Zacharie a dit clairement que Dieu «ferait de Jérusalem une pierre pesante pour tous les peu­ples» et que «toutes les nations s’assembleront contre elle»2.

L’actualisation de cette parole, les commentaires et applications qu’elle pourrait mettre sur nos lèvres, ne nous feront jamais oublier les souffrances de Paul pour nous, païens. «L’homme nouveau» pro­mis à la vie du Royaume, c’était pour cet apôtre, Israël et l’Eglise, in­séparables dans l’unité de leur espérance3. La Parole du Christ: «Je suis venu pour accomplir»4 a connu, hélas ! une scandaleuse interpré­tation. Comme si notre propre résurrection s’opérait à la mesure de l’anéantissement de notre personnalité première, esprit, âme et corps, la naissance de l’Eglise a conduit celle-ci, trop souvent, à la persécu­tion des Juifs et à une persévérante entreprise de destruction d’Israël.

Notre prière «Que ton règne vienne» veillera à une mise en œuvre de tous les ministères au service de la mission parmi les païens et de l’édification de l’Eglise dans l’unité; mais à aucun moment, elle n’ou­bliera que l’Israël d’aujourd’hui est, avec nous, témoin et ouvrier de cet événement. Rome ou Genève ne sont pas les bonnes adresses de l’Eglise universelle. C’est vers Sion que doivent se tourner les regards.

1/ Cité par A. Hunziker dans: «Jérusalem, signe évident d’un Dieu caché». Imp. AGRPT.

Bevaix, p.34

2/ Za 12.3 3/ Ep 2.15 4/ Mt 5.17

232

A cette heure où toute les nations s’assemblent contre Jérusalem, nous nous souviendrons de l’amour que Dieu nous a manifesté en Christ, au travers d’Israël et de son apôtre Paul. Pour son peuple, nous aurons cette gratuité d’amour que l’apôtre et beaucoup de Juifs messianiques nous ont témoigné. S’il le fallait, nous consentirons même à souffrir et proclamerons que nous sommes frères de cet aîné, honni des incrédules, mais avec nous promis à un avenir dont la ma­nifestation dernière sera l’avènement du royaume de Dieu.

1. *«L’autorité donnée par le Seigneur pour votre édification».*

C’est encore un épisode de la marche d’Israël au désert qui servira de trame à ce deuxième aspect important d’une préparation à l’avè­nement du royaume. Cet incident a passé dans l’Histoire sous l’appel­lation: «La révolte de Coré». Rappelons-en brièvement quelques élé­ments.

Un Lévite de la tribu à laquelle appartenaient Moïse et Aaron, et trois ressortissants rubénites (Ruben était le fils aîné de Jacob) per­suadèrent deux cent cinquante partisans d’ourdir un complot visant au renversement de l’autorité de Moïse et d’Aaron. S’en prenant ou­vertement à ces derniers, ils s’écrièrent:

* Vous exagérez! Tous les membres de la communauté appartien­nent au Seigneur... Pourquoi donc vous croyez-vous supérieurs au reste du peuple?

Devant cette contestation à la fois politique et ecclésiastique, Moïse n’envisagea qu’une seule mesure.

* Au Seigneur de faire connaître qui a reçu vocation de chef en Israël.

L’intervention divine fut propre à frapper l’imagination. La terre s’ouvrit et engloutit vivants les Rubénites en révolte. Le feu du ciel foudroya Coré et ses partisans\*.

La sévérité de cette condamnation rappelle un autre incident, exemplaire lui aussi, au seuil de l’histoire de l’Eglise. A cause de leur message et de leur manière ostentatoire de consacrer leurs biens, Ana- nias et Saphira connurent une fin prématurée2.

Dieu élimine de son peuple les cellules cancéreuses, avant qu’elles aient eu le temps de compromettre la santé du corps tout entier.

1/ Nb 16 2/ Ac 5.1-11

233

La sévère condamnation de Coré et des Rubénites met en lumière l’importance que Dieu attache à l’autorité. Encore faut-il en com­prendre la vraie nature. Elle n’est jamais assimilable à un droit et en­core moins à des titres. Non pas qu’elle s’offusque de ces derniers. 11 convient même de les donner et de les reconnaître lorsqu’ils corres­pondent à une vocation.

Pour conduire son peuple jusqu’au royaume et en même temps l’édifier jusqu’à la stature parfaite de Jésus-Christ, Dieu a institué les ministères. Ceux qui en ont la charge ne sauraient les exercer sans consentir à l’humble apprentissage constitutif d’une véritable autori­té. Deux fois quarante années, telle fut la durée de l’école de forma­tion de Moïse, secondé par Aaron. Et de Jésus lui-même il nous est dit qu’«il apprit l’obéissance par les choses qu’il souffrit»1. L’école de formation de Saul de Tarse était à la même enseigne: «Je lui mon­trerai tout ce qu’il doit souffrir pour mon nom»2.

Ne nous méprenons pas quant au sens de ce verbe souffrir. Il cor­respond à celui d’une épreuve d’examen attestant l’heureuse prépara­tion du candidat, donc l’autorité acquise dans la branche d’activité qui deviendra la sienne. C’est sur cette autorité-là que Dieu veille et ne transige jamais. A l’heure où elle était contestée au nom d’un démo­cratisme égalitaire, Dieu, par la sévérité de son jugement, en souli­gnait la valeur tangible. L’Eglise de la fin des temps - la nôtre - connaît cette même contestation. Je ne lui oppose nullement la hié­rarchie ecclésiastique autoritaire et de triste mémoire. Ce serait tom­ber de Charybde en Scylla. Le prophétisme biblique révèle qu’à l’éta­pe dernière de l’Histoire, en contrepoint à l’avènement du Royaume, apparaîtra l’Antichrist, acolyte d’une Eglise apostate.

Ce faux Messie n’apparaîtra pas sur les nuées. Il sera l’élu des hommes. Ils l’acclameront comme leur Sauveur, avec une ferveur d’autant plus enthousiaste qu’il surgira au cœur d’une situation uni­versellement catastrophique.

L’actualité l’imprime déjà, en filigrane à l’arrière-plan des difficul­tés associées à un credo célébrant l’idole «Egalité». Quand la nuit sera plus noire encore, le monde, souteneur de la fausse Eglise, accla-

1/ He 5.8 2/ Ac 9.16

234

mera l’homme fait Dieu qui, tel un libérateur attendu, s’offrira à les sauver l’une et l’autre de l’anarchie universelle.

Quand sur la montagne des Béatitudes, Jésus disait à ses disciples: «Vous êtes le sel de la terre»1, c’est, entre autres corruptions, celle conduisant à l’anarchie qu’il leur demandait d’empêcher.

La vie du royaume à venir n’a qu’une seule loi, celle de l’amour.

L’amour est d’abord le respect et la reconnaissance de l’autre. Il est aussi l’accueil fait à l’originalité et à la vocation de l’autre. L’Eglise s’édifie dans la complémentarité et la diversité des êtres uniques que nous sommes, chacun pour notre part.

L’autorité accordée aux rôles d’époux, d’épouse, de père et de mère, constitutifs des familles pierres vivantes de l’Eglise, a pour co­rollaire l’autorité reconnue à tous les ministères par la grâce desquels «tout le corps, bien coordonné et formant un solide assemblage, tire son accroissement»2.

Préparer et hâter la venue du Seigneur, c’est refuser l’anarchie apostate et son faux messie. C’est opposer au monde et à ses idoles égalitaires et libertines l’Eglise que le Seigneur bâtit. Son seul maté­riau durable pour l’éternité, ce sont des hommes de toute race et de toute langue confessant que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant. Ils le manifestent en s’aimant les uns les autres comme Christ les aime. Ils le manifestent aussi par leur soumission et leur obéissance au Seigneur. Ils en traduisent l’humble expression dans l’autorité qu’ils reconnaissent à la Parole et aux ministères par lesquels elle se communique à tous.

Etre ministre, être serviteur, ce n’est pas briguer cette autorité. C’est la recevoir et l’exercer. Et pour cela, c’est ne pas craindre de dé­plaire au monde qui la conteste jusque dans les rangs de l’Eglise. C’est en faire l’apprentissage constant, dans une obéissance exem­plaire au Seigneur, mais aussi dans un accueil reconnaissant au mi­nistère ecclésial des autres.

1/ Mt 5.13

2/ Ep 4.16

235

Table des matières

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | Préface | 5 |
| 1 | Part de la théologie pratique | 7 |
| 2 | Dieu a besoin des hommes | 25 |
| 3 | Les Ministères | 37 |
| 4 | Le serviteur de Dieu | 87 |
| 5 | Le service chrétien | 145 |
| 6 | Les souffrances du service | 191 |
| 7 | Les joies du service | 199 |
| 8 | Les composantes naturelles du service | 205 |
| 9 | Le but du service | 223 |

237

*Les adresses de la Ligue à travers le monde*

|  |  |
| --- | --- |
| *Suisse:* | 90, route de Berne, CH-1010 Lausanne |
| *France:* | 15, avenue Foch, 68500 Guebwiller |
| *Belgique:* | 23, avenue Giele, 1090 Bruxelles |
| *Canada:* | 1701, rue Belleville, Ville Lemoyne (Québec) J4P3M2 |
| *Afrique francophone:* | 08 B.P. Abidjan 08, Côte d’ivoire  B. P. 15167 Kinshasa 1, Zaïre  B. P. 4085 Antananarivo, Madagascar |

*La Ligue pour la lecture de la Bible*

est un mouvement interecclésiastique et international. Son but est d’encourager la lecture quotidienne de la Parole de Dieu.

Par ses publications, elle cherche à stimuler une foi vivante et person­nelle en Jésus-Christ. Ses périodiques avec notes explicatives sont destinés à faciliter la lecture personnelle de la Bible.

|  |  |
| --- | --- |
| *Le Lecteur de la Bible Pain de ce jour Partage*  *lre approche de la Bible* | (en Europe), pour les adultes  (au Canada), pour les adultes  pour les débutants  5 fascicules d’introduction à la lecture de la Bible |
| *Rendez-Vous Explorateur Mini Lecteur Tournesol* | pour les adolescents  pour les enfants dès 10 ans pour les enfants de 8 à 9 ans bandes dessinées pour enfants |

238

Ce premier volume a pour complément les ouvrages suivants:

*Pour que nous soyons réconciliés*

Théologie pratique volumes 2 et 3

D’aucuns diront que ce sont les deux ouvrages importants de cette série. 11 est vrai qu’ils trai­tent d’une actualité à laquelle chacun peut être soudainement confronté: troubles psychiques, caractériels, relationnels, incompatibilité, dépression, névroses, violences, suicides. Le recours aux tranquillisants et à la médecine psychiatrique est-il la seule réponse à ce mal du siècle? Oui ou non est-il vrai que le Christ appelle l’Eglise au ministère de la guérison?

L’auteur, riche d’une longue expérience, décrit et enseigne la pratique de ce ministère. Il en dit les principes et le cheminement confirmés par des exemples vécus et des témoignages instruc­tifs. Dans un ordre progressif, il instruit ceux et celles qui seraient appelés à s’y former, à en bé­néficier, à en partager l’efficace dans un monde qui ne sait bientôt plus rien de cette liberté que le Christ rend aux captifs.

*Pour que nous soyons libérés*

Théologie pratique volume 4

Ce quatrième volume est un complément important au ministère de la guérison. Plusieurs ou­vrages du même auteur en ont déjà parlé, en particulier «L’Occultisme à la lumière du Christ» et «Echec à l’oppresseur».

Dans ce nouveau livre, l’enseignement précédemment donné est repris dans ses grandes lignes. Par contre, il est formulé avec des précisions, parfois des simplifications qui, sans altérer en rien l’enseignement de l’Ecriture, en facilitent la compréhension et la pratiqua II faut relever que la résistance aux idéologies délétères et le combat contre les puissances destructrices de la personne et de la société humaine restent encore incompris même ignorés du grand nombre. L’Eglise elle-même les méconnaît. C’est dire que cette instruction renouvelée, vient à son heure.

*Pour que notre service trouve son lieu*

Théologie pratique volume 5

Paroisses, communautés, églises de maison, sont les secteurs privilégiés d’une vie dans la foi. Là opèrent les charismes de l’Esprit Saint, s’édifient les familles, s’apprend le partage des biens, se réconcilient ceux que l’existence aurait laissés hostiles et indifférents.

L’Eglise locale est à la fois un organisme et une institution. Aller à la découverte des ministères qui la constituent, instruire ceux qui en ont la charge mais n’en connaissent pas toujours la pratique heureuse, tel est le contenu de ce cinquième voluma II remet en honneur le sacerdoce de tous les croyants. Il leur enseigne la part à prendre de la tâche des pasteurs, des diacres, des anciens, des catéchètes, des visiteurs, et de bien d’autres encore.

En bref, il forme à la vie du Royaume puisque telle est la promotion à laquelle les chrétiens ont à se préparer communautairement.

239

Ce premier volume de la Théologie pratique  
a été achevé d’imprimer en janvier 1986  
sur les presses de l’Atelier Grand SA  
imprimeurs-éditeurs au Mont-sur-Lausanne (Suisse)

jU&BÎ

Wâ llRBÆê

«Efforce-toi de te présenter  
comme un homme éprouvé,  
un ouvrier qui n’a point à rougir...  
...un vase d'honneur sanctifié,  
utile à son maître.»  
**Lettre de Paul à Timothée**

Ce premier tome décrit en détail cette vérité de toujours: être croyant, c'est avoir part au service concret que Dieu confie à tout disciple.

Bible en main et témoignage personnel à l'appui, l'auteur rappel­le la diversité et les conditions de ce service. Il en précise les as­pects courants ou exceptionnels, il met en valeur l'équipement et les instruments nécessaires à sa pratique. Il en montre les exigen­ces et les tentations, sans cacher les difficultés et les joies qu’il comporte. En bref, il nous prépare à être serviteurs et servantes de Dieu et des hommes.

Un diplôme d'université, une connaissance d'érudit, une bonne plume, un don d’orateur peuvent trouver leur place et leur usage dans la caisse à outils d'un ouvrier; mais leur utilité n'est réelle que s’ils sont mis en pratique.

Un tel savoir, dans la dépendance du Christ et à son école, fait de nous d'abord des hommes ou des femmes riches d’authentique humanité...

Couverture

Elisabeth Ray Ruev. Atelier Orange 1260 Nyon

Editions

Ligue pour la lecture de la Bible